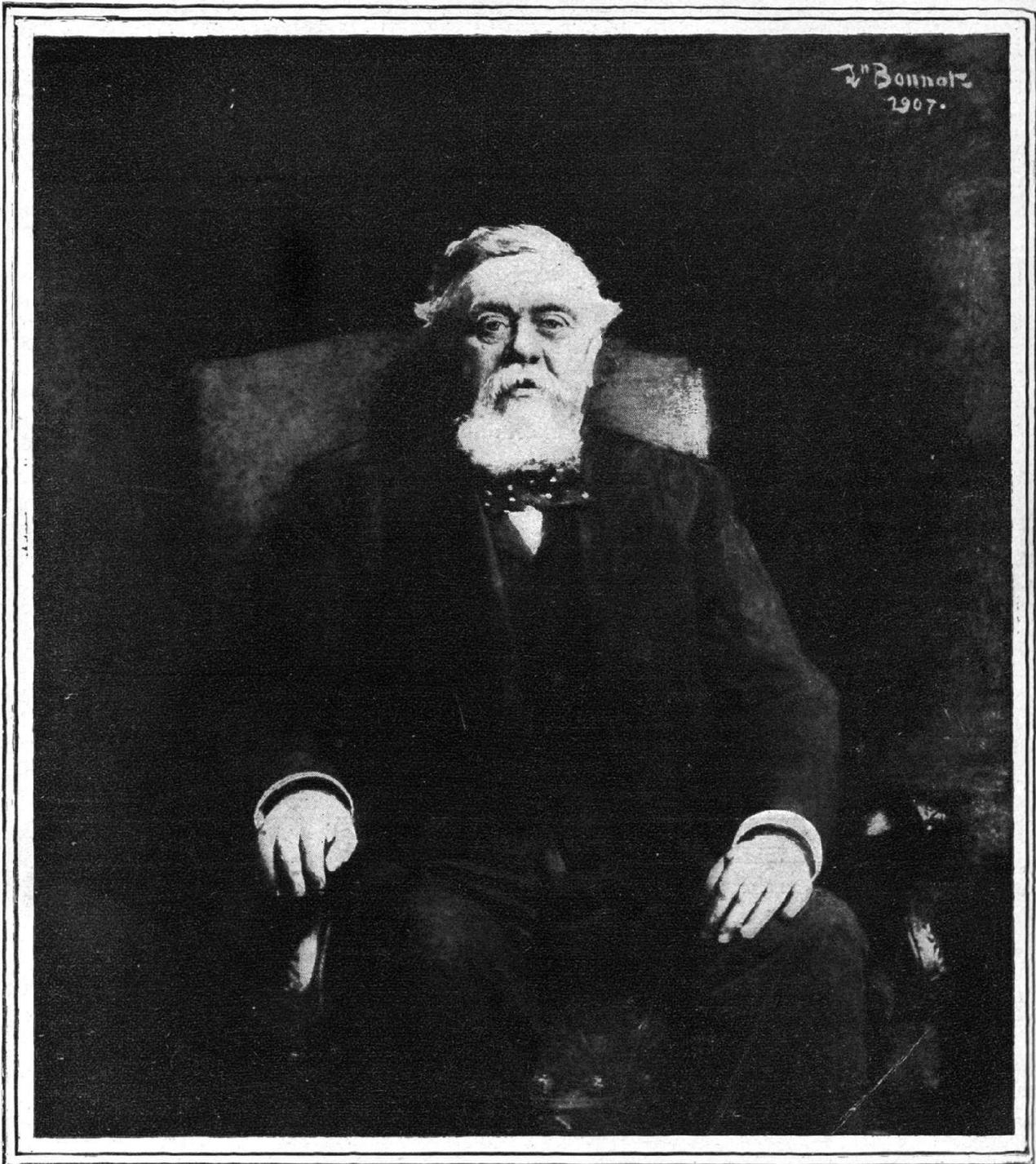


3^{me} Année — N° XXVIII

15 Mai 1907

Je sais tout

PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie, 90, Av. des Champs-Élysées
Abon^{ts} : 12 Fr. Étr. : 18 Fr. 528-64, 528-66, 528-68
Clang^t d'adresse 0 fr.50 Publicité : Huguet, Minart & C^{ie}, 11, boulevard des Italiens



M. FALLIÈRES, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, PAR BONNAT *Cl. Je sais tout*

Une des toiles les plus regardées du Salon de la Société des Artistes Français est, sans contredit, le beau portrait du Président de la République par le maître Bonnat, peintre officiel des Présidents.

3^e ANN. 1^{er} SEMESTRE, IV. — 34

SOMMAIRE

Vol. 23, 3^e année : 15 Mai 1907

Frontispice : M. FALLIÈRES, Président de la République , par BONNAT.	433
LES FÊTES ET LES TRAGÉDIES DU TRAVAIL , par GEORGES MONTORGUEIL (2 dessins de MACCHIATI et 8 photographies).	435
GRANDS FAITS : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	445
CE QU'ILS AURAIENT VOULU ÊTRE , par CHARLES TORQUET (8 compositions photographiques).	447
LE RECORD DES 85 DÉPARTEMENTS (Grand Concours National) (1 carte et 1 photographie).	455
THÉÂTRE ET MUSIQUE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	459
Les Grandes Premières : LE MARQUIS DE VILLEMER , par FÉLIX DUQUESNEL (4 dessins de LOEYV).	461
Les Prix au Concours d'Honneur du record des 85 Départements	468
SEIGNEUR TIGRE! par l'explorateur COMBANAIRE (5 dessins de DU MOND et 1 photographie).	469
VINGT LIEUES SOUS PARIS (2 dessins de LANOS et 5 photographies).	477
À TRAVERS LE GLOBE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	485
SCIENCE ET NATURE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	486
ÉLÉGANCES : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	488
Comment j'ai connu Arsène Lupin : LE SEPT DE CŒUR (fin) , par MAURICE LEBLANC (4 dessins de DE PARYS).	489
Poésies ; CONCERT , poésie inédite de M ^{me} HÉLÈNE PICARD (1 photographie).	508
LE JUSTE DIT..... poésie de CHARLES GUÉRIN (1 portrait par JEAN VEBER).	509
Notes des Éditeurs.	510
VIEILLE RENOMMÉE , pièce inédite en un acte d'ALFRED ATHIS (6 illustrations de LOEYV).	511
VIE SOCIALE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	529
INDUSTRIE ET COMMERCE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	530
LETTRES ET ARTS : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	531
Supplément d'Art : LE SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS : Reproduction des tableaux de MM. Agache, Aman Jean, Jean Béraud, Bernard Boutet de Monvel, A. Besnard, Émile Brin, Gustave Courtois, A. de La Gandara, Le Gout-Gérard, John Lavery, Georges Mouton, René Prinnet, M ^{me} Lee Robbins, M. Harold Speed.	533
PIERRE LOTI CHEZ LUI , par RAOUL AUBRY (14 photographies).	541
ARMÉE ET MARINE : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	549
CURIOSITÉS : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	550
AVANT ET APRÈS L'OBSTACLE , par PAUL VILLERS (8 photographies).	551
TOUTS LES SPORTS : 15 MARS AU 15 AVRIL 1907.	559
LES OGRES INVISIBLES , par le docteur GUGLIELMINETTI (7 photographies).	561
LE MAJORAT (suite) , par MARIE-ANNE DE BOVET (4 illustrations de DU MOND).	565

Les romans et les pièces de " Je sais tout " peuvent être mis entre toutes les mains

Si vous voulez gagner

UNE AUTOMOBILE

prenez connaissance de l'exposé de

NOTRE GRAND CONCOURS NATIONAL

(Le record des 85 départements)

inséré aux pages 455 à 458 du présent volume ; puis n'omettez pas d'étudier avec soin la carte que Je sais tout publie au cours de cet exposé. Vous rendrez service à vos amis en leur conseillant cette lecture et cette étude.

Nous sommes acheteurs du n° 1 de *Je sais tout* au prix de 1 fr. — Tout numéro détérioré est remplacé gratuitement ; il suffit de nous le retourner accompagné d'une carte postale pour prévenir l'administration. Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège



UN « BARRAGE DE TROUPES » PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

Les manifestations du 1^{er} mai à Paris sont habituellement localisées aux alentours de la place de la République à côté de laquelle se trouve, rue du Château-d'Eau, la Bourse du travail. Aussi, les forces policières, renforcées de bataillons d'infanterie et d'escadrons de cavalerie, y sont-elles massées et y établissent-elles des barrages solides destinés à empêcher les attroupements.

Les Fêtes et les Tragédies du Travail

PAR GEORGES MONTORGUEIL

Le mois de mai ramène dans tous les centres ouvriers du monde une effervescence et une agitation qui a parfois donné lieu à de dramatiques incidents. C'est un panorama des « 1^{ers} Mai », avec leurs grands et leurs petits côtés, que l'actualité nous incite à présenter à cette place aux lecteurs de *Je sais tout* ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



LE chômage universel du premier mai est d'invention américaine. L'idée en germa, il y a un peu plus de vingt ans, dans les réunions ouvrières de New-York, de Boston et de Chicago. Il devait être une sorte de mobilisation du prolétariat, venant appuyer une revendication précise. Cette

revendication était la journée de huit heures.

Pourquoi huit heures et non dix ou neuf ou sept? Là, nous sommes en présence d'une conception théorique, et théorique allemande. Un médecin du roi de Prusse, le professeur Hufeland, au sujet d'une lettre que Kant lui avait adressée, écrivait, il y a longtemps : « La division la plus na-



UN PREMIER MAI A LONDRES

Le « Premier Mai », jour de chômage universel, a sa répercussion dans les principales villes de l'Étranger. C'est ainsi qu'à Londres

turelle de la journée est certainement celle-ci : huit heures de travail, huit heures de repos et huit heures tant pour prendre les repas que pour causer familièrement et se récréer. » Cette formule des *trois huit* ne tomba pas dans l'oreille de sourds. Les théoriciens du socialisme l'incubèrent. Mais avant qu'elle devînt la base de leurs revendications, bien des années passèrent.

A la masse, il faut un mot d'ordre; il serait plus exact de dire : il faut un mot. Les trois huit, c'était un mot. Mais qu'il était magique !

Aux États-Unis, où les syndicats, il y a vingt ans, comptaient déjà un demi-million d'adhérents, une société secrète, les *Chevaliers du travail*, se donnait pour tâche d'établir un lien entre tant de volontés éparses. Elle adopta pour plate-forme, la formule séduisante des trois huit, et manifesta son sens pratique en trouvant le moyen de l'imposer. La masse des travailleurs décrétait un jour de chômage ! A la même heure, sur toute la surface des États-Unis, le travailleur, l'ouvrier posait l'outil, et dans le grand silence de la vie nationale suspendue, s'écrierait : « Je ne veux plus travailler que huit heures ! » Ceci apparut génial.

Sitôt formé, sitôt conclu, et la date aussitôt adoptée : ce serait le premier mai. Le 1^{er} mai 1886, le prolétariat américain chômerait.

Le choix du jour, rien ne le dicta que le charme du renouveau. Il y a une puissance de séduction si profonde dans ce mois caressant, gonflé de sève et jeune d'espérance !

On était à la fin de 1885, les comités organisèrent une intense propagande. Meetings, promenades en musique, chars tumultueux avec banderoles déployées : « A partir du 1^{er} mai, nul ouvrier ne travaillera plus de huit heures. »

L E PREMIER MAI DANS LE MONDE.

Le 1^{er} mai 1886, comme il avait été décidé, la machine humaine ouvrière, en Amérique, s'arrêta.

La police intervint, sans douceur. Il en coûta aux grévistes une vingtaine de victimes. Les anarchistes les invitèrent à les venger. Ils vinrent 15.000 vengeurs au rendez-vous. Spies, Parsons, Fielden, leurs chefs, les haranguèrent jusqu'au soir. Nouvelle apparition de la police : ils l'attendaient. Leurs poches étaient remplies de bombes : une seule éclata. Elle tua quatre agents, en blessa le triple. L'autorité lança un coup de filet, ramena les agitateurs devant la justice. Trois allèrent au bagne, quatre furent pendus, un cinquième se fracassa la tête en fumant un cigare bourré de fulminate.

Tel fut le premier 1^{er} mai dans le monde. Né dans le sang aux États-Unis, il y est



UNE MER HUMAINE

il donne lieu à des cortèges imposants d'ouvriers de toutes sortes qui sont, eux aussi, maintenus et quelquefois refoulés par la police.

mort. Il devait ressusciter en Europe de la façon la plus inattendue.

N AISSANCE PARISIENNE DU 1^{er} MAI.

Nous sommes en 1889, par un étouffant samedi de juillet, des hommes, venus de tous les points du globe, sont réunis, rue Rochechouart, dans un petit théâtre à peu près ignoré, qu'on appelle Fantaisies-Parisiennes.

C'est la ligue du Congrès international socialiste de 1889 qui tient, depuis huit jours, ses séances, dans cette salle de spectacle dont les flonflons se sont tus. Toutes les célébrités socialistes sont là.

Busche, le socialiste américain, le délégué du socialiste Labor Party, est à la tribune. Sauf quelques obligeants auditeurs par déférence, nul ne l'écou-

te, on croit deviner qu'il prépare une fête internationale du travail, une démonstration universelle en faveur de la journée de huit heures. Le président agite sa sonnette : « Citoyens, écoutez ! » L'orateur, pendant une brève accalmie, développe sa

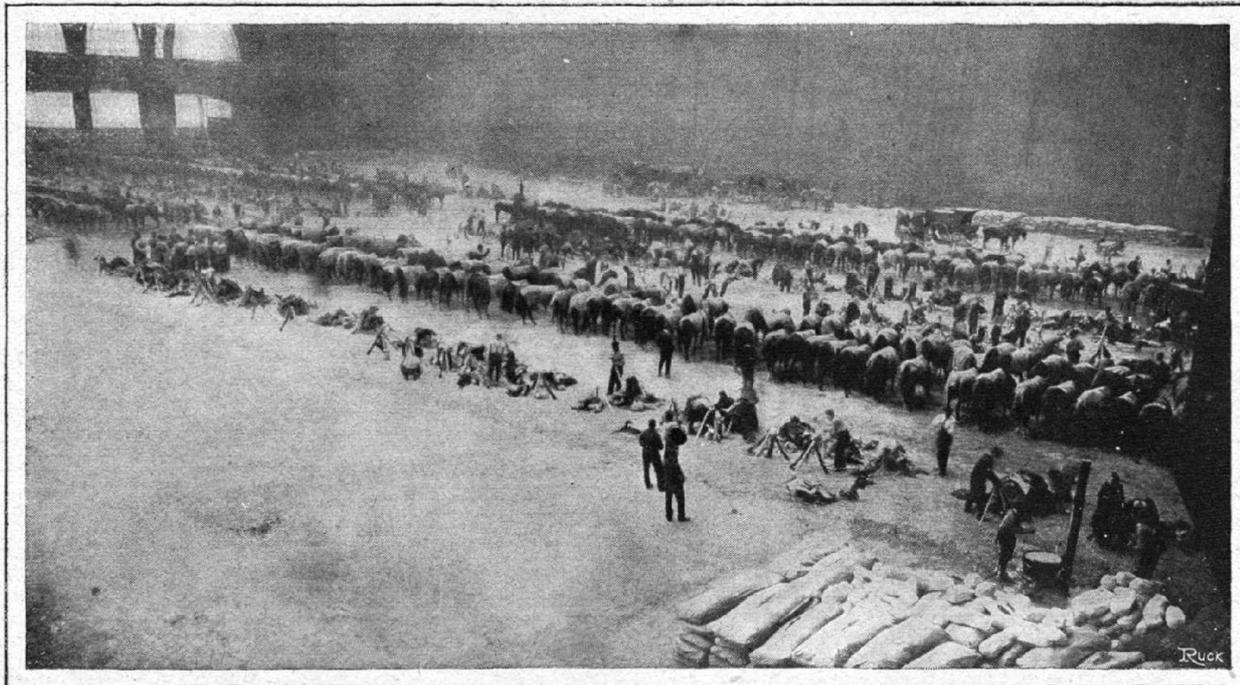
motion. Il demande une date et c'est pour lui ramener l'attention : on propose le 14 juillet, le 18 mars, le 21 septembre. La Ligue dont il est, a déjà, en Amérique, adopté le 1^{er} mai. Que ne garde-t-on cette date ? Le président met aux voix cette proposition rédigée par un délégué appelé Lavigne.

Cette proposition est votée par 200 délégués français, 80 allemands, 21 anglais, 9 autrichiens, 3 hongrois, 12 belges, 5 américains, 4 hollandais, 10 italiens, 4 roumains, 6 russes, 6 suisses, 2 suédois, 3 norvégiens, 2 espagnols, 3 danois,



LE DRAPEAU ROUGE EN PROVINCE

Dans les centres importants de nos départements, les ouvriers se promènent souvent précédés du drapeau rouge. Cette photographie prise à Lens (Pas-de-Calais) montre une femme portant le drapeau rouge, emblème des partisans de la Révolution sociale.



POUR RENFORCER LA GARNISON DE PARIS

En prévision de troubles possibles, la garnison de Paris a été renforcée par des régiments pris dans celles environnantes et que l'on a campés dans l'immense Galerie des Machines, spécialement aménagée à cet effet.

1 bulgare, 1 argentin et 4 finlandais.

Mais à peu près aucun d'eux n'a saisi l'intérêt de la proposition. Elle a été acceptée par fatigue comme une clause accessoire et insignifiante.

LE PREMIER 1^{er} MAI A PARIS.

Paris s'était bien soucié de cette « tour de Bebel », comme disaient les humoristes, où l'on n'avait assisté, croyait-il, qu'à la confusion des langues. Il fallut des mois et des mois pour qu'il apprit qu'il se tramait quelque chose et que le 1^{er} mai 1890 serait un vernissage extraordinaire.

Paris dormit très mal: au réveil, il ne s'aventura dehors qu'avec précaution, curieux et inquiet de savoir comment les choses allaient se passer. Dans les quartiers de luxe, les devantures restèrent abaissées, par crainte de bousculades ou de pillage, mais on constatait bientôt que l'autorité était décidée et ferme. Louise Michel avait été arrêtée, la veille, avec quelques compagnons belliqueux.

Les travailleurs en état d'effervescence avaient laissé à leurs mandataires, à leurs élus, le soin de porter leurs doléances au Palais-Bourbon. Ce fut plus touchant que terrible.

La place de la Concorde était déblayée, la circulation y était interdite. Derrière les grilles des Tuileries, luisaient les baïonnettes des soldats. A deux heures, déboucha de la rue Royale, un petit cortège: ils étaient huit. C'était la manifestation formidable annoncée. En tête, marchait M. Thivrier, le député à la blouse. Les huit délégués arrivèrent au Palais-Bourbon. Ils remirent en grande cérémonie un cahier sur lequel était bellement calligraphiées les revendications prolétariennes dont la plus impérieuse était celle des huit heures. La délégation sortit comme elle était venue, et n'eut à faire que quelques pas hors des grilles pour apprendre que l'instant de circuler était arrivé. On y procéda avec tant de zèle qu'un vieux monsieur très bien se trouva bousculé qui n'échappa au poste que par miracle; déjà deux vigoureux gardiens de la paix l'y entraînaient, quand on reconnut, dans leur prisonnier, le maréchal de Mac-Mahon, venu en badaud et traité en factieux.

Ce fut tout pour ce premier 1^{er} mai à Paris. Tout? Non, pourtant. Une révolution s'était accomplie que le Congrès n'avait ni prévue, ni préparée. La municipalité parisienne, jalouse de son autonomie, s'était jusqu'alors refusée à tolérer que le Préfet de la Seine occupât l'Hôtel de Ville.



EN ROUTE POUR LE POSTE

Pour avoir refusé de circuler ou pour un outrage quelconque aux agents de la force publique, le manifestant est appréhendé et, conduit par deux sergents de ville, prend le chemin du poste de police.



LA BOURSE DU TRAVAIL

Affecté aux syndicats ouvriers, l'immense établissement de la rue du Château-d'Eau est le centre du mouvement socialiste populaire.

Sous prétexte qu'il y serait mieux en mesure de juguler l'émeute, M. Poubelle reçut du ministre Constans l'ordre d'y occuper un fauteuil. L'alarme passée, il y resta. L'unique résultat de la fête du premier mai 1890 aura donc été de permettre au préfet de la Seine de saisir l'occasion cherchée, depuis vingt ans, de coucher à l'Hôtel de Ville, dans le lit, que dès le lendemain, triomphateur de la veille, il se fit apporter.

A Londres, à Hyde-Park, le cortège des manifestants fut le plus nombreux qu'on eût jamais vu, on estime qu'ils étaient peut-être cinq cent mille...

LE PREMIER MAI DE FOURMIES.

La fête du chômage en 1891, fut pareille à la dernière, avec moins d'appui d'un côté et moins d'espérance de l'autre. Paris avait reçu son décor militaire traditionnel, bien fait pour rassurer les âmes timides; le commerce s'inquiéta peu, les passants aguerris allèrent à leurs affaires; mais les oisifs furent plus rares au rendez-vous du plaisir; quelques ouvriers déambulèrent dans les quartiers opulents, mornes et dépayés; ils y étaient venus par principe, ils avaient plutôt l'air de figurants du chômage, sans conviction, que de travailleurs affranchis volontairement de la

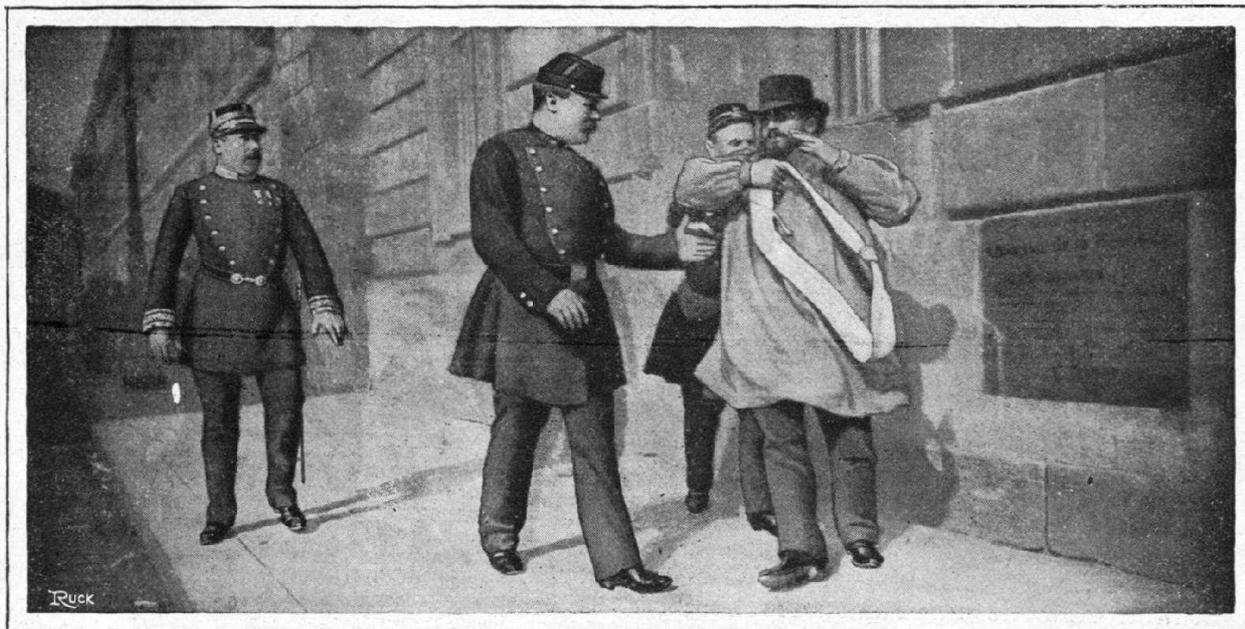
tâche coutumière.

A Berlin, à Hambourg, à Londres on avait chanté, péroré et déambulé. En Belgique, on avait esquissé quelques grèves. En France, un effroyable malentendu avait fait, à ce second 1^{er} mai, une tache rouge ineffaçable.

Une grève qui avait éclaté à Fourmies vers la fin d'avril, durait encore au 1^{er} mai. A cette date, la coutume dans le pays est de cueillir le mai. Les garçons et les filles vont en bande, par les prés et reviennent fleuris. Ce

jour-là, à leur rentrée en ville, ils trouvèrent la ville en ébullition. Les grévistes et les gendarmes étaient aux prises. Mêlé à la foule des grévistes, le cortège s'avança vers les gendarmes. Au premier rang était une jeune fille de dix-huit ans, Marie Blondeau, qui agitait une branche d'aubépine. Une décharge, à ce moment, partit, qui la coucha à terre, et d'autres avec elle, des enfants aussi... Ah! triste jour de mai!

L'année suivante, on était en pleine terreur anarchiste. Les compagnons avaient déclaré la guerre à la société et l'ébranlaient à coups de dynamite. Les bombes éclataient un peu partout, au gré d'une fantaisie, affectant un certain symbolisme. Elles frappaient les lois dans le Palais-Bourbon; le capital dans le banquier; la jouissance bourgeoise dans le restaurant de luxe; la vindicte légale dans la demeure des juges. Ravachol arrêté chez Véry, le marchand de vin que cette circonstance désignait aux mortelles représailles, venait d'être le 28 avril, condamné à mort. Ces événements étaient comme la préface sinistre d'un exceptionnel premier mai. On en attendait beaucoup. La journée s'écoula à la surprise de tous, sans incidents, longue, insipide et vide. Au point de vue révolutionnaire, la journée s'éparpilla en des petits cénacles, en réunions privées dans les faubourgs peuplés. On signala quel-



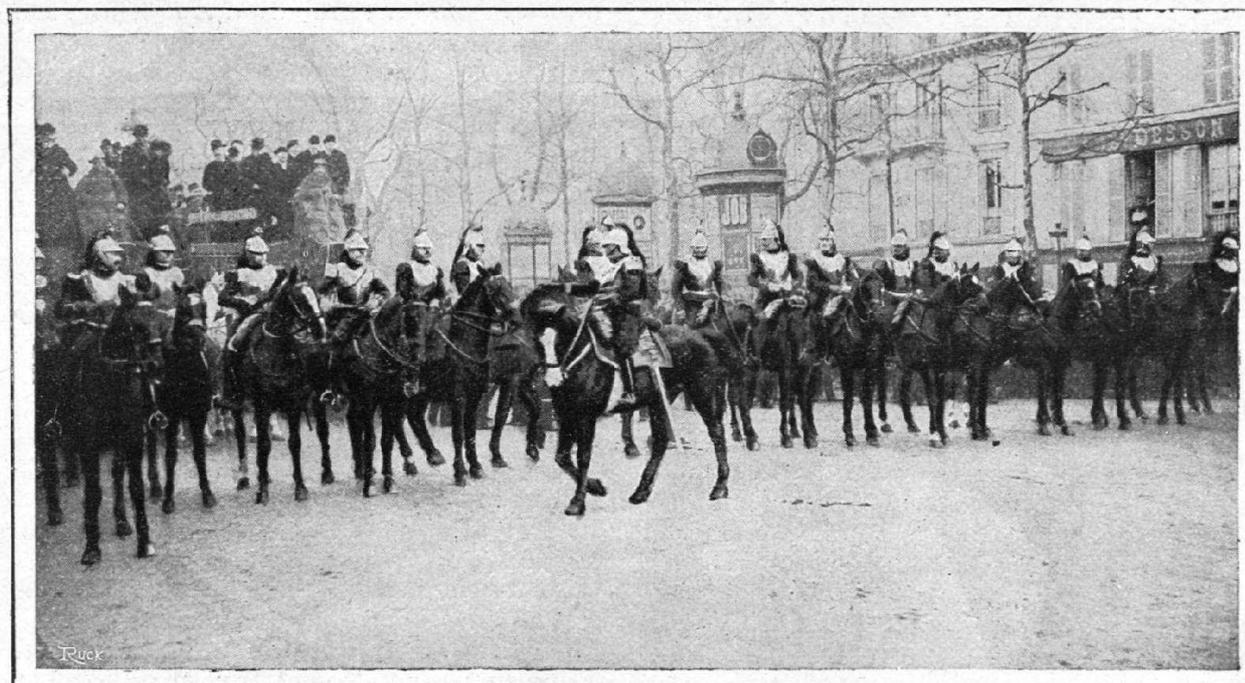
L'ARRESTATION DU « DÉPUTÉ A LA BLOUSE »

M. Thivrier, alors député de l'Allier, et que l'on avait surnommé « le député à la Blouse » parce que, pour siéger, il revêtait ce vêtement, fut arrêté lors du premier « Premier Mai » (1890).

ques discrètes solennités en musique. Les compagnons avaient le mot pour rire : « Ah! cette année, avaient-ils dit, nous nous en tiendrons à quelques petites sauteries ». Il n'y eut de sérieuse sauterie qu'à Liège où éclatèrent trois bombes. En 1893, — cente-

naire d'une date tragique, — le 1^{er} mai ne se manifeste par rien extérieurement. On fut au calme. Les gens d'ordre se rassurèrent.

Le mouvement du 1^{er} mai avait totalement échappé aux violents. Ses organisateurs étaient d'esprit parlementaire. La



LA CIRCULATION INTERROMPUE

Les cuirassiers barrent le boulevard pour empêcher les manifestants de passer. La circulation est momentanément interrompue.

police lui faisait maintenant une escorte d'honneur, jusqu'au Palais-Bourbon. On entourait bien la place de la Concorde d'un cordon de troupes, mais c'était autant une habitude qu'une précaution. Le 1^{er} mai 1894 un député, voyant les soldats sous les armes, au pied de l'obélisque, s'informe près d'un officier de paix. « Qu'y a-t-il? Qu'est-ce que ceci veut dire? » — « Mais, monsieur le député, c'est le premier mai! » Il n'y avait plus pensé, car il n'y avait plus guère, en apparence, que le préfet de police pour y penser encore.

L'année suivante, au lieu de sabler, on arrosa; c'était un symptôme de parfaite quiétude. 1896, 1897, 1898, à peine si l'on s'en souvient.

Le 1^{er} mai 1900, parfaitement revenu de ses terreurs passées, Paris assistait à l'inauguration officielle du Palais des Beaux-Arts, à l'Exposition.

L E PREMIER MAI DE PAULE MINKE.

L'idée n'avait cependant jamais été abandonnée; elle cheminait dans l'ombre, et n'en était pas moins redoutable. Ce qu'elle avait perdu, c'était son caractère de manifestation théâtrale. Les militants la regrettaient.

Devant quel comité, un militant accourut-il, radieux, le 29 avril 1901: « Citoyens, la citoyenne Paule Minke est morte: on l'enterre après-demain 1^{er} mai, nous tenons notre journée: chômons derrière un cercueil... »

Paule Minke si effacée et si humble, toute chétive en sa pauvre toilette noire, que des moyens revenus d'écrivain discuté ne lui permettaient point de renouveler, n'aurait jamais osé dans ses heures les plus présomptueuses, — fût-ce une ivresse des triomphes de tribune, où elle doublait Louise Michel, — espérer, à sa mort, de telles funérailles!

On l'alla chercher à Billancourt, où elle était morte. Le cortège qui était considérable devait passer sur la place de la République et s'y grossir des rendez-vous de la Bourse du travail. Une malice policière déjoua cette tactique; on achemina le convoi par un autre chemin; il n'en arriva pas moins au Père-Lachaise traînant vingt mille manifestants.

Il n'avait pas fallu moins que ce rendez-vous funèbre pour rendre au 1^{er} mai, à Paris, un peu de son ancien prestige. Mais il était à noter, et peut-être n'y prit-on

point suffisamment garde, qu'à Montceau-Les-Mines une population s'était levée farouche, avec appels des clairons de la grève générale; qu'à Grenoble on s'était battu; qu'à Lyon, à Lille, à Saint-Etienne, à Marseille, à Nîmes, à Toulon, à Carmaux, on était uni et par serment, dans un même vouloir dont la formule commençait à perdre le vague mystique de ses contours flottants.

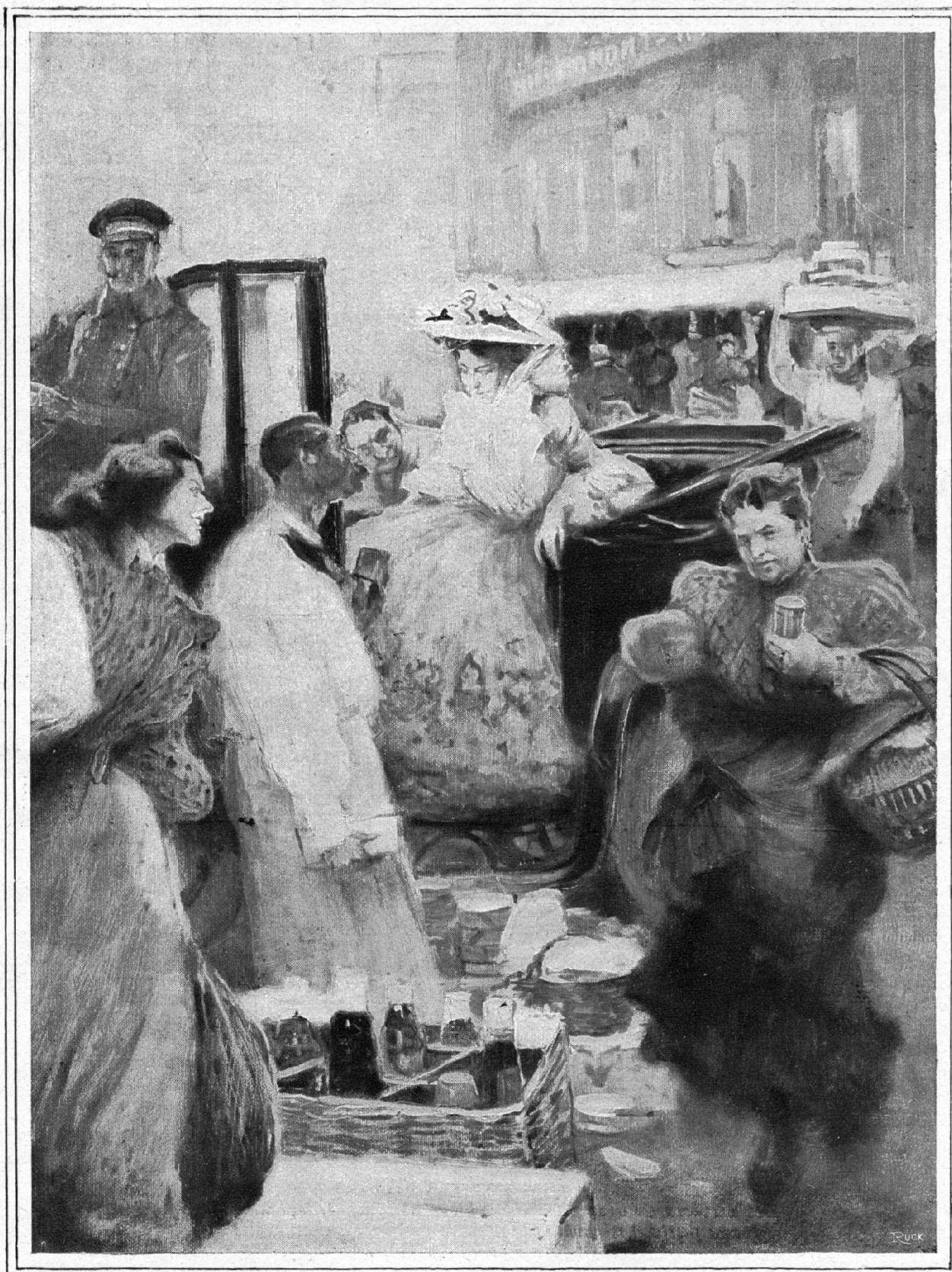
Paris qui lance les modes, là, comme en le reste, est le premier à les lâcher. Il a à ce point oublié le 1^{er} mai, et ses virulents défis, qu'en 1903, s'il chôme, ce jour-là, c'est pour voir passer un roi, Edouard VII qui fait son entrée à Paris.

Deux années s'écoulèrent qui le raffermiront dans cette confiance. On a fini par croire le 1^{er} mai aussi parfaitement banal qu'innocent. On n'y songe plus, quand au printemps de 1906, la rumeur se répand qu'il se prépare un 1^{er} mai formidable.

On est surpris comme si on n'était pas prévenu. A quoi sert donc à la Bourse du travail d'avoir étalé sur toute la longueur de l'édifice une immense banderole où se lit: *A partir du 1^{er} mai 1906, nous ne travaillerons plus que huit heures? N'est-ce donc pas un avertissement? Il s'est tenu à Chalon un Congrès décisif, celui d'où est sortie l'unification du parti socialiste, on y a décidé publiquement la manifestation du 1^{er} mai pour l'obtention de la journée de huit heures... Le Congrès d'Amsterdam en 1904, avait motionné dans le même sens en déclarant qu'il fallait « accentuer » le chômage du 1^{er} mai « comme étant la plus nette et la plus efficace affirmation de leur volonté pour les exploités », une nuée de petits papillons s'était abattue sur Paris, roses et gommés, ils propageaient certains axiomes: « Vouloir la journée de huit heures, c'est vouloir plus de bonheur pour soi et pour les siens. » — « A partir du 1^{er} mai 1906, faire plus de huit heures sera trahir la cause ouvrière. » — « Plus la journée est courte plus le salaire est élevé, etc. »*

Trois hommes, la veille inconnus, apparurent tout à coup d'une taille démesurée. Ils étaient les expressions visibles de cette mystérieuse Confédération qui semblait jouir du redoutable pouvoir de rechercher à son heure, le ressort du chambardement.

On était, selon les milieux, dans l'attente d'un inconnu affolant ou radieux. Les simples, dans la classe ouvrière, se sentaient délicieusement bercés d'espoirs ingénus. Le temps était venu qu'annonçaient leurs prophètes! Les possédants au con-



UNE PRÉCAUTION QUI FUT HEUREUSEMENT INUTILE

Certains timorés, prévoyant des troubles, prennent des précautions exagérées et qui furent jusqu'ici heureusement inutiles.

traire saisis d'épouvante à la veille du grand jour — qui devait être le grand soir d'une terreur presque frémillante. Tout semblait devoir être brusquement arrêté, sous le flot courroucé des barbares. Les affolés prirent le train pendant qu'il circulait encore avec des machines qui n'étaient point sabotées, ils s'en furent dans de fortunées et invisibles retraites. Ceux qui demeuraient dans la cité se précautionnèrent contre les pires éventualités. Ils achetèrent des bougies pour parer à l'inactivité possible de l'électricité et du gaz : ils remplirent leur baignoire la veille, dans le cas où la révolution couperait les eaux ; ils garnirent de victuailles leur garde-manger. On a cité un homme précautionneux qui, pour n'être point privé de lait, avait introduit une vache dans ses appartements.

Le 1^{er} mai 1906, Paris se réveilla à l'heure accoutumée, mais il ne fit qu'entre-bâiller ses portes et ne releva point ses devantures. Il glissa un regard anxieux par les fentes des persiennes et vit la rue lamentablement vide.

Pour trouver un semblant d'effervescence, il fallait aller vers la Bourse du travail, qui localisait les bagarres.

Ce fut comme au lendemain de l'An mille. Les terreurs passées, on s'étonna de

vivre, et l'on estima cette surprise très douce. Les organes essentiels avaient fonctionné ; le chômage s'était localisé aux industries, il était resté sans répercussion sur l'existence journalière. On n'eut qu'à déplorer en quelques maisons, l'abondance de victuailles insolites qui modifièrent pendant quelques jours, les menus des tables trop prévoyantes.

Cependant, il conviendrait de ne pas trop s'attacher à l'extérieur des choses. Le cataclysme prévu ne s'est point produit : s'ensuit-il qu'il n'était pas prémédité ? Le premier mot est un rendez-vous, ceux mêmes qui le donnent ne savent trop qui y viendra ; est-il prudent de croire que celui qui n'y vient pas l'a oublié ? Paris, lui-même, se blaguait de ses terreurs, ses camelots chantaient, le soir, à dix heures :

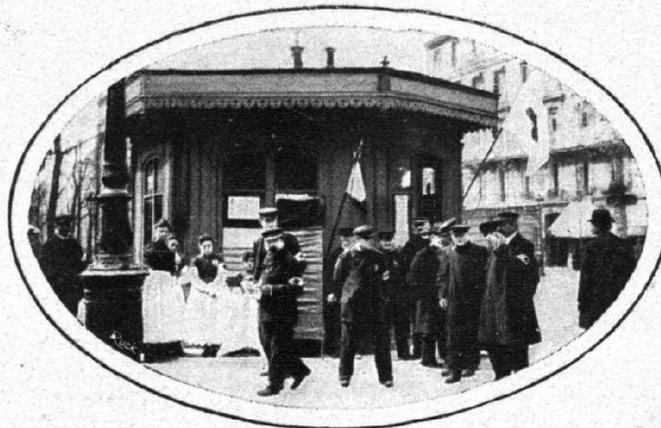
Le Premier mai tombait en pleine lune rousse
Tout l'monde tremblait, se lamentait, et quelle

[frousse

Et l'on disait : qu'est-ce qui va bien y avoir.
Peut-être que la fin du mond' arriv'ra c'soir

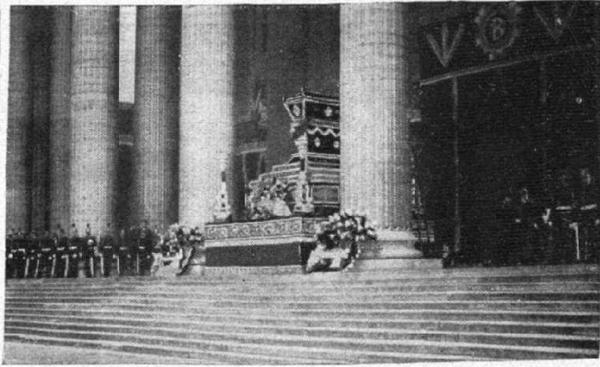
Ce n'était pas un loup, dit le fabuliste, ce n'en était que l'ombre ; mais tels qui redoutaient le loup ne pouvaient-ils point se justifier de trembler, même pour n'en voir que l'ombre?...

GEORGES MONTORGUEIL.



UNE AMBULANCE ORIGINALE

Des services de « secours aux blessés » furent installés un peu partout ainsi que le montre ce bureau d'omnibus transformé en ambulance.



Aux obsèques solennelles de Berthelot le général Dalstein et la garnison de Paris défilèrent devant le Panthéon où se dressait le catafalque recouvrant le cercueil du savant et celui de M^{me} Berthelot

L'ENTERREMENT DU SAVANT BERTHELOT. — Le 24 mars, dans son appartement de l'Institut, est mort brusquement, en apprenant le décès de sa femme, le savant chimiste Marcelin Berthelot, une des gloires de la science française. Né en 1827, il était donc dans sa quatre-vingtième année. Ses plus importants

travaux, le conduisirent, on le sait, à la synthèse des substances organiques et réalisèrent en chimie, une véritable révolution. Il était secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française. Sénateur inamovible, il fut ministre des Affaires étrangères et de l'Instruction publique.

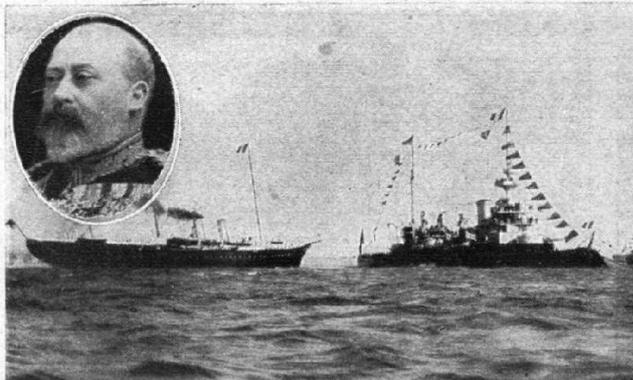


MM. Clémenceau Thomson Fallières l'amiral Touchard l'amiral Manceron prononçant son discours

Le défilé des prolonges portant les 105 cercueils

L'ENTERREMENT DES VICTIMES DE L'ÉNA. — Le 16 mars ont eu lieu, à Toulon, les obsèques solennelles des victimes de l'explosion de l'*Éna*, en présence du Président de la République et de plusieurs ministres. M. Fallières, M. Thomson, le maire Es-

cartefigue, M. Ferrero, puis les amiraux Touchard et Manceron, qui fut blessé par l'explosion, prononcèrent d'émouvants discours. Mgr Guillibert, évêque de Fréjus, donna l'absoute, en l'absence momentanée des autorités officielles.



Le yacht royal "Victoria-and-Albert" quittant Toulon et passant devant le "Suffren"

Sur les quais de Carthagène la foule attendant le roi

LE VOYAGE DU ROI D'ANGLETERRE. — Le roi Édouard VII, qui était en villégiature à Biarritz, s'est rendu avec la reine Alexandra, à Carthagène, pour y rencontrer le roi Alphonse XIII. Le roi et la reine d'Angleterre s'étaient donné rendez-vous à Toulon, où les attendait le yacht royal *Victoria-and-Albert*. Édouard VII arriva le 6 avril à Toulon, où, le 7, le rejoignit la reine. Dans la matinée, le roi Édouard allait, mû, selon son expression, « par un sentiment de pitié », visiter l'*Éna*. La réunion des deux rois a été des plus cordiales et des plus familiales, on peut dire. Les deux peuples sont désormais officiellement amis.



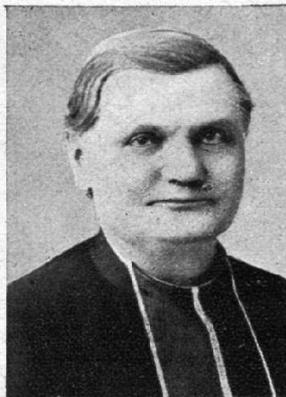
Mgr Montagnini

L'AFFAIRE DES PAPIERS DE MONSIEUR MONTAGNINI. — Dans la perquisition faite à l'ancienne nonciature, le gouvernement a fait retenir et examiner des cahiers où Mgr Montagnini notait ses démarches, les visites qu'il rendait et ses impressions sur les événements. La loi de séparation faisait l'objet principal de ces écrits. Un passage mit en cause parallèlement M. Piou et M. Clemenceau qui se disculpèrent dans une lettre violente. L'abbé Jouin, curé de Saint-Augustin, inculpé, a été condamné à 16 francs d'amende.

(Cl. E. Pirou et Braun)



M. Piou



L'abbé Jouin



LE ROI FRÉDÉRIK VIII. — Une des visites royales attendues pour le milieu de juin — est celle du nouveau roi de Danemark Frédéric VIII qui entreprend de faire le tour des Etats européens avec lesquels il peut être mis en relation. La reine l'accompagnera.



LE PRINCE FUSHIMI. — Paris a eu pour hôte, pendant quelques jours, un membre de la famille impériale du Japon, S. A. I. le prince Sadanaru Fushimi, cousin de l'Empereur, et général en service actif. Il va rendre visite au roi d'Angleterre. M. Fallières a donné un déjeuner en son honneur le 2 avril.



Le colonel Reibell commandant les troupes d'occupation

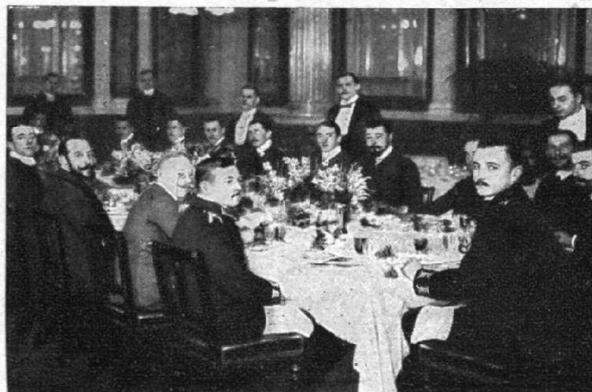
OCCUPATION D'OUJDA. — Le 26 mars, la Chambre a approuvé les décisions prises par le gouvernement au sujet de l'occupation d'Oudjda (Maroc).



LE DOCTEUR MAUCHAMP. — A Marrakech, l'une des trois capitales du Maroc, le Dr Mauchamp, médecin du dispensaire français a été lapidé par des fanatiques qui l'achevèrent à coups de couteaux, tandis que son collaborateur Genty pouvait se mettre à l'abri. La nouvelle de cet assassinat parvint à Paris le 23 mars.



L'ENTREVUE DE RAPALLO. — A Rapallo, près Gènes, a eu lieu, le 27 mars, une entrevue entre le prince de Bulow, chancelier de l'empire allemand et M. Tittoni, ministre des Affaires étrangères d'Italie. Une note officielle — ce qui constitue une innovation — a constaté leur parfait accord sur tous les points abordés.



LE RAPPROCHEMENT ANGLO-RUSSE. — Une escadre russe est venue à Portsmouth, en visite amicale. Le 25 mars, un lunch a été offert aux équipages dans les salons du Grand-Hôtel, de Londres. Notre instantané montre les officiers russes déjeunant avec quelques collègues anglais.



M. Henri Bataille

Coquelin Cadet

M. Georges d'Esparbès

UNE PARTIE DE " PLEIN AIR "

Trois personnages bien connus de nos lecteurs : un auteur dramatique, M. Henri Bataille, un comédien, M. Coquelin Cadet, un romancier, M. Georges d'Esparbès, eussent pu se rencontrer devant un paysage dans un commun amour de la peinture.

Ce qu'ils auraient voulu être

Nous avons posé à diverses personnalités ces deux questions : 1° Votre carrière satisfait-elle à l'idéal de votre prime jeunesse ? 2° Si vous n'étiez ce que vous êtes, que voudriez-vous être ? Il ne nous a pas toujours été possible d'obtenir des réponses précises et nous avons parfois dû tourner la difficulté. Voici, en tout cas, l'intéressant résultat de cette petite enquête ❖ ❖ ❖ ❖ ❖



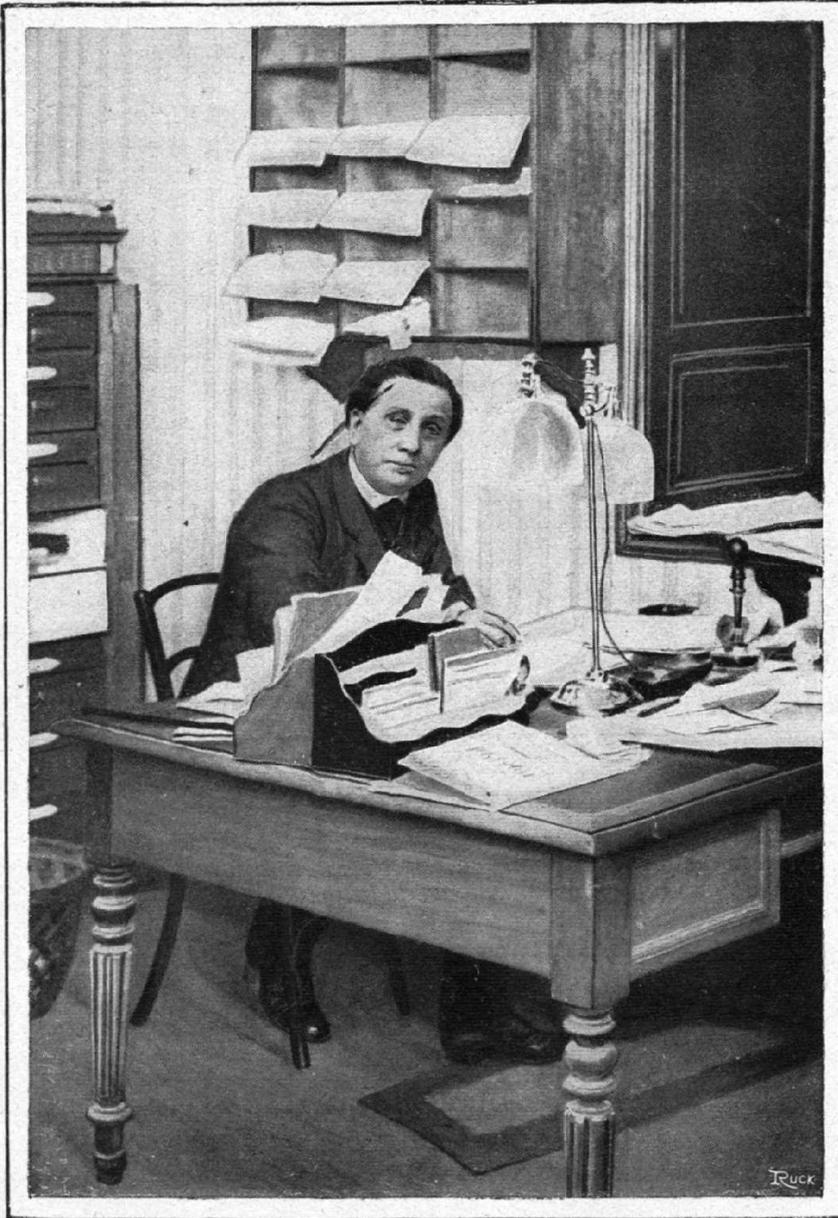
L'IDÉAL!... Nous savons bien qu'il est, pour chacun de nous, le ressort secret de tous nos efforts; nous le concevons fort bien et nous savons comment faire pour marcher à lui, mais nous aurions quelque peine à le définir.

Car il diffère selon les individus, depuis le féroce apache pour qui le sort le plus beau, le plus digne d'envie, consiste en une belle mort sur le rouge pavois de la guillotine, — ces messieurs protestent contre la suppression de la peine capitale — jusqu'au grand artiste, musicien, peintre, poète, qui voudrait faire tenir dans

une œuvre immortelle et définitive, tout ce qu'il peut imaginer de lointaine et irréalisable beauté.

Il nous a paru piquant de demander à quelques-uns de nos plus notoires contemporains si leur carrière satisfaisait à l'idéal de leur jeunesse et ce qu'ils eussent voulu être s'ils n'eussent été ce qu'ils sont.

On remarquera que ce sont principalement des écrivains qui nous ont répondu et nous regrettons fort les révélations précieuses qu'eussent pu nous faire telles sommités de la finance, de l'industrie, du commerce, de l'administration, de l'art plastique, de la politique, etc. Mais ceux-



M. FRANÇOIS COPPÉE, SOUS-CHIEF DE BUREAU

Peut-être si sa première pièce, le Passant, n'eût pas réussi aussi brillamment, M. François Coppée fût-il resté dans l'administration où sa vie se fût passée, monotone, à annoter des rapports.

là répugnent à communiquer leurs impressions.

Parmi nos aimables correspondants, plusieurs eussent aimé la carrière des armes. C'est ainsi que M. Maurice Barrès, l'académicien qui, dernièrement, prit séance, le député et surtout le grand écrivain que l'on sait, nous fait cette élégante, et concise, et significative réponse :

« Il y a deux mille ans, à peu près, qu'un Latin disait : *Duas res industriosissime persequitur gens Gallorum, rem militarem et*

argute loqui (1). Je ne suis bon à rien d'autre. Encore, *parler* n'est-il guère mon affaire. Tout au plus, écrire en méditant. »

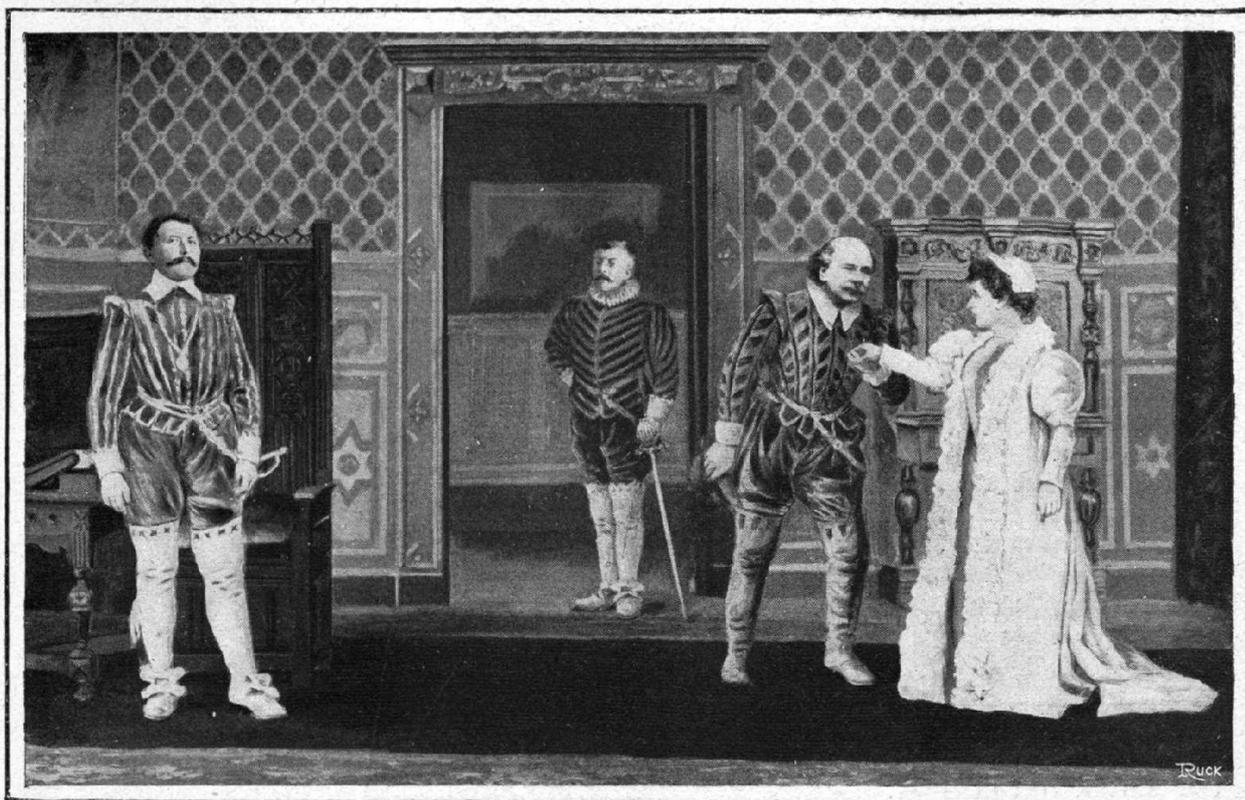
M. Barrès nourrit une intime tendresse pour la vie de soldat, une tendresse où entre, peut-être, une idée de regret. Il nous semble qu'on peut assez bien se le figurer sous l'aspect d'un de Moltke jeune, redoutable à l'ennemi par un esprit toujours présent, intuitif et clair.

Autre académicien, M. Henri Houssaye. A vingt ans, était fêru de l'antiquité. « Je voyais, dans un très lointain futur contingent, un fauteuil à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres... Un hasard m'a fait abandonner l'histoire ancienne pour l'histoire de l'épopée française qui commence en 1792 et finit en 1815. Ces études-là me passionnent bien plus encore que celles de ma jeunesse. Après la guerre, où j'avais pris le goût de la vie militaire, j'ai pensé à rester dans l'armée. Longtemps j'ai regretté de ne l'avoir pas fait. »

Et il est extraordinaire de voir comme l'uniforme académique, avec le bicorne et la fameuse épée, incline ceux qui le portent vers les choses de l'armée. Voici un troi-

sième académicien, M. Jules Claretie, qui, lui aussi... Mais n'anticipons pas. « C'est pour obéir à une vocation que je me suis consacré à la littérature. J'écrivais dès le collège. Je ne souhaite rien que de mourir la plume à la main — le plus tard possible. Volontiers j'aurais été soldat. Un moment, j'ai failli le devenir. » Aujourd'hui donc,

(1) Il est deux choses auxquelles le peuple gaulois s'applique avec le plus grand zèle : le métier militaire et le discours subtil.



M. Victor Margueritte

M. Paul Margueritte

M. Massenet

CE QU'EU T PU ÊTRE UNE SCÈNE DE " RUY BLAS "

Les romanciers Victor et Paul Margueritte, le grand compositeur Massenet, eussent aimé être acteurs. Ce serait un captivant spectacle que de les voir réunis tous trois dans quelque scène aux Français, les frères Margueritte, superbes de noblesse et de style, Massenet passionné et émouvant, donnant la réplique à Marie de Neubourg.

s'il avait suivi le conseil d'Alfred de Vigny qui lui disait : Engagez-vous ! M. Jules Claretie serait sans doute général !

Quant à M. Michel Corday, il eut toujours du goût pour les lettres ; c'est d'y avoir réussi qui l'enleva au métier militaire. Et, si la revue *La Famille* ne l'avait couronné dans un concours littéraire, l'ancien polytechnicien serait peut-être actuellement capitaine ou commandant du génie.

M. Edmond Haraucourt, le poète de *l'Ame nue*, le romancier des *Benoit*, le dramaturge des *Oberlé* et le directeur du musée de Cluny est satisfait ; cependant un regret lui reste de n'avoir pas mis en œuvre toute sa force physique. « J'eusse fait un beau condottière et je regrette de n'être pas mort depuis quatre siècles quand je classe dans un musée ces armures que j'aurais pu porter sur des champs de bataille. »

Mlle Cécile Sorel nous dit :

« Réalise-t-on jamais son idéal ? On désire toujours quelque chose de plus que ce

qu'on a et c'est ce qui rend la vie digne d'être vécue.

« Si je n'avais été comédienne ? Et bien, tenez, j'aurais voulu être soldat ! Mais à l'époque où l'on se battait, où, corps à corps, l'on échangeait de furieux horions... » Celle qui aime par-dessus tout le dix-huitième siècle eût donc voulu faire la guerre en dentelles : « Assurez vos chapeaux, messieurs les maîtres ; nous allons avoir l'honneur de charger !... » Et c'est ainsi que se clôt le cycle militaire de notre enquête qui en est aussi le plus fourni.

Après l'épée, l'arme la plus désirée est... le pinceau, encore que nous n'ayons pu trouver plus de trois amateurs de peinture. M. Henri Bataille, le dramaturge de *Maman Colibri* et de *Poliche* n'eût pas seulement voulu être un peintre. Doué pour tous les arts, il fut un peintre et regrette la palette. « C'est par pur hasard, nous dit-il, que je fus amené à faire représenter la première pièce que j'écrivis en 1893 entre deux concours de Rome... Je reste persuadé que, né poète, musicien et peintre, je ne dois

qu'à la chance de pouvoir exprimer au théâtre ces dons amalgamés, de résister sans trop de douleur à l'amertume de ne plus peindre jamais ».

Dès l'âge de quatre ans, Georges d'Esparbès, l'aède de la *Légende de l'Aigle* et l'actuel conservateur du château de Fontainebleau, couvrait de dessins les trottoirs de la rue de Reuilly, où habitaient ses parents. Et tout le temps de ses études, il continua de crayonner des bonshommes sur les marges de ses cahiers. C'est la fréquentation du petit cénacle des *Hirsutes*, au quartier Latin, qui fit de lui un écrivain, et pourtant il pense qu'il avait surtout le don de la peinture. « A cause de cette vocation manquée, je vis dans un tourment perpétuel... Le travail écrit n'est pas mon affaire... J'en souffre à avoir mon cou gonflé à se rompre. Et je me dis alors avec regret : Si j'étais peintre, ma palette serait plus tôt faite et je pourrais chanter en travaillant et même fumer une bonne pipe!... »

Notre troisième peintre c'est... devinez! C'est notre gai Coquelin Cadet et



UN BEAU CONDOTTIÈRE

M. Edmond Haraucourt, le poète de l'Amélie, le romancier des Benoît, le dramaturge des Oberlé, directeur du Musée de Cluny, tel qu'il eût rêvé d'être, s'il ne fût venu trop tard en un monde trop vieux!

nous aurions dû nous en douter à l'aspect de sa maison toute pleine de peintures. « Quand je vins à Paris, je n'avais que deux désirs : entrer à la Comédie-Française et écrire dans le *Tintamarre*. Je les ai réalisés. Cependant, je me suis souvent demandé si je n'avais pas surtout les qualités d'un peintre. Pourtant, je me console en achetant des tableaux et en voyant le théâtre enfin revenir à un genre que j'aime, le comique de bonne humeur, sans roserie. Je joue *Monsieur Perichon* et *l'Anglais tel qu'on le parle* et je peux enfin poursuivre ma carrière d'acteur comique. »

Massenet, le chanteur ensorceleur d'*Esclarmonde*, de *Manon*, de *Werther* ne se plaint pas de son sort et il au-

rait mauvaise grâce. Cependant s'il n'eût été musicien, comme il eût aimé à jouer

la comédie! Dès sa prime jeunesse, l'odeur de schiste des lumignons du Théâtre des jeunes artistes, rue de la Tour-d'Auvergne, l'enivrait. « J'ai toujours aimé le théâtre à ce point que j'eusse voulu y loger! Aussi n'ai-je guère écrit que des œuvres dramatiques. Cette Marie-Made-

leine composée à trente ans pour le concert, on vient de la mettre à la scène. Eh bien, tel était mon instinct des choses dramatiques qu'on n'a rien eu à y changer. Oui j'aurais aimé être comédien. Il me semble que j'aurais su trouver des accents profonds pour émouvoir. »

Les frères Marguerite écrivent : « Notre métier nous semble le plus beau et le plus noble

de tous. Nous n'en avons rêvé aucun autre sauf, très jeunes, celui d'acteurs.» Et nous nous souvenons que les deux frères jouèrent ensemble des piécettes en vers de Victor; que l'on vit jadis, chez Antoine, Paul mimer une scène de sa composition: *Pierrot assassin de sa femme*, où il sut se montrer tantôt comique et tantôt effrayant.

M. Maurice Maindron, naturaliste et romancier, estime que la science le conduisit logiquement à la littérature, sans qu'il se soit abandonné à un instinct. Mais autant que la science pure et que les lettres, il a toujours aimé le voyage scientifique.

De même, M. Georges Lecomte n'a jamais rêvé mieux que le métier d'écrire.

Cependant, « seule est restée en route la tentation des grands voyages. Mais... j'ai toujours eu dans mon cabinet cartes et guides et je me repose des heures de travail en combinant des itinéraires... »

Emile Bergerat écrivit pour répondre à sa vocation. A dix-neuf ans, la Comédie-Française recevait son premier ouvrage: *Une Amie*, pièce en vers. On était en 1865. Quarante années plus tard, le même théâtre jouait *La Fontaine de Jouvence*, autre pièce en vers. Ce ne fut pas toujours tout rose, cette vie de dramaturge envers et contre



M^{lle} CÉCILE SOREL EN OFFICIER LOUIS XV

La belle sociétaire de la Comédie-Française est de nature combative et se plaît dans son métier d'actrice où la lutte est de tous les instants. Cependant elle eût aimé être soldat, mais en son cher dix-huitième siècle, alors qu'on se battait corps à corps et galamment, au temps de la guerre en dentelles.

tous. « Si j'en croyais les directeurs, je ne vous répondrais pas, car je ferais des bottes! »

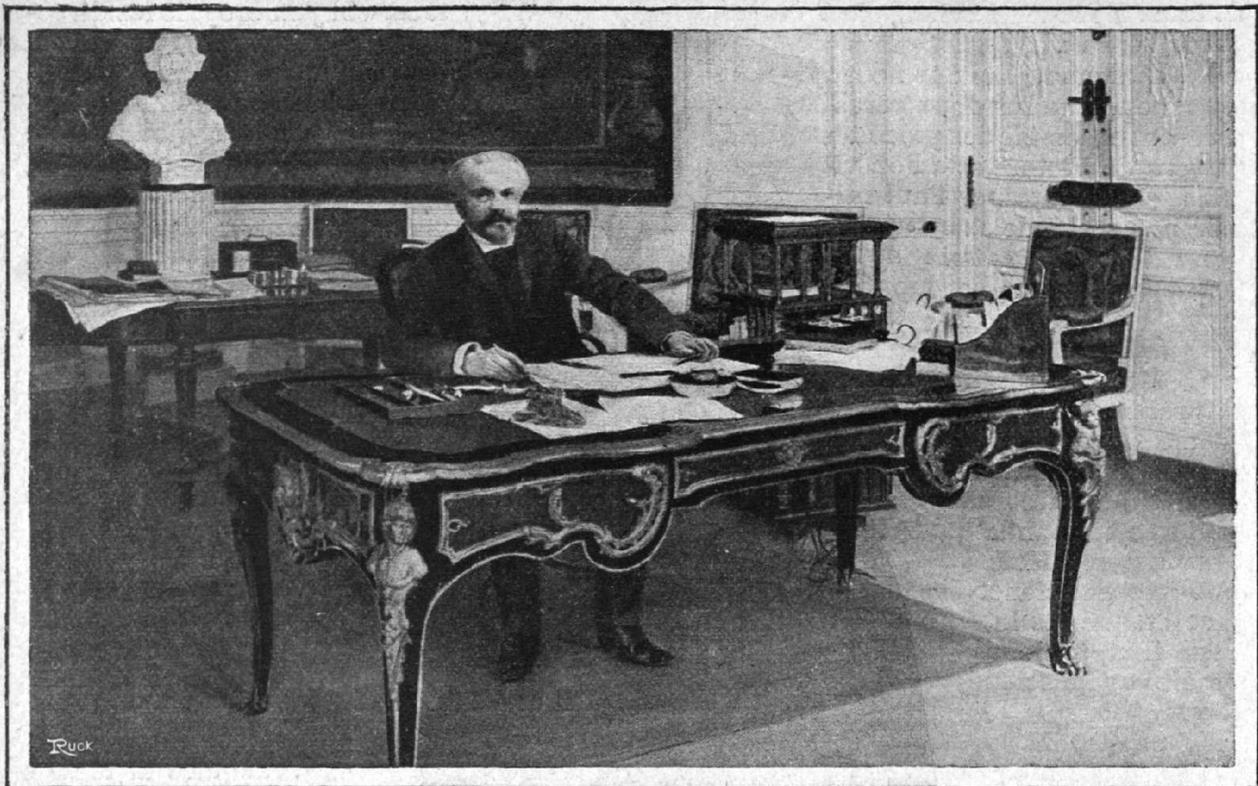
Du palais Mirabelli, à Tunis, au milieu en plâtre ajouré, sous des plafonds peints en cuir de Cordoue et sur des dallages en faïence persane, en face d'une cour en marbre avec des colonnes alhambriques, M^{me} Myriam Harry nous écrit une lettre jolie et pittoresque. Sa carrière satisfait entièrement à son idéal de jeunesse. Elle fit

des vers dès son enfance et aujourd'hui elle est heureuse de pouvoir s'exprimer en français qui est sa langue adoptive et par conséquent chérie. « Si je n'étais ce que je suis, j'aimerais être la tombe d'un marabout, tente blanche assoupie au sommet d'une colline! » Rêve étrange et poétique et, pour inattendu qu'il soit, bien adéquat à cet esprit original, épris de poésie et de beauté plastique.

François Coppée rima depuis sa plus lointaine adolescence. Le succès est venu. « L'ai-je vraiment mérité? »

Au lieu d'Agar et de Sarah Bernhardt, supposez le *Passant* joué par des artistes médiocres. Ce duo poétique passait inaperçu. Je me serais probablement découragé et j'aurais fini sous-chef de bureau, rimant toujours, pour mon plaisir, par exemple. »

M. d'Haussonville aurait préféré la politique à la littérature: « Mon père, dans ses *Souvenirs*



M. JULES LEMAITRE, PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Si les jeux du hasard et de la politique eussent autrement fait tourner la fortune, M. Jules Lemaitre n'eût pas manqué d'être Président de la République et sans doute il en eût été désespéré. Il n'en eût pas moins fait noble figure au Palais de l'Élysée.

de Jeunesse, dit spirituellement que c'est à l'âge de vingt ans qu'il a mordu à la politique, ou plutôt que la politique l'a mordu et qu'il ne s'est jamais bien guéri de cette morsure. J'ai été mordu au même âge que lui et je ne me suis pas guéri davantage. Il est vrai que, pendant les quelques années où j'ai fait de la politique, je regrettais souvent de ne pouvoir faire de la littérature, ce qui tendrait à montrer que j'ai assez mauvais caractère. »

M. Jules Lemaitre doute que de telles confidences puissent intéresser le public, mais avec cette simplicité qui est un des charmes de sa spirituelle conversation, il nous dit que sa vie fut tout unie, qu'il a naturellement songé au professorat, étant fils d'instituteur, que le professorat l'a conduit à la critique et celle-ci au théâtre. Maintenant, il ne désire plus que vivre dans un coin, avec ses livres. Et M. Jules Lemaitre peut se féliciter que les choses aient tourné comme elles ont fait, sans cela, comme on dit « il n'y coupait pas » : il était Président de la République et nous admirons trop son talent, nous aimons trop sa personne, pour lui souhaiter

jamais une aussi affreuse disgrâce ! M. Fernand Gregh ne désirerait pas être autre chose qu'un écrivain — sinon un musicien. Or il est poète : poésie, musique !

Puis ce ne sont plus que des gens contents. L'exquise ballerine Zambelli déclare sans ambages : « Oui, ma carrière répond absolument à mon rêve d'enfant. Je désirais être étoile de la danse... »

Ainsi du poète Henri de Régnier qui sait si mélodieusement faire chanter les flûtes de roseau au bord des limpides fontaines et nous baigner si l'on peut dire, de saine et claire antiquité : « ... j'ai toujours éprouvé à écrire un plaisir si vif et si naturel que je n'ai jamais pensé sérieusement que je puisse avoir d'autre occupation... »

M. de Curel se plaint doucement que le métier d'auteur dramatique le mette en contact avec les foules, ce qui ne s'arrange pas trop avec ses goûts de solitude. Mais cela l'occupe et l'intéresse. M. Léon Hennique ne rêve pas, n'a point rêvé mieux que d'être un écrivain, le meilleur possible. M. Charles-Henry Hirsch nous écrit « Aujourd'hui, ma plus grande satisfaction

me vient d'une page claire, harmonieuse, où tiennent des sensations exactes, des gestes vus, quelques idées nettes. Mon ambition est de devenir un grand écrivain ».

Quant à M. Ludovic Halévy, à l'âge de sept ans, on lui avait donné pour ses étrennes un très beau théâtre. Il composa immédiatement une pièce qu'il joua devant sa famille, faisant fort adroitement manœuvrer ses petits comédiens de carton. « J'étais lancé, dit-il : je ne m'arrêtais plus... » Plus tard, la carrière lui fut des plus faciles ; il eut aussi de merveilleux collaborateurs. On sent que M. Ludovic Halévy est bien sincèrement satisfait et que la vie lui fut toujours douce.

Et défilent devant nous, enchantés : Marcel Boulenger, l'auteur de *l'Amazon*

blessée, « qui n'aime que la littérature, est incapable de parler d'autre chose et souhaite sincèrement la mort de ses amis, dès qu'ils ne sont pas de son avis ou qu'ils écrivent mal. » MM. J.-H. Rosny qui, avant la vingtième année, ont bien « exercé des fonctions bureaucratiques, au service de l'Etat, mais rien n'était plus contraire à leurs goûts ». M. Desgranges, le directeur de *l'Auto*, fut contraint de se faire clerc d'avoué, alors qu'il n'aimait que le sport. Il fut coureur, enfin, battit des records, triompha de la résistance de ses parents et devint journaliste sportif. Parfaitement heureux, il a fait ce qu'il voulait.

Ravi, lui aussi, et tout épanoui dans son sourire inénarrable, l'excellent comique Dranem nous l'avoue : « Quoique



M. Henri Houssaye

M. Jules Claretie

M. Maurice Barrès

M. Michel Corday

CE QU'ON AURAIT PÙ VOIR EN TEMPS DE MANŒUVRES

Les généraux Houssaye et Claretie discutant les opérations effectuées tandis que l'espoir de l'armée, le jeune général Barrès chevaucherait à travers les positions, roulant dans sa tête pensive de vastes plans à la De Moltke et, qu'officier d'état-major, le capitaine Corday ne saurait s'empêcher de combiner, pendant la pause, des dialogues piquants.

bien ingrat, par moments, mon métier, c'est toute ma vie ! »

Tout Paris connaît Médrano, si longtemps adoré des enfants et des grandes personnes sous la perruque à deux pointes de Boum-Boum. On voulait en faire un vétérinaire, et il avait déjà passé son premier examen; il abandonna tout et suivit un cirque. Sa carrière adorée marcha par expositions. En 1867, il était élève; en 1878, artiste à l'Hippodrome; en 1889, régisseur du Nouveau-Cirque; en 1900, directeur du cirque Médrano. Son métier lui a donné l'aisance. Il n'en attendait pas tant.

Pour la fin, nous avons gardé une personnalité dominante de notre époque, l'éminent chirurgien Doyen. Celui-là est satisfait, non seulement parce qu'il a réussi dans une carrière pour laquelle il avait, dès l'enfance, manifesté une vocation singulière, mais encore parce qu'épris de luttes et de batailles, il a toujours à combattre, même parvenu au sommet de son ambition. Le docteur Doyen, chirurgien extraordinaire, déclare qu'il aurait fait n'importe quel métier. Tout enfant, il s'initia à la plupart des profes-

nelles : menuisier, mécanicien sculpteur, ajusteur, fondeur, mouleur, maçon. Une partie des moulures de la maison de son grand-père, à Reims, sont de lui. Il s'est inculqué les matières nécessaires à l'obtention des brevets d'ingénieurs, sait faire un plan, tracer une épure, se sert de la table de logarithmes et de la règle à calculs aussi bien que des pinces hémostatiques, connaît toutes les sciences accessoires de la médecine : physique, chimie, bactériologie... C'est le Pic de la Mirandole de la médecine!

Voici notre rapport terminé. Cette enquête est fort incomplète, mais, autrement, elle n'eût pu entrer dans la cadre de ce magazine, il y eût fallu un volume. Pour nous résumer, nous rappellerons cette anecdote d'un Français courtois qui disait à un Anglais de sa connaissance : « Vraiment, Monsieur, si je n'étais Français, je voudrais être Anglais ! » — « Je vous comprends, répondit froidement le fils d'Albion, car moi, si je n'étais Anglais, je voudrais l'être ! » Notre enquête nous apprend qu'en France, à ce point de vue, il est plus d'Anglais que de Français. Et ce n'est point si mauvais.



DEUX SATISFAITS DE LEUR SORT

L'amusant comique Dranem et la gracieuse ballerine Zambelli aiment tant leur public qu'ils n'ont jamais désiré être autre chose que ce qu'ils sont si bien.

RECORD DES 85 DEPARTEMENTS

8.000 kilomètres environ



“ JE SAIS TOUT ” VA
GRANDES VILLES DE
UNE SÉRIE DE GRANDS
50.000 FRANCS

FACILE

Nous avons, dans
annoncé à nos
jet que nous
qué les trois grands
leur ensemble de

que nous ouvrons à leur intention, à l'occasion de la sensationnelle performance tentée par l'automobile de *Je sais tout* à travers notre pays.

Il s'agit, on se le rappelle, de parcourir les 85 départements territoriaux de France et l'arrondissement de Belfort, de passer par tous les chefs-lieux et grandes villes, et de faire, si possible, cet itinéraire long de 8.000 kilomètres environ en moins de 31 jours, temps qui fut employé, il y a deux ans, par une automobile, pour accomplir un semblable voyage.

**PREMIER
CONCOURS**

Des trois grands concours institués à ce propos, le premier : ***Quel itinéraire doit suivre l'auto de Je sais tout ?*** était clos le 5 mai à midi. Nos lecteurs

ont pris part à ce concours avec un empressement qui nous permet de bien augurer du succès de notre idée. 3.114 réponses nous sont parvenues.

Nous donnons la solution de ce concours en publiant l'itinéraire que le Comité d'organisation du *Record des 85 départements* avait adopté.

La liste des gagnants de ce premier concours paraîtra dans notre numéro du 15 juin. Les prix seront attribués aux réponses se rapprochant le plus de l'itinéraire que nous publions. Ce concours comporte mille francs de prix :

PREMIER PRIX : Une bourse en or (18 carats) et sa chaîne en or (18 carats) pour homme — ou une bourse de dame avec sautoir, également en or (18 carats), valeur. 500 francs.

DIX AUTRES PRIX composés d'une paire de boutons de manchettes en or (18 carats) ornés d'une rose véritable et bouton chaînette, ou d'une broche pendentif en or ornée de trois perles, valeur 50 francs, soit . 500 francs.

**DEUXIÈME
CONCOURS**

Quelle sera l'heure d'arrivée de l'automobile dans chaque chef-lieu ?

INDÉPENDAMMENT du Concours d'Honneur ouvert à tous (voir ci-après), chaque département aura un concours qui lui sera spécialement réservé.

Ce concours portera sur le temps que mettra l'auto à franchir successivement chacune des étapes « départementales » et consistera à donner l'heure exacte d'arrivée dans chaque chef-lieu (heure, minute, seconde et cinquième de seconde).

PARCOURIR TOUTES LES
FRANCE. IL A ORGANISÉ
CONCOURS DOTÉS DE
DE PRIX

INSTRUCTIF

notre dernier numéro,
lecteurs le vaste pro-
avions conçu et indi-
concours, dotés dans
50.000 francs de prix,

notre dernier numéro,
lecteurs le vaste pro-
avions conçu et indi-
concours, dotés dans
50.000 francs de prix,

L'arrivée à Paris faisant l'objet d'un concours spécial que l'on trouvera plus loin, il y aura 85 concours de ce genre, un par département, et un pour Belfort, *et chacun d'eux ne sera ouvert qu'aux habitants de ce département*, Toute réponse à chaque concours départemental devra donc porter le cachet de la poste d'une localité du département intéressé — à peine de nullité.

Ainsi que nous l'avons promis et pour donner aux concurrents une base à leurs recherches, nous publions ci-dessous l'horaire approximatif, *sauf imprévu*, du Tour de France de *Je sais tout*, c'est-à-dire que nous donnons la liste des chefs-lieux, le jour où l'auto y arrivera probablement et l'heure de cette arrivée à deux heures près, mais il va sans dire que nous ne pouvons garantir d'une façon absolue ces heures, que nous donnons simplement à titre d'indication.

L'Auto quittant Paris le 25 mai à 2 heures de l'après-midi arrivera à

Beauvais	25 mai	avant	4 h. 55 s.	Mâcon	7 juin	9 h. 47 à 11 h. 47 m.
Rouen	—	5 h. 45 à 7 h. 45 m.		Bourg	—	11 h. 05 - 1 h. 05 s.
Amiens	26 mai	9 h. 38 - 11 h. 38 m.		Annecy	—	4 h. 17 - 6 h. 17 s.
Arras	—	12 h. 27 - 2 h. 27 s.		Chambéry	8 juin	9 h. 41 - 11 h. 41 m.
Lille	—	3 h. 12 - 2 h. 12 s.		Grenoble	—	12 h. 39 - 2 h. 59 s.
Laon	27 mai	9 h. 46 - 11 h. 46 m.		Gap	—	4 h. 50 - 6 h. 50 s.
Mézières	—	1 h. 13 - 3 h. 13 s.		Digne	9 juin	9 h. 43 - 11 h. 43 m.
Châlons - sur-	—	4 h. 38 - 6 h. 38 s.		Nice	—	4 h. 50 - 6 h. 50 s.
Marne	—	4 h. 38 - 6 h. 38 s.		Draguignan	10 juin	9 h. 47 - 1 h. 47 m.
Bar-le-Duc	28 mai	7 h. 44 - 9 h. 44 m.		Marseille	—	4 h. 25 - 6 h. 25 s.
Nancy	—	10 h. 43 - 12 h. 43 s.		Avignon	11 juin	9 h. 45 - 11 h. 45 m.
Epinal	—	1 h. 36 - 3 h. 36 s.		Valence	—	2 h. 55 - 4 h. 55 s.
Vesoul	—	4 h. 38 - 6 h. 38 s.		Privas	—	4 h. 50 - 6 h. 50 s.
Belfort	—	6 h. 29 - 8 h. 29 s.		Nîmes	12 juin	11 h. 50 - 1 h. 50 s.
Besançon	29 mai	8 h. 45 - 10 h. 45 m.		Montpellier	—	4 h. 01 - 6 h. 01 s.
Lons-le-Sau-	—	11 h. 48 - 1 h. 48 s.		Carcassonne	13 juin	10 h. 45 - 12 h. 45 m.
nier	—	4 h. 05 - 6 h. 05 s.		Perpignan	—	4 h. 27 - 6 h. 27 s.
Dijon	—	4 h. 05 - 6 h. 05 s.		Foix	14 juin	10 h. 36 - 12 h. 36 s.
Chaumont	30 mai	9 h. 33 - 11 h. 33 m.		Toulouse	—	3 h. 05 - 5 h. 05 s.
Troyes	—	1 h. 33 - 3 h. 33 s.		Auch	15 juin	10 h. 40 - 12 h. 40 m.
Auxerre	—	3 h. 46 - 5 h. 46 s.		Tarbes	—	1 h. 05 - 3 h. 05 s.
Melun	31 mai	8 h. 47 - 10 h. 47 m.		Pau	—	3 h. 22 - 5 h. 22 s.
Orléans	—	11 h. 53 - 1 h. 53 s.		Mont-de-Mar-	16 juin	10 h. 43 - 12 h. 43 m.
Blois	—	2 h. 05 - 4 h. 05 s.		san	—	3 h. 12 - 5 h. 12 s.
Teurs	—	4 h. 40 - 6 h. 40 s.		Bordeaux	—	3 h. 12 - 5 h. 12 s.
Poitiers	1 ^{er} juin	8 h. 37 - 10 h. 37 m.		Angoulême	17 juin	9 h. 25 - 11 h. 25 m.
Châteauroux	—	2 h. 15 - 4 h. 15 s.		Niort	—	1 h. 35 - 3 h. 35 s.
Bourges	—	4 h. 38 - 6 h. 38 s.		La Rochelle	—	5 h. 14 - 7 h. 14 s.
Nevers	2 juin	9 h. 39 - 11 h. 39 m.		La Roche-sur-	18 juin	7 h. 20 - 9 h. 20 m.
Moulins	—	12 h. 01 - 2 h. 01 s.		Yon	—	9 h. 53 - 11 h. 53 m.
Clermont-Fer-	—	3 h. 56 - 5 h. 56 s.		Nantes	—	1 h. 48 - 3 h. 48 s.
rand	—	9 h. 24 - 11 h. 24 m.		Vannes	—	5 h. 40 - 7 h. 40 s.
Guéret	3 juin	12 h. 35 - 2 h. 35 s.		Quimper	19 juin	11 h. 40 - 1 h. 40 s.
Limoges	—	4 h. 45 - 6 h. 45 s.		Saint-Brieuc	—	3 h. 02 - 5 h. 02 s.
Périgueux	—	4 h. 45 - 6 h. 45 s.		Rennes	20 juin	9 h. 38 - 11 h. 38 m.
Tulle	4 juin	8 h. 50 - 10 h. 50 m.		Saint-Lô	—	11 h. 42 - 1 h. 42 s.
Aurillac	—	11 h. 22 - 1 h. 22 s.		Caen	—	4 h. 58 - 6 h. 58 m.
Cahors	—	4 h. 18 - 6 h. 18 s.		Evreux	—	4 h. 58 - 6 h. 58 m.
Agen	5 juin	8 h. 36 - 10 h. 36 m.		Alençon	21 juin	10 h. 37 - 12 h. 37 m.
Montauban	—	11 h. 04 - 1 h. 04 s.		Laval	—	2 h. 02 - 4 h. 02 s.
Albi	—	2 h. 12 - 4 h. 12 s.		Angers	—	5 h. 25 - 7 h. 25 s.
Rodez	—	4 h. 48 - 6 h. 48 s.		Le Mans	22 juin	7 h. 41 - 9 h. 41 m.
Mende	6 juin	8 h. 35 - 10 h. 35 m.		Chartres	—	11 h. 35 - 1 h. 35 s.
Le Puy	—	11 h. 33 - 1 h. 33 s.		Versailles	—	2 h. 51 - 4 h. 51 s.
Saint-Etienne	—	2 h. 35 - 4 h. 35 s.		Limite du dép.	—	4 h. 10 - 6 h. 10 s.
Lyon	—	5 h. 03 - 7 h. 03 s.		de la Seine	—	

Le journal *L'Auto* et des affiches indiqueront à quel endroit de chaque ville (place ou café) notre représentant fera avec l'auto de *Je sais tout* cette sensationnelle arrivée ; ce sera presque toujours dans le café le plus important situé sur la place principale de chaque ville.

Aveyron). — 4 (Lozère, Haute-Loire, Loire, Rhône). — 5 (Saône-et-Loire, Ain, Haute-Savoie). — 6 (Savoie, Isère, Hautes-Alpes). — 7 (Basses-Alpes, Alpes-Maritimes). — 8 (Var, Bouches-du-Rhône). — 9 (Vaucluse, Drôme, Ardèche). — 10 (Gard, Hérault). — 11 (Aude, Pyrénées-Orientales). — 12 (Ariège, Haute-Garonne). — 13 (Gers, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées). — 14 (Landes, Gironde). — 15 (Charente, Deux-Sèvres, Charente-Inférieure). — 16 (Vendée, Loire-Inférieure, Morbihan, Finistère). — 17 (Côtes-du-Nord, Ille-et-Vilaine). — 18 (Manche, Calvados, Eure). — 19 (Orne, Mayenne, Maine-et-Loire). — 20 (Sarthe, Eure-et-Loir, Seine-et-Oise, Seine).

Les noms des gagnants paraîtront dans notre numéro du 15 août, ainsi que la liste des Cafés où le Prix du Champagne Lizeuil sera déposé dans chaque chef-lieu à la disposition de chaque gagnant, le dimanche 18 août 1907.

TROISIÈME
CONCOURS

CONCOURS D'HONNEUR

Quel jour, et à quelle heure exacte, heure, minute, seconde, cinquième de seconde, l'automobile de Je sais tout, qui partira de notre Hôtel, 90, avenue des Champs-Élysées, le 25 mai, à 2 heures, sera-t-elle de retour à son point de départ ?

LES concurrents auront, pour guider leurs réponses, des éléments d'évaluation très précis : les temps mis par l'automobile jusqu'au 20 juin, à midi, date de clôture de ce concours. Ces temps paraîtront quotidiennement dans le journal *L'Auto* à partir du 26 mai et seront affichés chaque jour sur la façade de notre Hôtel, 90, avenue des Champs-Élysées.

D'ailleurs, notre tableau de marche nous permet, d'ores et déjà, d'annoncer à nos lecteurs que, SAUF IMPRÉVU, L'AUTO DE *Je sais tout* ARRIVERA A NOTRE HÔTEL LE 22 JUIN 1907 ENTRE 4 ET 8 HEURES DU SOIR.

Il est bien entendu que ces indications, données à titre purement approximatif, ne nous engagent pas plus d'ailleurs que les concurrents; ceux-ci restent libres, en effet, de désigner, en dehors de ces limites, l'heure et le jour qui répondront le mieux à leur appréciation personnelle, car il est évident que, dans une telle épreuve, la part de l'imprévu est à considérer.

Les réponses à ce Concours d'Honneur ouvert à tous nos lecteurs et dont, nous le répétons, la clôture aura lieu le 20 juin, devront être accompagnées de deux bons : le bon de « Concours d'Honneur » qui se trouve dans les feuilles de garde du présent numéro, page XXIX, et celui qui figurera, sous la même désignation, dans notre numéro du 15 juin.

La solution et les résultats paraîtront dans notre numéro du 15 août.

LE COMPTE RENDU COMPLET ET DÉTAILLÉ DU VOYAGE DE *Je sais tout* ET CELUI DES ATTRACTIONS ORGANISÉES SUR PLACE ET QUI SERONT DOTÉES DE PLUSIEURS PRIX PARAITRA DANS LE NUMÉRO DE *Je sais tout* DU 15 AOUT.

Voir page 468 de ce numéro les nombreux prix du Concours d'Honneur.

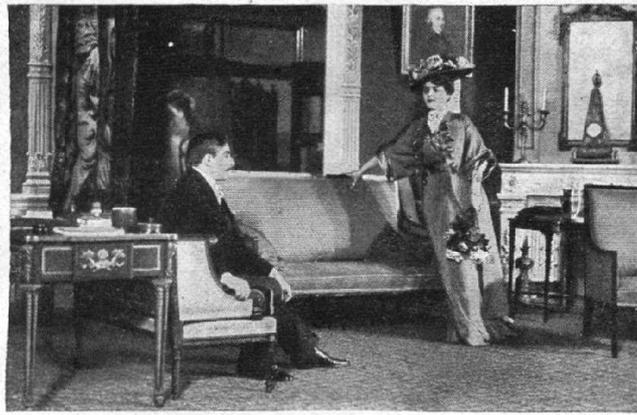
Nous invitons nos amis de Paris à assister au départ du 25 mai et à l'arrivée. Que nos amis de province, au moment du passage de notre représentant dans leur ville, nous fassent l'honneur d'assister à sa réception et en fassent part à leurs amis. Nous remercions d'avance ici, puisque l'occasion s'en présente, toutes les personnes qui consentent à nous prêter, de quelque façon que ce soit, le concours de leur expérience ou de leur activité.

Nous ajoutons que *Je sais tout*, dans la personne de son représentant, se mettra bien volontiers à la disposition de tous pour recueillir toutes réclamations écrites, critiques, ou tout conseil concernant le magazine et que tout abonnement pris par son intermédiaire bénéficiera d'une remise de 10 0/0.

Toute communication relative au Record des 85 départements devra être adressée au Rédacteur en chef de *Je sais tout* et porter sur l'enveloppe : Record des 85 départements.



M^{lle} GILDA DARTHY, très remarquée (rôle d'Aspasie), près de M. de Max, dans *Timon d'Athènes*, de M. Fabre, théâtre Antoine (12 av.)



M. Gauthier

Mlle Dherblay



Mlle de Bray

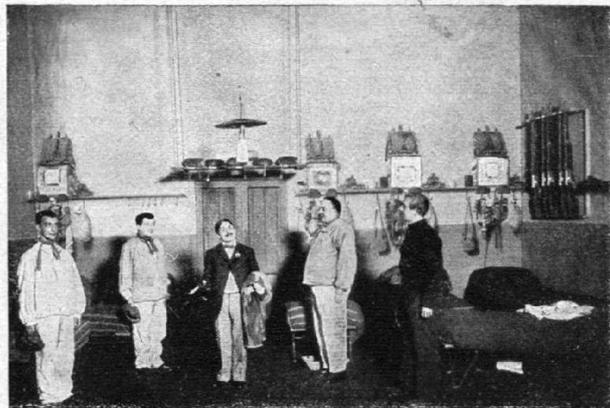
UNE SCÈNE de *Ruisseaux*, la nouvelle pièce de M. Pierre Wolf, jouée le 22 mars au Vaudeville par MM. Lérand, Gauthier, Baron fils, Dubosc, Joffre, M^{lle} Yvonne de Bray, très applaudie, M^{lle} Harlay, de Mornand, Dherblay et, particulièrement M^{me} Judic qui avait été du *Secret de Polichinelle*, le précédent succès sentimental-comique de M. P. Wolff. (Cl. Paul Boyer)

(Cl. H. Manuel)



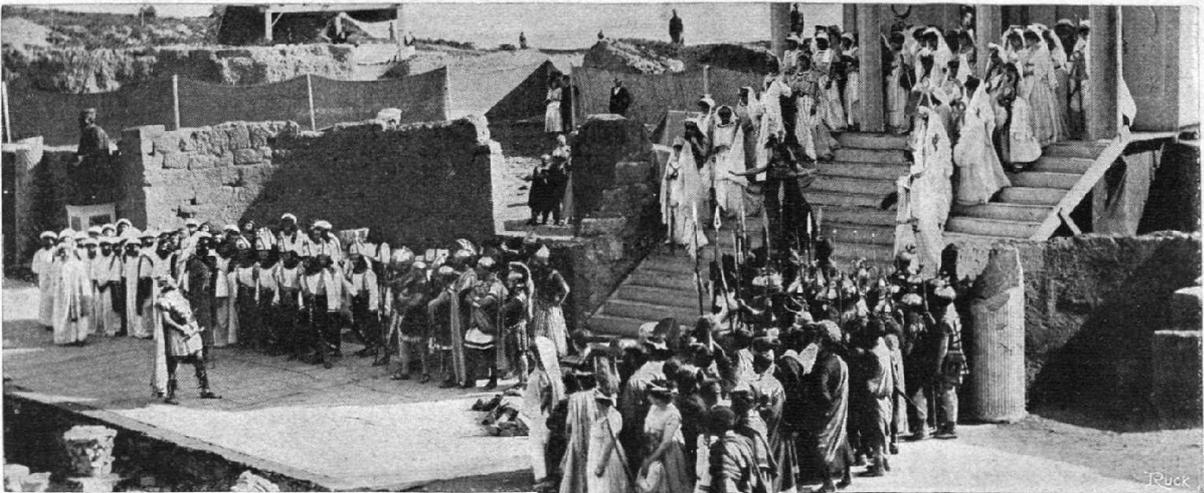
LA MORT D'ADRIENNE LECOUVREUR dans l'*Adrienne Lecouvreur*, le drame de M^{me} Sarah-Bernhardt. La première fut donnée l'an dernier en Amérique, pendant une tournée. Mais c'était tout de même une belle primeur pour les Parisiens à la matinée donnée (24 mars) au profit des victimes de l'Éna.

(Cl. Dorwney)



UNE SCÈNE DE *Tire au flanc* dont on a joué la 1026^e et dernière représentation le 8 avril. Cette amusante pièce, d'un gros comique, que MM. André, Sylvane et Mouëzy Eon, a donc été jouée trois ans de suite. Interprètes : MM. Armand Morins, L. Morat, Bailly, Numa, M^{me} Paule Rolle.

(Cl. Branger)



LA SCÈNE PRINCIPALE DE LA *Mort de Carthage*, Grandmougin, représentée sur la scène du mars, avant la *Prêtresse de Tanit*, de M^{me} Dela-

le beau drame en vers de M. Charles théâtre antique de Carthage, le 30 rue-Mardrus, d'une poésie ardente. (Cl. Solet, Tunis)

LE COUP DE JARNAC (12 mars), par MM. Henry de Gorsse et M. de Marsan, aux Folies-Dramatiques.

Interprètes remarquables : M^{lle} Diéterle, MM. Milo et Rouvière.



LES "CAPUCINES" DE NICE. — M. Mortier qui donna au petit théâtre des Capucines de Paris un si vif essor, est allé à Nice fonder une sorte de succursale qui obtient auprès du plus mondain des publics le plus charmant accueil.

(Cl. Guarnero, Nice)



M. GRAND, de la Comédie-Française, dans le rôle de Clitandre des *Femmes savantes* où, selon les traditions, il a du « débiter ». Il y a obtenu le plus vif succès.



M^{me} BARTET
de la Comédie-Française



LUCY ARBELL
de l'Opéra



LANTELME
du Théâtre Réjane



MARTHE RÉGNIER
du Gymnase



MARG. ACHARD
Harpiste

LE THÉÂTRE FEMINA. — Les deux premières matinées offertes à nos abonnés à notre théâtre Femina ont remporté un grand succès. Le 19 mars après un amusant prologue de Maurice Vaucaire, dit joliment par M^{lle} Lantelme, on a donné deux actes en vers de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, *Phaon victorieux* qu'elle avait tenu à interpréter elle-même ce qui constitua une véritable attraction, puis une pantomime musicale de M. Bérardi, jouée par M^{lle} Regina Badet avec son charme habituel. Fursy fut très applaudi dans ses chansons nouvelles et M^{me} Bartet qui a dit merveilleusement plusieurs petits poèmes. — A la matinée du 9 avril le programme n'était pas moins choisi avec M^{lle} M. Achard, la harpiste distinguée, M^{me} Marthe Régnier, M. Eugène de l'Opéra-Comique, l'amusant Dominique Bonnaud. Le clou, qui était imprévu, fut de voir le maître Massenet accompagner dans des œuvres de lui la belle Lucy Arbell de l'Opéra; en fin de spectacle, *Lucas et Lucette*, opéra-comique de interprété par M^{lle} Rachel Launay

P. Grivollet, très spirituellement et M. Tarquini, de l'Opéra-Comique.

(Cl. H. Manuel)



M^{lle} PAULE
ROLLE dans
M^{me} la Douane
une amusante
pièce alsacien-
ne qui a succé-
dé à *Tire au*
Flanc à Déjazet.



DOMINIQUE
BONNAUD direc-
teur de la *Lune*
Rousse où il
vient de donner
une spirituelle
revue, *Propos*
d'une once.



MUSICA-SAËNS — Le numé-
ro de *Musica* du 25 mai est tout
entier consacré, texte et supplé-
ment musical, au maître Saint-
Saëns. Couverture de Benjamin
Constant. Texte de M^{me} P. Viar-
dot, P. Vidal, J. Philipp, Pioch.



GASTON PAU-
LIN, le musicien
bien connu,
l'un des auteurs
de l'Album :
*Celle que je pré-
fère*.
(Cl. Je sais tout)



LE JEUNE VIR-
TUOSE KUBELICK
n'a fait que pas-
ser à Paris et
continue à émer-
veiller les ama-
teurs du monde
entier.

PARIS-NEW-YORK. — Le 16 mars, le théâtre Réjane a donné avec succès *Paris-New-York*, comédie de Francis de Croisset et Emmanuel Arène. Interprètes :

MM^{mes} Réjane, Blanche Toutain, Lantelme, Suzanne Avril; MM. Brulé, Signoret, P. Magnier, Noizeux. Voir le *memento* « Vie Sociale » page 529.



Théophile Gautier

Charles-Edmond
A. Dumas fils

George Sand

Gustave Flaubert
Sainte-Beuve

UN DINER INTIME AU RESTAURANT
On l'invitait parfois chez le restaurateur Magny, mais, le plus souvent, c'est elle qui invitait les autres. (Page 462, col. 2.)

LES GRANDES PREMIÈRES (1)
 par Félix Duquesnel

LE MARQUIS DE VILLEMER

Nous continuons notre série des grandes premières par des souvenirs sur *Le Marquis de Villemer* et une étude sur son illustre auteur George Sand et son entourage dont notre collaborateur Félix Duquesnel fit partie ❧ ❧ ❧



Le roman de George Sand, *le Marquis de Villemer*, date de 1863. La comédie se fit presque aussitôt après le roman paru. C'est au commencement de l'année 1863 que je vis George Sand pour la première fois, et c'est de là que datèrent nos relations d'amitié. Elle habitait encore, à cette

époque, la rue des Feuillantines, une rue bourgeoisement modeste, mais très calme.

Je me dirigeai donc, un beau matin, vers la rue des Feuillantines, après avoir, comme l'on dit, pris mon courage à deux mains, car je me sentais fort intimidé, moi, tout jeune homme, de me trouver en présence de l'auteur de *Mauprat*. J'avais à remettre à George Sand une lettre d'un de ses plus

(1) Voir *Je sais tout*, n° 15, 20 et 23.

intimes amis, et je devais rapporter la réponse.

Je n'avais jamais vu Mme Sand et ne la connaissais que par deux portraits lointains, l'un, — *Deveria Pinxit*, — la représentait en robe décolletée, avec une rose dans les cheveux; l'autre, costumée en homme, sorte d'éphèbe poétique, au regard noyé dans le vague espace, — *Tony Johannot delineavit*, — et je m'étais forgé un idéal.

UNE VISITE A LA « BONNE DAME DE NOHANT »

Très ému, je sonnai à cette porte où je n'attendis guère. Ce fut une servante en bonnet berrichon qui vint m'ouvrir. On eût dit la Catherine de *François le Champi*. J'expliquai le motif de ma visite. Silencieuse et discrète, elle m'introduisit dans le salon en me priant d'attendre « Madame », qui ne tarderait pas à venir.

A peine avais-je eu le temps de faire du regard l'inventaire de la pièce où je me trouvais que l'« idéal » parut. J'eus quelque déception!... L'« idéal » se présentait sous la forme d'une « bonne dame » plutôt épaisse, déjà grasse, aux formes opulentes, aux épaules larges, à la taille carrée; elle ne ressemblait guère aux portraits entrevus, pas même à celui de Th. Couture qui date de 1850. Celle que j'avais devant moi, c'était la « bonne dame de Nohant », et je vois encore son visage de ton bruni, hâlé par le soleil du Berry, buriné de rides faisant zigzag dans la mollesse des chairs épaissies; son nez busqué, sa bouche serrée, son front large encadré de bandeaux plats, bandeaux très noirs formant ailes de corbeau, et son chignon en « huit », avec des échappées d'abondantes papillotes. Quant aux yeux, ils étaient ronds, saillants, au regard fixe, presque dur. Il y avait en George Sand, je l'ai compris par la suite, une sorte de méfiance instinctive, une timidité naturelle, qu'il fallait vaincre quand on voulait pénétrer plus avant dans son intimité.

Lorsqu'on n'était plus le premier venu, et qu'elle vous avait accepté, après la glace rompue, la froideur du premier accueil s'oubliait très vite et se remplaçait par une manière de camaraderie charmante, affectueuse avec les égaux, maternelle avec les jeunes.

A mon arrivée, j'avais été celui qu'on reçoit avec une froide politesse, le « monsieur » ou même le « cher monsieur », mais rien de plus. Quand j'allai prendre congé,

après ma visite terminée, j'étais déjà le « cher enfant ». Car elle me dit en ajustant avec de grandes épingle à chapeau à plumes noires que lui avait apporté sa Berrichonne: « Si vous le voulez bien, mon cher enfant, vous me donnerez le bras pour me conduire jusqu'à ma voiture, je vas faire un voyage jusqu'à Paris! » Elle disait toujours « je vas », jamais « je vais ». Quant à sa voiture, c'était l'omnibus de l'Odéon, en station de départ, derrière le théâtre, qui la conduisait boulevard des Italiens, là où, pour elle, commençait vraiment Paris.

La vie coutumière de George Sand était bourgeoise et ordonnée. Quand je dis ordonnée, il faut s'entendre, les journées se succédaient les unes aux autres, toujours réglées et toujours pareilles, ou à peu près. Mais pour ce qui est de l'ordre financier, il n'en faut pas parler. Celle qu'on appelait la « bonne dame de Nohant » avait, en effet, trop bon cœur, pour avoir de l'ordre dans ses finances.

Elle se levait tard, le matin, et n'était guère debout avant midi, par cette raison qu'elle ne se couchait que fort avant dans la nuit, ne prenant guère le lit qu'à l'aube. Elle s'atablait au travail vers les onze heures du soir, alors qu'elle n'allait pas au théâtre, ou vers une heure du matin, quand elle avait passé la soirée en ville.

De temps à autre, elle humectait ses lèvres chaudes de soif à un verre d'eau pure. Le temps passé à allumer ou à éteindre une cigarette constituait sa seule distraction pendant l'accomplissement de la tâche. Cette habitude de la cigarette m'avait singulièrement surpris, le premier jour. Il fallait s'y faire. Elle fumait en causant et aussi en travaillant, presque sans arrêter. Les cigarettes se succédaient les unes aux autres, à intervalles mesurés. Entre chacune d'elles, c'était comme un arrêt de l'action, la rêverie et la pensée se substituant à l'activité.

La grande distraction, la détente, se trouvaient surtout à l'heure du dîner. Elle dînait rarement chez elle, plutôt chez des amis, car elle fut très sociable, mieux encore, chez Magny, le restaurateur réputé de la rive gauche. Il a disparu et n'a pas été remplacé. On l'y invitait parfois, mais le plus souvent c'est elle qui invitait les autres. Elle avait son « ardoise », ainsi qu'elle le disait en plaisantant, dans cette maison où elle était comme chez elle.

Combien, pendant les dernières années, ont passé par le salon vert de la rue Con-

guisée comme un bec de plume; Alexandre Dumas fils, pour qui George Sand avait une affection très maternelle; Renan, doux, aimable, circonspect et melliflu, de



APRÈS LA LECTURE DU « MARQUIS DE George Sand écoutait, silencieuse, dans la main gauche, le coude appuyé droite, elle tenait une cigarette

VILLEMER» DEVANT ALEXANDRE DUMAS fixant Alexandre Dumas, le menton sur la table, tandis que de la main allumée. (Page 464, col. 2.)

trescarpe et se sont assis à la table hospitalière? Parmi les plus habituels convives, il convient de citer le congestionné Gustave Flaubert, un des plus intimes; le poète Louis Bouilhet, l'auteur de *Mælenis* et aussi de la *Conjuration d'Amboise*, distrait, doux, presque gêné; Sainte-Beuve, causeur exquis, de bonhomie piquante, fine, ai-

conversation intéressante et documentée, grand amateur d'entremets sucrés; parfois aussi, de loin en loin, Théophile Gautier, qui se pelotonnait à table, avec la sensualité d'un chat angora; Paul de Saint-Victor, qui cachait une timidité naturelle derrière des moustaches de mousquetaire, et tant d'autres encore que j'oublie.

Un des plus assidus, — proche voisin, puisqu'il habitait le palais du Luxembourg — fut le Polonais Chojecki, qui avait naturalisé sous forme de « Charles-Edmond » un nom qui lui semblait trop barbare à prononcer. Celui-là, intime du prince Napoléon, dont il avait été le secrétaire, servit de trait d'union entre George Sand et le Prince, qui vint, lui aussi, dîner quelques fois chez Magny. Ces jours-là, il y avait « table fermée ».

Ces dîners étaient presque exclusivement masculins. On y rencontrait cependant quelquefois M^{me} Maurice Sand, « Lina », comme on l'appelait familièrement, la très douce et très charmante belle-fille de George Sand, que celle-ci entourait de l'affection la plus étroite, car elle fut assurément le modèle des belles-mères, la plus conciliante et la plus facile à vivre. Et aussi, mais plus rarement, M^{me} Clésinger, sa fille « Solange », qui avait épousé en 1847 le sculpteur Clésinger, et l'avait quitté après quelques années d'une union plutôt mouvementée. Entre la mère et la fille, les relations avaient la cordialité de celle de l'eau avec le feu.

Tout en se défendant d'« avoir de l'esprit », il lui arrivait, parfois, de se répandre en boutades amusantes qui étaient toujours de belle humeur. Un jour, Charles-Edmond lui proposa de lui faire faire la connaissance de Leconte de Lisle : « Je veux bien — répondit-elle, avec une sorte de terreur jouée — quoi qu'il me fasse peur, car il fait des vers terribles!! » Une autre fois, elle arrive essouffée, éprouvant, ce qui était rare, le besoin de causer. Elle sortait de chez le ministre qui l'avait présentée pour savoir si elle ne consentirait pas à être décorée. Elle raconta l'entrevue en riant, l'ébahissement de l'Excellence, quand elle lui avait dit : « Ah non ! ne faites pas cela, nous serions ridicules tous les deux ! » et elle ajouta : « Quelle drôle d'idée, vouloir me donner la croix... hein ! me voyez-vous, mes enfants, avec un bout de ruban rouge, sur l'estomac?... là, vrai, j'aurais l'air d'une vieille cantinière ! »

L A COLLABORATION D'ALEXANDRE DUMAS

La comédie du *Marquis de Villemer* fut écrite, presque aussitôt le roman paru.

Un soir, Alexandre Dumas vint dîner, avec elle, chez elle, par extraordinaire. Elle consultait volontiers Dumas qui, disait-elle, entendait si bien « la machinerie du

théâtre ». Ce soir-là, assise dans son grand fauteuil de tapisserie, sous les rayons d'une lampe Carcel, haut montée, dans son petit salon discret de la rue des Feuillantines, elle lui lut les quatre actes du *Marquis de Villemer*, tels qu'elle les avait conçus.

Elle ne lisait ni bien, ni mal, clairement, sans prétention à l'art de lire : « Je lis comme une vieille bonne femme, disait-elle, si on me comprend, c'est tout ce que je veux... »

La lecture dura fort avant dans la nuit. Quand elle l'eut achevée, elle reposa son manuscrit sur la table, alluma une cigarette et dit, après un moment de silence :

— Je ne sais ce que valent les deux derniers actes, mais les deux premiers sont bien mauvais !

Dumas réfléchit un instant, et répliqua :

— Les deux derniers ne sont pas « au point » et les deux premiers sont impossibles. Tu as suivi ton roman, pas à pas, et un roman, ça n'est pas du théâtre... c'est tout le contraire.

Et alors ce fut, pendant une heure, la critique la plus fine, la plus serrée, la plus délicate et la plus ingénieuse. George Sand écoutait, silencieuse, fixant Alexandre Dumas, et ses gros yeux noirs, ronds et immobiles, sans interrompre, le menton dans la main gauche, le coude appuyé sur la table, tandis que de la main droite, elle tenait une cigarette allumée, qu'elle portait automatiquement, à sa bouche, d'où s'échappaient quelques spirales de fumée discrète.

— Tout ça, c'est très juste ! fit-elle, quand Dumas eut achevé ses observations, mais moi, je ne saurai jamais le faire, c'est trop difficile pour moi. Il faudrait avoir l'esprit que je n'ai pas, parce que moi...

— Je sais, tu es une bête ! répliqua Dumas en riant. Je connais le refrain, pour l'avoir entendu quelquefois.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— Alors, mon petit Alexandre, si tu étais bien gentil, tu collaborerais avec moi, tu réécrirais les deux premiers actes, à ta manière, et je ne serais plus inquiète du duc d'Alésia, tu saurais le faire parler, comme il doit parler... Ça va-t-il ?

— Tu y tiens ?

— Absolument !

— Alors j'emporte le manuscrit.

Il l'emporta, en effet, et revint, quinze jours après rue des Feuillantines, avec le manuscrit mis au point et copié. George Sand ne se tint pas de joie.

— Tu vois, grand diable ! s'écria-t-elle,

tu vois, je le disais bien, il n'y avait que toi pour le faire. A présent, la pièce est autant de toi que de moi, quelle part de droit veux-tu toucher? Alexandre Dumas se recusa, avec beaucoup de désintéressement.

Georges Sand insista, très résolue à ne pas céder. Et il y eut une querelle des plus affectueuses entre ces deux honnêtes gens. Je crois me souvenir, qu'après de vives instances, il fut convenu que Dumas toucherait un quart.

La première représentation du *Marquis de Villemer* fut donnée, sur la scène de l'Odéon, le 29 février 1864, — l'année était bissextile, — avec un énorme succès. La salle était superbe et l'enthousiasme fut débordant, toutes les petites places avaient été prises par les étudiants, qui s'en donnèrent à cœur-joie. A côté du chef de claque,

à la troisième galerie, il y avait un homme de haute carrure, aux longs cheveux, à la face congestionnée, qui tapait comme un sourd, encourageant les « Romains » de l'exemple, du geste et de la voix, prenant tous les effets avec une rare perspicacité, les soulignant, et n'en laissant passer aucun. Ce claqueur pas ordinaire, c'était tout naïvement... Gustave Flaubert, l'auteur de *Madame Bovary*. La pièce fut, d'ailleurs, très bien jouée. Ceux qui ont assisté à cette première représentation ne sauraient oublier Berton père, le créateur du duc d'Alésia, où il était tout à fait charmant d'entrain et d'esprit, d'une distinction aristocratique. Quel comédien exquis, celui-là,

qui, avec Bressant, incarna les grands seigneurs pendant plus d'un quart de siècle. Gaëtan, le marquis de Villemer, fut joué par un comédien du nom de Ribes,

très laid, et de mouvements automatiques, mais qui avait beaucoup

de passion et de sincérité. Le comte de Dunières avait pour interprète un vieux comédien du nom de Saint-Léon, qui était le type parfait de l'homme passionné du théâtre. Il joua la comédie pendant plus de cinquante ans et en passa la moitié à

l'Odéon. Il y a sur lui une légende amusante. On raconte qu'il n'allait jamais à la campagne et que pendant les trois mois de fermeture annuelle, il passait ses journées sur la scène, où il prenait ses repas, et se faisait poser un décor de paysage pour se

donner l'illusion d'une station champêtre.

Marguerite Thuillier fut une Caroline de Saint-Genix touchante, de beaucoup de dignité émue. Sa voix, d'un timbre très doux, s'adaptait merveilleusement à la poésie du personnage.

Quant au personnage de la marquise de Villemer, il fut créé par une comédienne du nom de Ramelli, qui y a laissé des souvenirs; elle ne manquait pas de talent, mais elle a évidemment bénéficié du charme de ce rôle sympathique.

Il me souvient que, dans la pièce, il y a une scène, où la marquise qui s'est endormie pendant qu'on causait autour d'elle, se réveille tout à coup parce qu'on cesse de



UNE VISITE À GEORGE SAND

Quand j'allai prendre congé, après ma visite terminée, j'étais déjà le « cher enfant ». (Page 462, col. 2.)

parler. C'est Alexandre Dumas qui fournit la scène, mais c'est George Sand qui a posé comme modèle. Les jours de fatigue, alors qu'elle avait veillé fort avant dans la nuit, il lui arrivait parfois, tout en causant, de fermer les yeux et de s'assoupir. « Sur-tout, continuez de causer, — disait-elle en fermant ses yeux — ne cessez point de parler. J'ai besoin de repos, et si vous ne causez plus, si vous baissez la voix ou si vous faites silence, vous allez me réveiller; je suis une vieille enfant, j'ai besoin d'être bercée... »

La pièce eut, à l'Odéon, près de deux cents représentations consécutives, elle fut reprise et reprise, sous toutes les directions jusqu'au moment où elle passa au répertoire à la Comédie-Française, où elle trouva en Madeleine Brohan, une incomparable marquise de Villemer. Mais Berton père n'a jamais été remplacé dans le Duc d'Alésia.

L E THÉÂTRE DES MARIONNETTES A NOHANT

Je dois le dire, les Parisiens se trompent, s'ils s'imaginent avoir eu la primeur du *Marquis de Villemer*. Quelques mois auparavant, pendant l'automne de 1863, la pièce avait été jouée à Nohant, par d'admirables acteurs, et avec une perfection rare. Ce fut une représentation d'essai.

C'est là qu'Aurore Dupin, — ainsi s'appelait George Sand, de son nom de famille, — fut élevée par sa grand'mère et qu'elle passa toute sa jeunesse, à l'exception de trois années accomplies à Paris, au couvent des dames anglaises, en pénitence, afin de refréner sa sauvagerie.

En 1821 sa grand'mère, la plus indulgente et la meilleure des femmes, mourut, lui légua tous ses biens, y compris la maison de Nohant, et au cours de son existence très accidentée, George Sand y revint toujours. Ce fut pour elle un lieu d'asile, elle y trouva le calme reposant, au lendemain des crises, — on sait qu'elles furent fréquentes, — et s'y terrait au gîte, comme un lièvre blessé, toujours reprise de cette soif de travail, que rien ne put assouvir.

De 1837 à 1847, elle vécut, presque exclusivement, à Nohant. Elle n'alla à Paris que par échappées, avide de reprendre au plus vite la vie des champs. Elle y était, d'ailleurs, rarement seule, et ses amis venaient volontiers la visiter. Au cours de l'année 1838, Balzac passa quelques semaines en la compagnie du « camarade », — ainsi se

plaisait-il à l'appeler. Ce qui valut quelques lettres curieuses adressées à un de ses amis, l'éditeur Gosselin, si je ne me trompe.

« J'ai trouvé le camarade George Sand, dans sa robe de chambre, écrit-il, fumant un cigare, après dîner, au coin du feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes, ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge, voilà pour le moral! Au physique, elle avait doublé son menton, comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc; malgré ses effroyables malheurs, son teint bistré n'a pas varié, ses beaux yeux sont toujours aussi éclatants, et elle a l'air tout aussi bête, quand elle pense... »

« La voilà dans une profonde retraite. Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée, chaste, elle a les traits de l'homme, *ergo*, elle n'est pas femme! »

La première représentation du *Marquis de Villemer* fut donc donnée à Nohant, et j'ai eu la chance d'y assister. J'oubliais de vous dire que les acteurs étaient des pantins, de merveilleux pantins articulés, que Maurice Sand, le fils de George Sand, confectionnait lui-même, avec une habileté sans pareille. C'était de véritables chefs-d'œuvre, que ces acteurs de Lilliput. Ils remuaient, agissaient, allaient, venaient avec une telle perfection d'expression et d'attitudes, qu'on avait rapidement une illusion de réalité, dont on avait peine à se défendre.

On était à la fin de septembre, et je venais pour la première fois, et en descendant de la patache qui m'avait amené de La Châtre, je trouvai une maison sans dessus dessous.

La maîtresse du logis m'accueillit avec sa coutumière cordialité, et me demanda si je n'avais besoin de rien?

— C'est un pays de sauvages, — me dit-elle — mais, puisque vous avez dîné, venez bien vite au théâtre.

— Au théâtre? fis-je étonné.

— Mais oui, les marionnettes de Maurice vont nous jouer une pièce nouvelle.

— De vous?

— Oui, de moi, *le Marquis de Villemer*. C'est une première représentation, quatre actes, mon cher enfant, et de grands actes encore!

Elle me prit le bras et m'entraîna dans une salle basse, éclairée par des quinquets. Le fond était occupé par le théâtre, qui avait environ deux mètres de largeur, clos de rideaux flottants. On voyait là une

vingtaine de spectateurs assis, les hôtes de la maison, et aussi quelques invités du voisinage. Par derrière eux, deux ou trois jolis visages ronds, aux yeux éveillés de curiosité; c'étaient des paysannes berrichonnes coiffées de l'élégant bonnet à ailes que portait Mariette dans *François le Champi*.

George Sand me poussa vers un grand monsieur, large d'épaules. Il me parut que je l'avais vu déjà, mais je ne savais guère qui cela était.

— Vous connaissez Alexandre? me dit-elle.

Alexandre, c'était Alexandre Dumas, c'est là que je le vis, pour la première fois.

Cependant, on ne commençait pas. Il y avait de l'impatience dans la salle.

Enfin, le rideau s'ouvrit, et le régisseur parlant au public, Balandard, correctement ganté et cravaté de blanc, serré dans son habit noir, vint saluer trois fois et nous annonça cinq minutes de retard: M^{lle} Léonora, la jeune première, était souffrante, elle avait une crise de neurasthénie et réclamait l'indulgence du public.

— Qu'est-ce que ça peut bien être qu'une crise de neurasthénie chez une marionnette? fit Dumas en riant.

— Je sais ce que c'est, répliqua M^{me} Sand,

elle a des fils trop courts, ça lui donne des mouvements nerveux.

— Ah! bien, c'est la même chose chez les femmes; quand elles sont neurasthéniques, c'est qu'elles ont les fils trop courts, c'est-à-dire les nerfs trop tendus! fit Dumas logique et qui trouvait raison à tout.

Enfin la représentation commença. Et ce fut un spectacle curieux, unique, que celui de ce chef-d'œuvre d'exquise délicatesse dans sa forme et ses détails, joué par ces petits personnages de bois. Et ceux-ci étaient si réels, si ingénieux, se manœvraient avec tant de spirituel à propos, que l'illusion se faisait rapide, et que, dès le milieu du premier acte, je ne savais plus si je me trouvais devant des fantoches ou devant des personnages réels.

J'ai compris, ce soir-là, Don Quichotte s'acharnant sur des bonshommes de bois et frappant de son épée le géant Galifron, pour délivrer la princesse des Asturies. Et lorsqu'on m'a raconté que Léon XIII se complaisait aux spectacles des marionnettes, je n'ai pu m'empêcher de songer à celles de Nohant, et à la soirée du *Marquis de Villemer*, la vraie « première » de la célèbre comédie.

FÉLIX DUQUESNEL.



LA VRAIE PREMIÈRE
DU « MARQUIS DE VILLEMER »

On voyait là une vingtaine de spectateurs assis... par derrière, deux ou trois visages ronds.... c'étaient des paysannes berrichonnes coiffées de l'élégant bonnet à ailes... (P. 467, col. 1.)

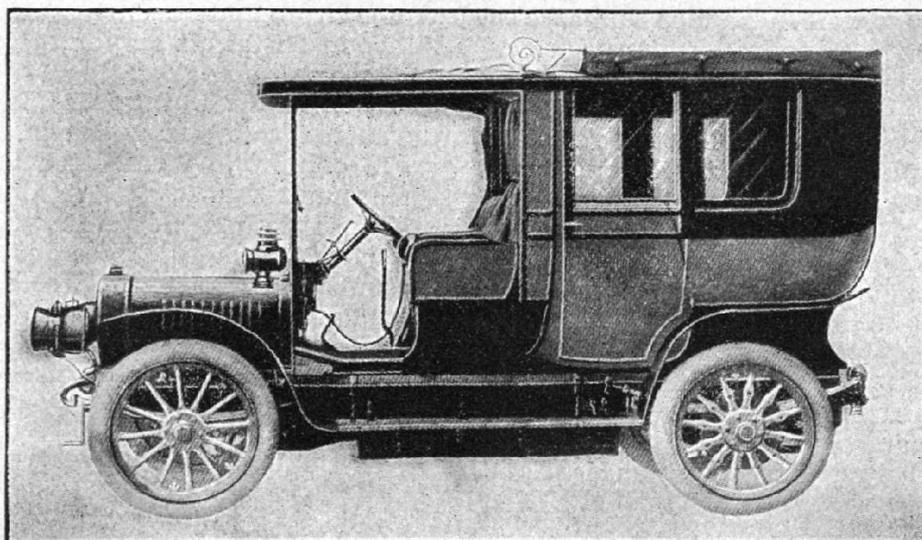
RECORD DES 85 DEPARTEMENTS

8.000 kilomètres environ

CONCOURS D'HONNEUR

(LISTE DES PRINCIPAUX PRIX)

Premier prix : Une superbe automobile normale de grand tourisme, d'une valeur de **vingt-cinq mille francs**, châssis 24 HP de la Société des Automobiles Eugène Brillié (fournisseur des Autobus de la C^{ie} Générale des Omnibus), construit par MM. Schneider et C^{ie} (du Creusot), dans leurs ateliers du Havre; carrosserie limousine de luxe de la maison Belvalette.



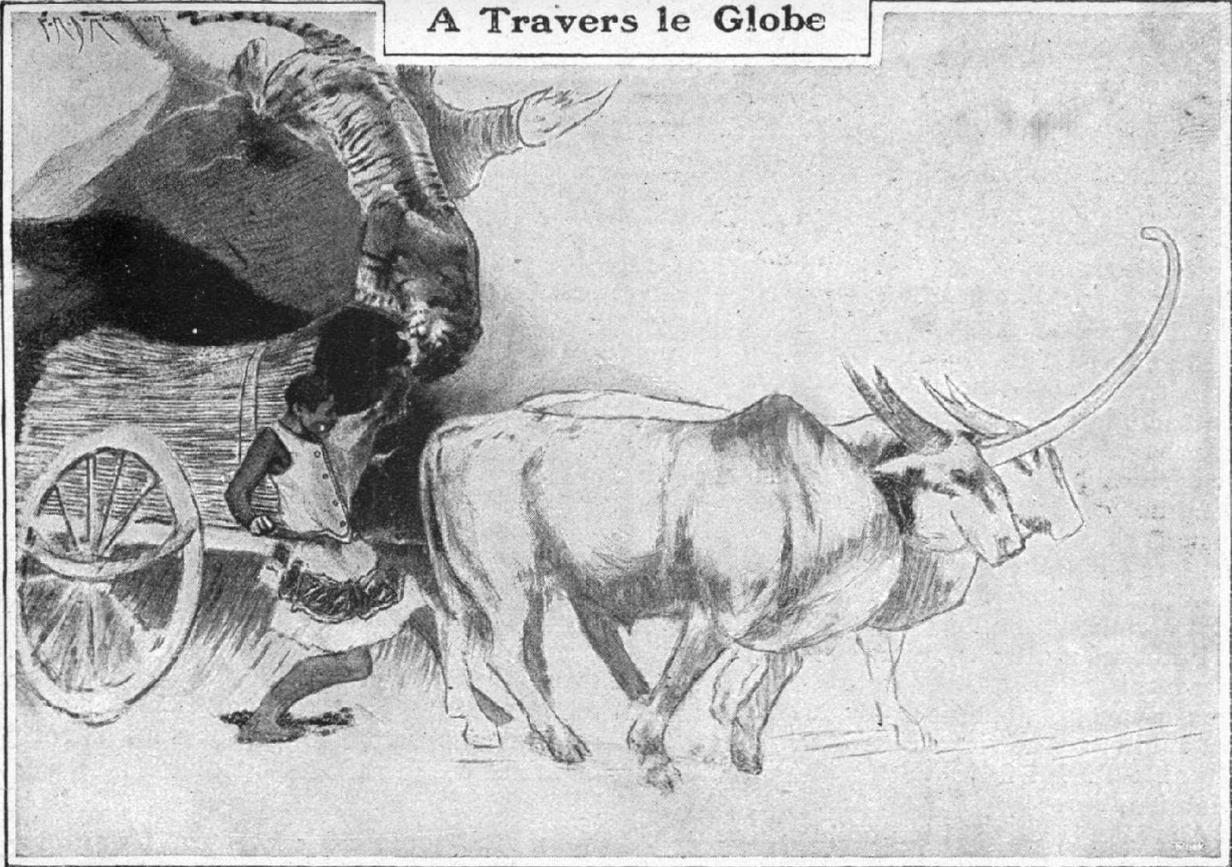
*L'Automobile Eugène Brillié offerte par Je sais tout
comme premier prix de son Concours d'Honneur (Valeur 25.000 francs)*

	Francs
2 ^e prix. — Un pianola de la maison The Æolian C ^{ie} Ltd, 32, avenue de l'Opéra, valeur.	1.780
3 ^e prix. — Un billardet de la maison Brunswick, 2, rue de Sèze.	395
4 ^e prix. — Un miroir à 3 faces sur pieds, mobile, de la maison Postel et Ollivier, 151, faubourg Saint-Antoine.	300
5 ^e et 6 ^e prix. — Deux bureaux américains à rideau, de la Compagnie Cosmos, 3, rue de Grammont.	560
7 ^e prix. — Un superbe chapeau de la maison Renée Vert, 56, faubourg Montmartre, d'une valeur de.	250
8 ^e prix. — Un miroir à 3 faces Postel et Ollivier, pour être fixé au mur.	200
9 ^e , 10 ^e , 11 ^e et 12 ^e prix. — Quatre machines à écrire « La postale » de la maison Eam, 152, rue Montmartre, avec coffre chêne, à 190 francs l'une	760
13 ^e , 14 ^e , 15 ^e et 16 ^e prix. — Quatre billardets sans pieds de la maison Brunswick, à 160 francs l'un.	640
17 ^e , 18 ^e et 19 ^e prix. — Trois appareils photographiques (chambres en acajou verni avec objectif rectiligne et pied) de la maison Jonte, 124, rue Lafayette, à 150 francs l'un.	450

et 600 AUTRES PRIX consistant en machines parlantes, en billardets, en chapeaux, machine à calculer, voitures d'enfants, duplicateur, Photographies Femina, plusieurs centaines de collections de " Je sais tout ", " Femina ", " Vie au Grand Air ", " Musica ", " Jeunesse ", " Fermes & Châteaux ", " Joie des Enfants ", etc., dont nous donnerons la liste détaillée dans notre prochain numéro.

Soit ensemble, avec les prix de nos autres concours et les attributions faites par nous aux organisations de fêtes locales, une somme de prix s'élevant à

50.000 francs.



L'ATTAQUE D'UNE CHARRETTE

Dans la région de Thudaumot (Indo-Chine), en 1895, une vieille tigresse dévora en trois mois cinquante-deux hommes! Son audace était telle qu'elle « cueillait » les conducteurs sur le siège de leur charrette. (Page 472, col. 1.)

SEIGNEUR TIGRE!

par l'Explorateur COMBANAIRE

Le Tigre, terreur des Asiatiques, n'est pas près de disparaître, bien que les Indiens et les blancs lui fassent une guerre sans pitié. L'Explorateur Combanaire a bien voulu réserver pour les lecteurs de *Je sais tout* cette étude et ce récit de chasse vécu qui feront voir de quelles ressources de défense et d'attaque dispose ce félin redoutable qui, par sa force et sa beauté, mériterait de partager avec les grands lions d'Afrique, le titre de Roi ♠ ♠ ♠ ♠ ♠



LE lion est le roi dans le désert, le tigre est maître dans la jungle. Au Cambodge, en Annam, dans la région de Nha-Trang et de Phamrang, au Tonkin, dans les quartiers de Thai-Ngeu et de Bac-Giang, le félin redoutable promène sa terrible indolence. Cependant, à l'encontre d'une croyance universellement répandue, il n'est pas ce

despote invincible, devant qui tout fuit et s'écarte. Dans les vastes forêts tropicales, nombre de bêtes sont mieux outillées que lui pour la défense, sinon pour l'attaque.

Si le tigre a pour lui la plus étonnante souplesse servie par une conformation physique qui lui permet de ramper en faisant corps avec le sol, sans que le moindre bruit décèle sa présence; si son système musculaire est tellement puissant qu'il peut

franchir, sans élan, un obstacle de six mètres de haut, et que, lorsqu'il fuit un danger, il fait des bonds à ce point prodigieux qu'on croit voir quelque gigantesque oiseau s'envoler; si son oreille et son œil ont une acuité telle qu'il devine les bruits et reconnaît à des indices imperceptibles le passage d'un gibier, d'autres qualités précieuses lui font défaut. Il manque totalement de flair; son odorat est atrophié au point qu'il retrouve avec peine une proie en état de putréfaction dissimulée dans les hautes herbes. Enfin, la longueur démesurée de ses griffes le gêne pour courir après une victime qui se dérobe, et ces terribles armes, repliées sous ses pattes, embarrassent à ce point ses mouvements, que sa démarche lourde, maladroitte, ressemble fort à celle d'un ours de grande taille.

Pour ces multiples raisons, il arrive que, chassant en forêt, il rencontre dans le buffle sauvage, par exemple, sinon son maître, du moins un adversaire digne de lui, et capable de lui faire payer chèrement sa victoire.

Au reste, il sent si bien cette espèce d'infériorité qu'il s'associe parfois avec ses congénères pour la chasse en commun. Les fauves se divisent alors la besogne : les adultes les plus robustes s'embusquent dans un endroit où le gibier, vivement rabattu, sera forcé de débouler. Poursuivis, affolés par les hurlements, cerfs et sangliers filent éperdus vers le couvert où les vieux tigres les attendent et les tuent.

Cela dit, et la légende qui les voulait invincibles un peu endommagée, il n'en reste pas moins qu'ils sont de dangereux voisins, et que la chasse au tigre demeure, sinon comme d'aucuns l'ont écrit, le premier des sports, du moins, une aventure grave, et qui exige de la part de ceux qui la courent une réelle expérience, une parfaite connaissance de l'ennemi, un sang-froid absolu, une patience extraordinaire, et, disons le mot, un très réel courage.

Il n'y a guère, en effet, que trois façons de chasser le tigre. Les deux premières sont celle à l'appât vivant et celle à l'appeau.

La chasse à l'appât vivant est la plus usitée. Cependant, elle comporte une telle mise en scène que, la plupart du temps, elle est vouée à un lamentable insuccès. Les chasseurs choisissent une nuit de pleine lune, puis font construire un mirador d'où ils dominent le sol, à une hauteur que le tigre ne peut atteindre. Au pied du mirador, est attaché l'appât vivant, — chien ou

chèvre, — qui doit attirer le fauve. Mais le tigre, méfiant et prudent, mis en éveil par de trop fréquentes allées et venues, passe au large et dédaigne la bête...

La chasse à l'appeau est plus intéressante. En soufflant dans une feuille de palmier plissée d'une certaine façon, les indigènes imitent à s'y méprendre le cri du jeune cerf. Le terrain est dégagé sur quelques mètres carrés, et le chasseur, le fusil bien en mains, s'accroupit sur le sol. Le tigre, trompé, attiré par cet appel plaintif, s'avance en rampant. Aucun bruit n'annonce son approche : seuls, les sommets des hautes herbes se balancent légèrement, et soudain, la tête du carnassier apparaît. C'est cette seconde que le chasseur doit mettre à profit pour tirer, — et pour ne pas manquer, surtout! Car le fauve, apercevant l'homme, hésite, et se retire. Mais, s'il n'est pas foudroyé du coup, s'il est blessé, même mortellement, il bondit dans un effort désespéré et ses terribles griffes sont encore capables d'une rude besogne!

LE MAN-EATER OU « MANGEUR D'HOMME »

Reste la battue en plein jour, à *grands renforts d'éléphants*. Ce n'est là qu'un passe-temps inoffensif, une entreprise ridicule où seuls les rabatteurs courent des risques.

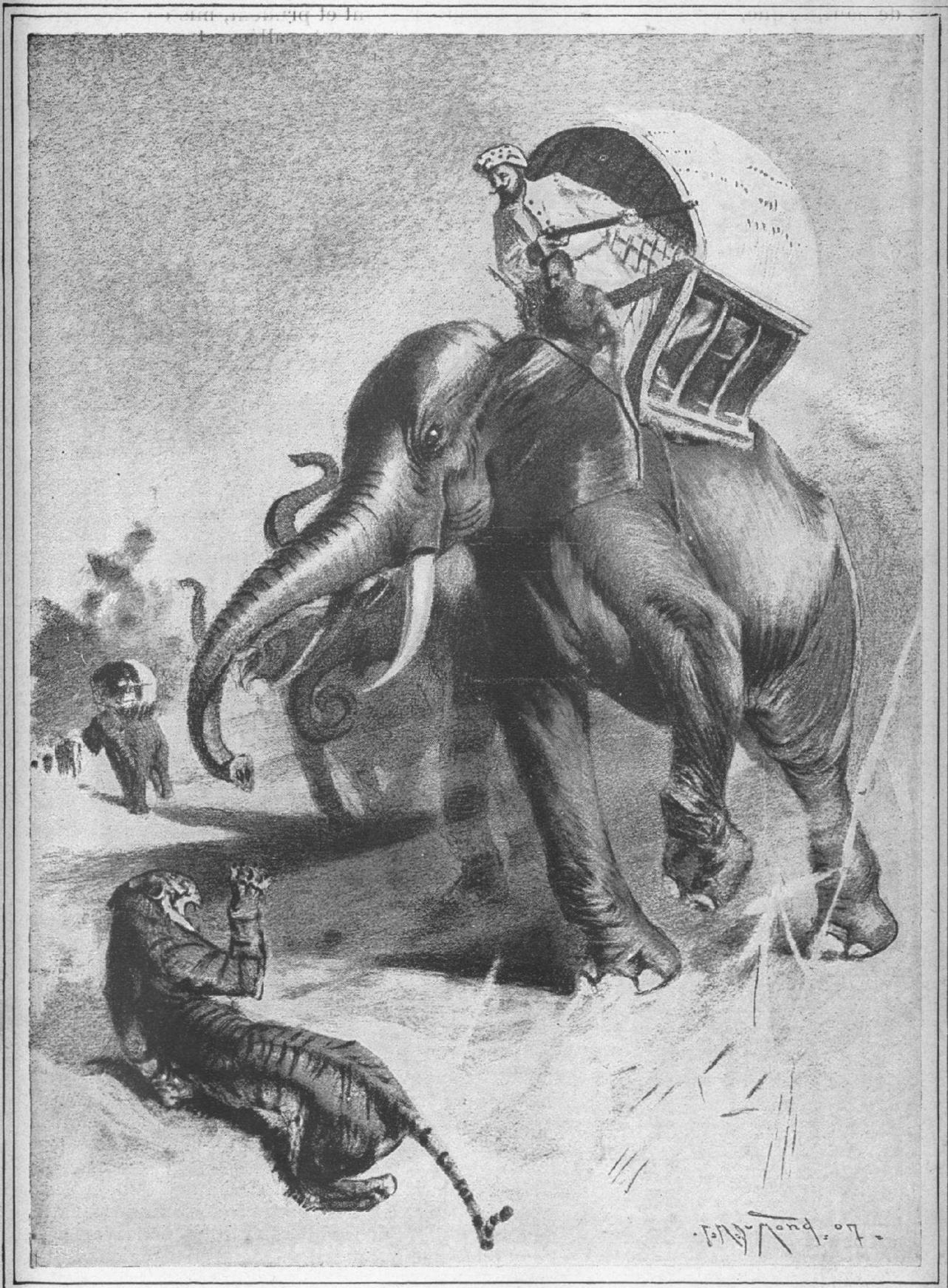
Les indigènes qui tuent le tigre, non pour le sport ou pour la joie de collectionner de royales fourrures, mais pour supprimer un voisin pillard et redoutable, utilisent parfois ce fait que le carnassier revient toujours à la proie qu'il a, en partie, dévorée.

Les Annamites attachent à cette proie un fusil fortement chargé; les Moïs, une arbalète garnie d'une flèche empoisonnée; d'autres se contentent de saupoudrer le gibier mort d'un poison quelconque. Mais ce n'est point là une *chasse*.

Le tigre, à de rares exceptions près, n'attaque l'homme que contraint et forcé. La détestable réputation qu'on lui a faite vient tout entière des méfaits d'une bête qu'on pourrait presque considérer comme en dehors de son espèce : Je veux parler du *man-eater* « mangeur d'homme ».

Celui-là est lâche et sournois. Il attaque à l'improviste, par derrière. Pour peu que la victime ait le temps de crier à l'aide, il s'enfuit. Méfiant et rusé, il ne revient jamais à sa proie une fois repu. Il évente les pièges, les appâts. Tel un despote soupçonneux qui, redoutant le fer ou le poison des conjurés, ne dort pas deux soirs de suite dans

Seigneur Tigre!



UNE FAÇON DE CHASSER LE TIGRE

Il y a aussi la battue en plein jour, à « grands renforts d'éléphants ». Ce n'est là qu'un passe-temps inoffensif où, seuls, les rabatteurs courent des risques. (Page 470, col. 2.)

la même chambre, il change de gîte chaque nuit. D'une endurance déconcertante, capable de couvrir quarante lieues d'une traite, il tue à vingt-quatre heures d'intervalle en des points si éloignés qu'on a peine à croire qu'un seul tigre soit capable de tant de méfaits. Et cependant, c'est bien le même! Le *man-cater* est rarissime. Au cours de ces vingt dernières années, il n'y en eut qu'un seul en Indo-Chine, mais il est devenu légendaire.

Dans la région de Thudaumot, en 1895, une vieille tigresse dévora en trois mois, cinquante-deux hommes! Son audace était telle qu'elle « cueillait » les conducteurs sur le siège de leur charrette! Les meilleurs fusils essayèrent vainement de la tuer. Un jour, elle disparut comme elle était venue. Morte? Partie? On ne le sut jamais.

Aussi bien, est-ce folie de vouloir entreprendre la chasse au tigre. Une pareille chasse, quoi qu'en aient dit certains, ne s'organise pas presque militairement : elle s'improvise. C'est le hasard seul qui vous met en présence du félin redoutable.

En 1905, au cours de mon exploration chez les Pnougs insoumis qui vivent dans le Cambodge, j'eus l'occasion d'en tuer un, et voici dans quelles conditions. J'avais à mon actif quelques beaux *tableaux de chasse*, et la réputation d'un bon tireur. Un jour, des indigènes se plaignirent à moi des déprédations causées par les fauves.

— Eh bien, dis-je, signalez-moi à temps une bête qui n'aura pas été complètement dévorée, et je me fais fort de régler son compte au tigre.

Quelques jours plus tard, on vint m'avertir qu'un bœuf avait été tué la nuit précédente; que le tigre n'en avait emporté qu'une cuisse, et que le cadavre gisait, non loin de là, dans un fourré.

J'avais promis. Je n'avais qu'à m'exécuter. Je partis donc après avoir soigneusement vérifié mon fusil à deux coups du calibre 8, muni de cartouches faites de chevrotines blindées, et d'un revolver Lebel.

Nous accélérâmes la marche de façon à arriver à temps pour procéder aux préparatifs indispensables avant la tombée de la nuit. Le cadavre du bœuf était sans doute couché dans les *ryans* (hautes graminées qui tiennent à la fois du jonc et du bambou et atteignent une hauteur de deux à trois mètres), car une violente odeur de putréfaction montait des herbes, et la lutte avait dû être acharnée à en juger par les bambous broyés à tel point que le terrain

était dégagé sur plusieurs mètres carrés. La queue du bœuf, arrachée d'un coup de griffe, marquait l'entrée du passage par où le tigre avait entraîné sa victime. Ce passage formait une sorte de tunnel dans lequel je m'avançai prudemment. A défaut d'autre indice, le bourdonnement de myriades d'insectes, et l'odeur devenue plus forte, m'eussent averti que j'arrivais près de la bête : un superbe bœuf qui pouvait peser trois cent cinquante kilos? Il avait dû beaucoup souffrir, car ses gros yeux gardaient une inexprimable expression de terreur. Le tigre, qui avait déjà emporté une cuisse, ne devait pas être loin. Il s'agissait d'aller vite sans bruit.

A proximité du bœuf se dressait un petit arbre entouré d'une termitière surélevée : Je choisis ce point pour y établir mon mirador. On coupa des bambous, on les lia ensemble et, lorsque tout fut prêt, le soleil descendant à l'horizon, je m'étendis sur ma claie et congédiai mes compagnons. Ils devaient revenir le lendemain, au grand jour, et après seulement que je leur eusse crié les instructions nécessaires dans le cas où le tigre n'aurait été que blessé.

D U HAUT DU « MIRADOR »

Mon installation était plutôt sommaire. Les jambes croisées, le fusil sur les cuisses, l'oreille aux écoutes, j'attendis, étudiant la conduite à suivre suivant les différentes conjonctures.

J'étais à environ deux mètres du bœuf et à une hauteur à peu près égale, ce qui me permettait un tir allongé. Le fauve, d'un simple bond pouvait m'écraser. Il était donc indispensable de le foudroyer du premier coup.

Une incroyable quantité de grosses mouches vertes tourbillonnaient autour de moi. L'horrible odeur montait de plus en plus intense, et d'immondes choses grouillaient sur la chair du bœuf déchiré.

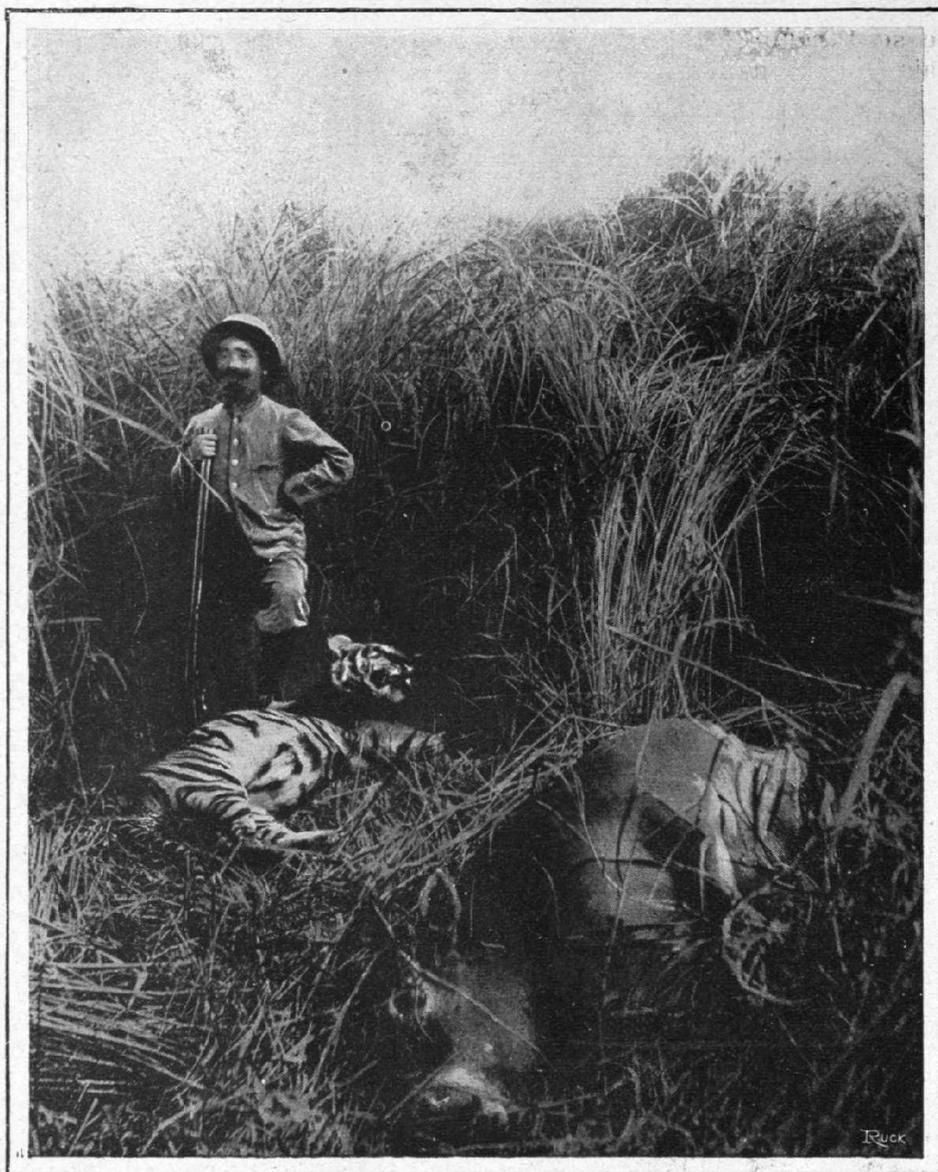
La nuit se fit, et avec elle un grand silence troublé par le bourdonnement des insectes. De temps en temps, un nuage cachait la lune, et je ne voyais plus alors au-dessous de moi qu'un trou noir. Les bambous étaient si hauts, que la clarté revenue après la fuite des nuages, n'atteignait pas le bœuf. Si le tigre arrivait avant que la lune fût au zénith l'affaire risquait de mal tourner. J'étais calme, pourtant, et l'attente ne fut pas trop longue. Vers sept heures et demie, j'entendis un froissement

Seigneur Tigre!



UN COUP DE FEU DANS LA NUIT

Un coup de tonnerre ébranla mon arbre, faisant tourbillonner des essaims de mouches : j'avais lire!
(Page 474, col. 2.)



MON PREMIER TIGRE

J'avancai avec précaution et j'aperçus alors un tigre magnifique couché sur le côté... (Page 475.)

dans les jones, à moins de quarante mètres. Le bruit se tut — se précisa — se tut encore. Le tigre, éveillé par la faim, venait chercher le bœuf. Il fallait que son odorat fût bien atrophié pour qu'il ne se dirigeât pas sur le cadavre en droite ligne.

Aplati sur la claie qui me supportait, afin de faire corps avec elle, cherchant en vain à distinguer quelque chose dans le trou d'ombre creusé sous moi, j'avais pourtant la sensation très nette que le tigre venait de déboucher du côté de la tête du bœuf, c'est-à-dire sur ma droite. J'eus un moment d'émotion : dans cette position, je ne pouvais le tuer qu'en remuant

brouillard impénétrable de fumée. Dans cette façon de puits, les produits de combustion de la poudre s'étaient condensés en un nuage opaque. Incapable de viser, ne sachant si j'avais touché, et où j'avais touché, je saisis mon revolver, prêt à soutenir le choc de la bête furieuse ou blessée.

A PRÈS LE COUP DE FUSIL

Rien ne bougeait. A quelques mètres derrière moi, un glissement se fit entendre dans les bambous... Y aurait-il deux tigres par hasard?... Mais, de nouveau tout se

et dès lors je risquais ma peau. Tout à coup, il se mit en marche, poussa un grognement de satisfaction et j'entendis ses dents crever la chair du bœuf. J'ouvris les yeux de toutes mes forces, mais ne distinguai rien. Je savais seulement, je sentais, pour mieux dire, qu'afin d'arracher le morceau, le tigre arbuté entraînait lentement le bœuf.

Ramassé sur moi-même, tassé pour supporter le recul de mon arme, le fusil bien à l'épaule, la petite mèche de coton blanc qui remplace la mire invisible, suffisamment repérée, *il me sembla entrevoir* la phosphorescence des yeux du fauve, et une raie grise qui reculait.

Un coup de tonnerre ébranla mon arbre, faisant tourbillonner des essaims de mouches : j'avais tiré !

Je me trouvais environné d'un

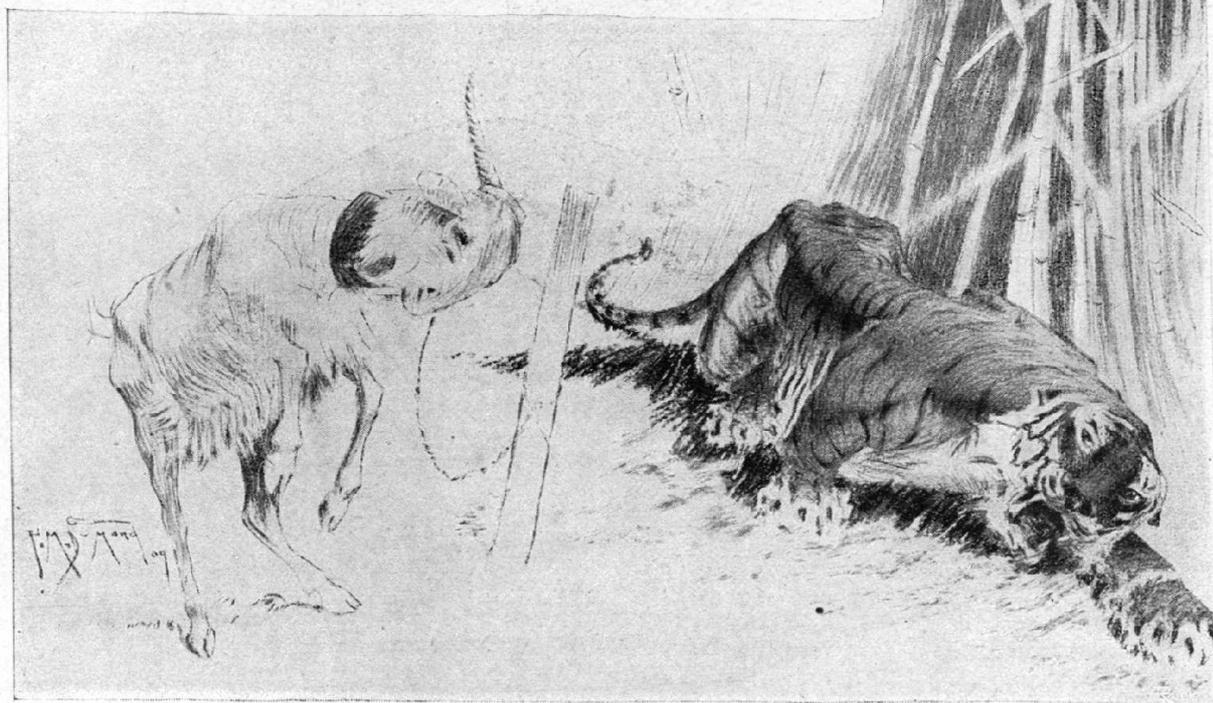
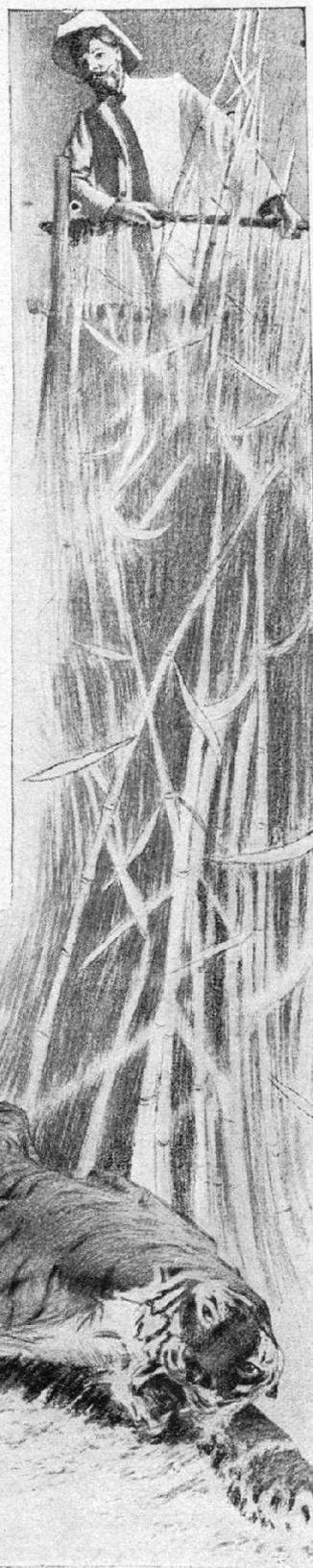
tait. Les mouches se sont remises à bourdonner... la fumée se dissipe enfin, mais je ne vois que la masse du bœuf. Où est le tigre? Blessé? Disparu?... Je l'ignore. — Soudain un bruit, — oh! si léger qu'il faut une oreille étrangement exercée pour le percevoir — se fait entendre : on dirait un flacon qui se vide... glou... glou... glou...

Je me tais, attendant tout, redoutant tout. Combien de temps? Une minute, peut-être? Enfin, voulant en avoir le cœur net, énérvé, désireux d'en finir, je reprends mon fusil, et je ne sais pas pourquoi, j'interpelle le tigre qui doit être au-dessous de moi :

— *As-tu ton compte, camarade?...*

Le camarade demeure silencieux. Il me vient à l'idée qu'il est peut-être inutile de passer la nuit dans cette pesanteur. J'abandonne mon fusil et, revolver au poing, je saute de l'arbre et me glisse par le tunnel jusqu'au sentier, en me gardant bien de m'approcher du bœuf. Une demi-heure plus tard, les indigènes qui avaient entendu la détonation répondaient à mon appel, et nous faisons cuire notre dîner, composé d'un peu de riz. Je mangeai à peine, agacé de ne rien savoir, attendant le jour avec impatience...

Le lendemain, de grand matin, accompagné de tout le village, je retournai à l'endroit où le bœuf avait été tué. Une troupe de corbeaux avait pris possession de mon arbre. J'avançai avec précaution, et j'aperçus alors un tigre magnifique couché sur le côté, tenant encore un morceau de chair dans la gueule. — Il n'avait pas dû souffrir. La charge de chevrotines, faisant balle, avait broyé la colonne vertébrale, fracassant les épaules, labourant les poumons. Le corps, cepen-



LA CHASSE A L'APPAT VIVANT

Au pied du « mirador » est attaché l'appât vivant — chien ou chèvre — et qui doit attirer le fauve... Mais le tigre, méfiant et prudent, mis en éveil par de trop fréquentes allées et venues, passe au large et dédaigne la bête...

(Page 470, col. 1.)

dant, n'était pas traversé. Pour un début, c'était un joli coup de fusil! Quatre gailards solides eurent toutes les peines du monde à emporter la bête que tout le village, hommes, femmes, enfants, invectivait au passage!

Dans la suite, j'en tuai deux autres, à peu près dans les mêmes conditions. Lors de mon retour sur le Mékong, je vis une belle tigresse que mon ami Liénard avait tuée dans des circonstances tout à fait curieuses. Ne pouvant en venir à bout par une nuit sans lune, il avait eu l'idée, — et l'audace, — d'éclaircir à l'aide d'une lanterne, la proie à demi dévorée. On m'avait conté des aventures analogues, et j'étais demeuré incrédule, me refusant à croire qu'un tigre peut être à ce point... naïf... Mais cette fois, j'ai dû me rendre à l'évidence.

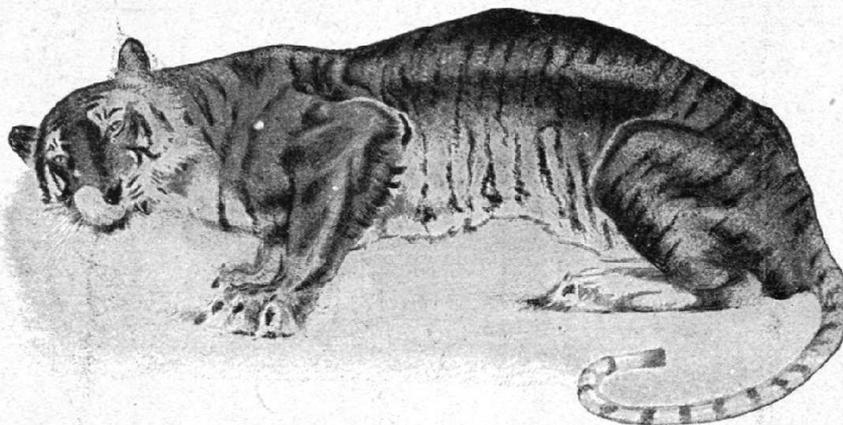
Quoi qu'il en soit, d'un séjour très long dans cette région infestée de tigres, je n'ai rapporté que trois fauves et j'ajoute peu de foi aux récits fantaisistes de chasseurs occasionnels.

Au demeurant, à côté de l'orgueil bien

légitime d'abattre un pareil gibier, les ressources que procure un tigre tué sont appréciables pour peu qu'on trouve à proximité des commerçants chinois.

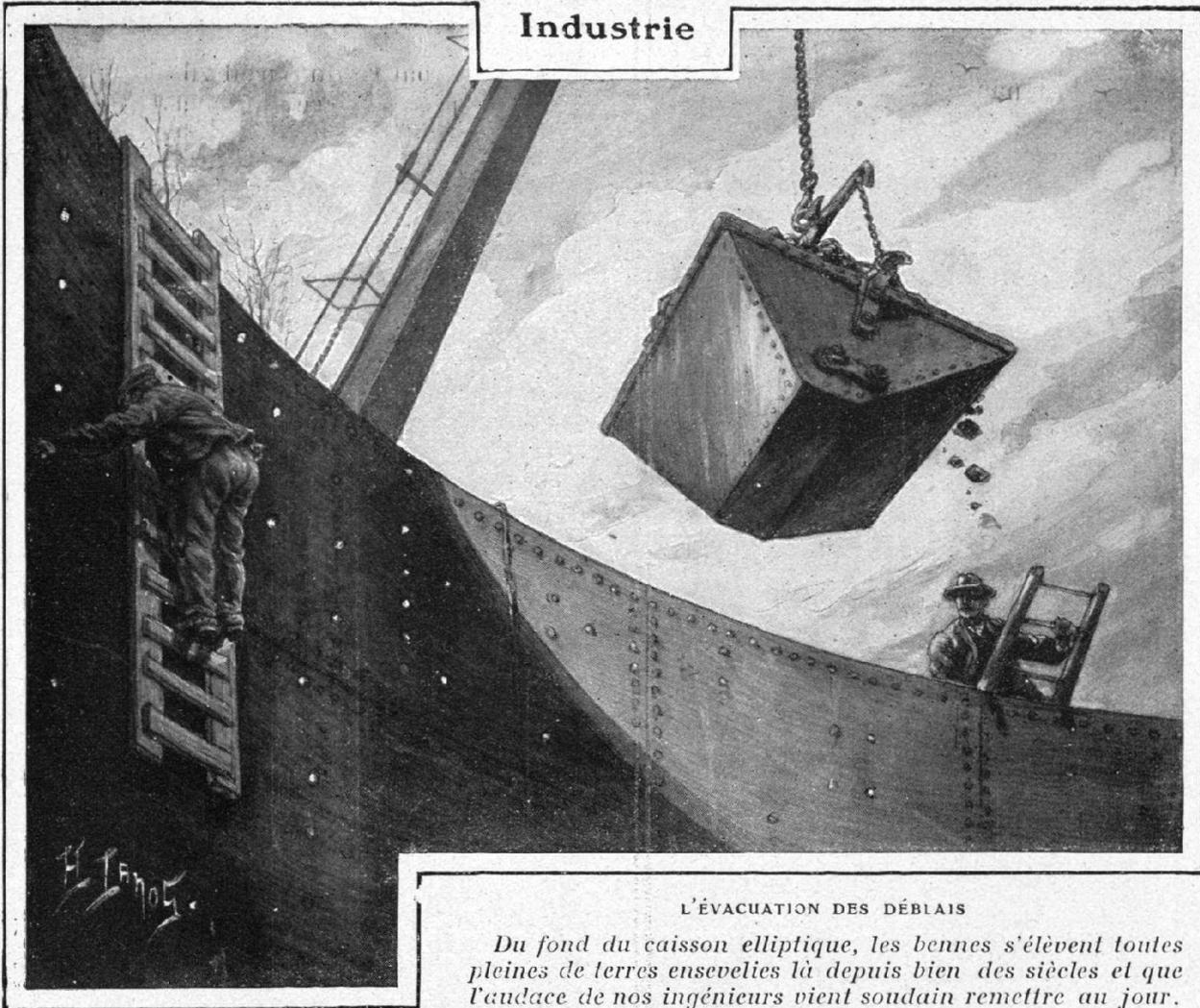
Ils achètent un bon prix la rate et les principaux os dont ils font des médecines. Avec les poils du museau les indigènes fabriquent des poisons redoutés — (mais il est bon de dire que ce sont les matières ajoutées qui rendent la mixture toxique). — Les griffes servent à faire des bijoux: les canines, habilement perforées, des fume-cigares, et la peau préparée constitue un objet de luxe précieux et rare que les explorateurs se réjouissent de rapporter en Europe. Mais combien viennent vraiment de la forêt impénétrable, et combien des ménageries, où les tigres royaux usés par l'âge, abrutis et dédaigneux, finissent leur existence non dans la gloire du combat, mais dans la tristesse des lustres et des quinquets, sous le regard des foules, parmi les flons flons d'un orchestre forain?...

COMBANAIRE.



LE MAITRE DE LA JUNGLE

Le tigre est un félin redoutable qui, par sa force et sa beauté, mériterait de partager avec les grands lions d'Afrique, le titre de Roi.



L'ÉVACUATION DES DÉBLAIS

Du fond du caisson elliptique, les bennes s'élèvent toutes pleines de terres ensevelies là depuis bien des siècles et que l'audace de nos ingénieurs vient soudain remettre au jour.

VINGT LIEUES SOUS PARIS

Tout en excitant vivement notre mauvaise humeur, tant par les encombrements que par la boue dont ils remplissent nos rues, les travaux du Métropolitain, s'effectuant peu à peu parmi nous et presque sous nos yeux, en sont venus à nous paraître la chose au monde la plus simple. Ils n'en sont pas moins une oeuvre titanesque et tout à l'honneur des ingénieurs français. ♪ ♪ ♪ ♪ ♪



Je sais une petite fille très difficile à contenter à qui sa vieille bonne disait l'autre jour :

— Avec toi, ce n'est jamais fini. Quand tu as le ballon, tu veux le cerceau, quand on te donne le cerceau, tu cries après le volant. Tu as dix poupées, on vient de t'en donner une grande comme ta petite sœur, et tu n'es pas encore contente!

— J'en veux une plus grande que moi! répondit avec flegme la jolie petite peste.

— Mon Dieu! mais c'est à donner sa langue au chat! gémit la pauvre bonne découragée.

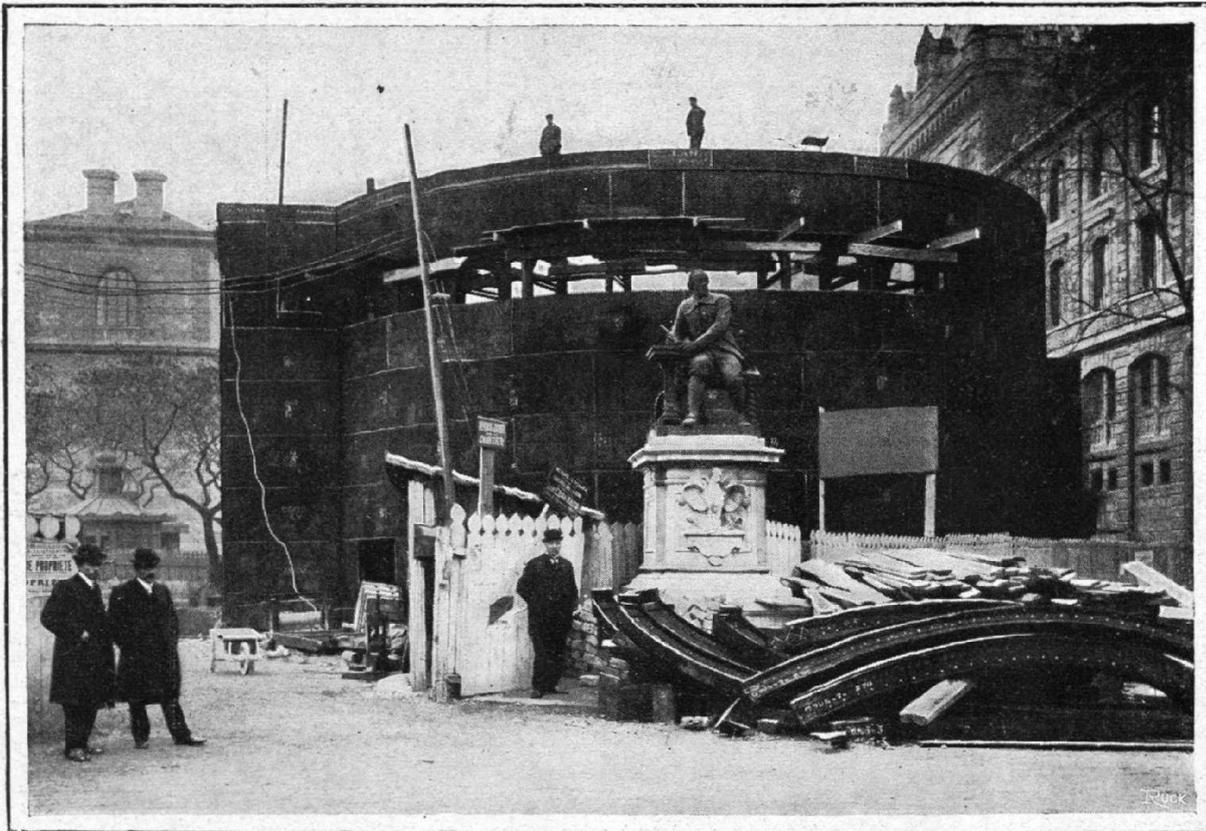
— Donne-la un peu, pour voir! s'écria alors l'enfant gâtée en sautant de joie à l'idée de ce spectacle aussi néronien qu'inusité.

Les enfants gâtés sont insatiables et toute l'actuelle humanité n'est plus qu'un seul et terrible enfant gâté. A chaque instant, industriels et savants s'ingénient à lui jeter en pâture quelque nouveau travail d'Her-

cule, mais la curiosité est émoussée avant le premier coup de pioche et déjà nous réclavons quelque chose de plus fort. Ces travaux gigantesques nous semblent choses toutes simples parce que nous vivons au milieu d'eux et que nous ne les voyons grandir que peu à peu. Tel qui s'extasie en voyage devant les grandes œuvres des anciens, superbes et formidables certes, chemins dédaigneux, et sans même les honorer d'un coup d'œil, parmi les travaux du Métropo-

fuillent ses entrailles pour assurer la libre circulation de son sang généreux et surabondant. Sans beaucoup interrompre le mouvement de ses rues, il a fallu déplacer égouts et conduites d'eau, de gaz, d'électricité; on traversera six fois la Seine et chaque fois par des procédés différents convenant aux circonstances particulières du passage.

Lorsque l'ensemble du réseau sera fini, on aura arraché 5.000.000 de mètres cubes



LE CAISSON ELLIPTIQUE DE L'ILE DE LA CITÉ

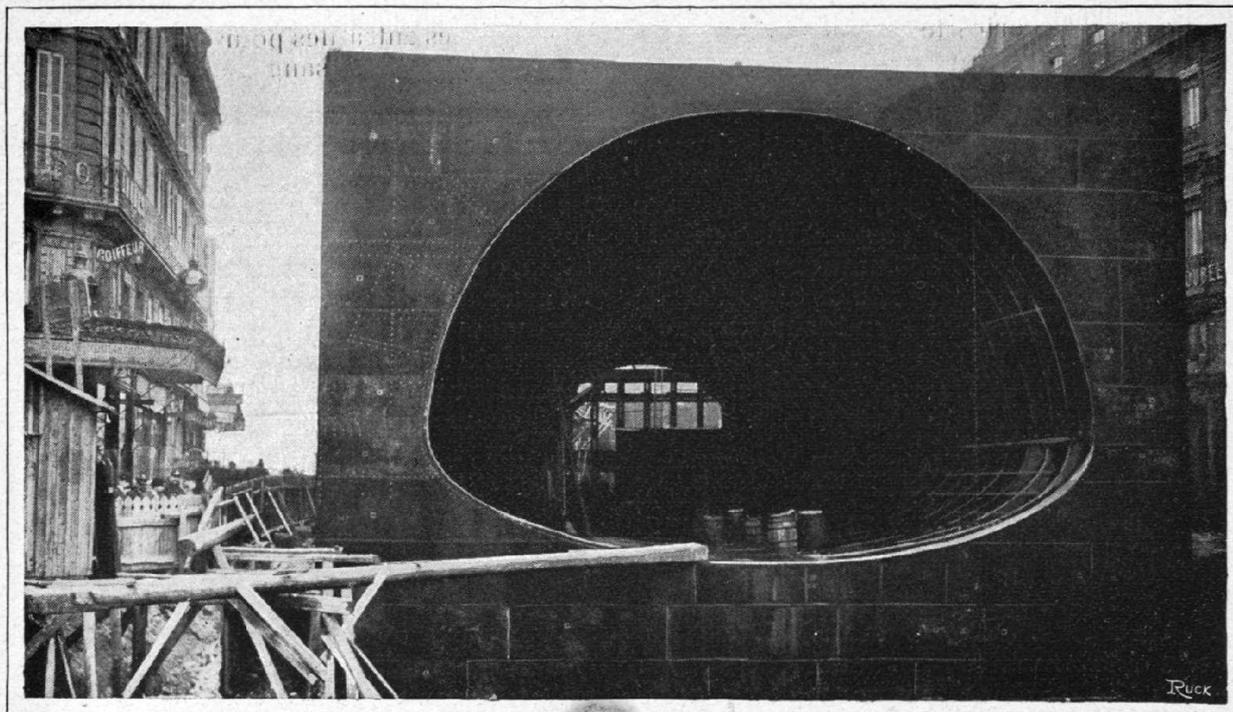
Le caisson qui contiendra la station de l'île de la Cité, fut construit sur place en même temps que les ouvriers creusaient le sol dans la chambre à air comprimé réservée à sa partie inférieure et, tandis que sa construction s'achève, le caisson s'enfonce peu à peu.

litain qui ne sont pas moins cyclopéens.

Et pourtant, qui dira les trésors de savoir précis et d'ingéniosité jetés là pêle-mêle avec tant de millions et, malheureusement, de précieuses vies humaines! Les tours de force des ingénieurs du Métropolitain ne se comptent plus. Il a fallu employer la ruse et la force contre l'eau sournoise et la glaise perfide, et le roc brutal, et le sable mouvant. Voici le temps revenu des kobolds et des gnomes et, tandis qu'à la face du ciel, Paris étouffe de pléthore, les bons lutins

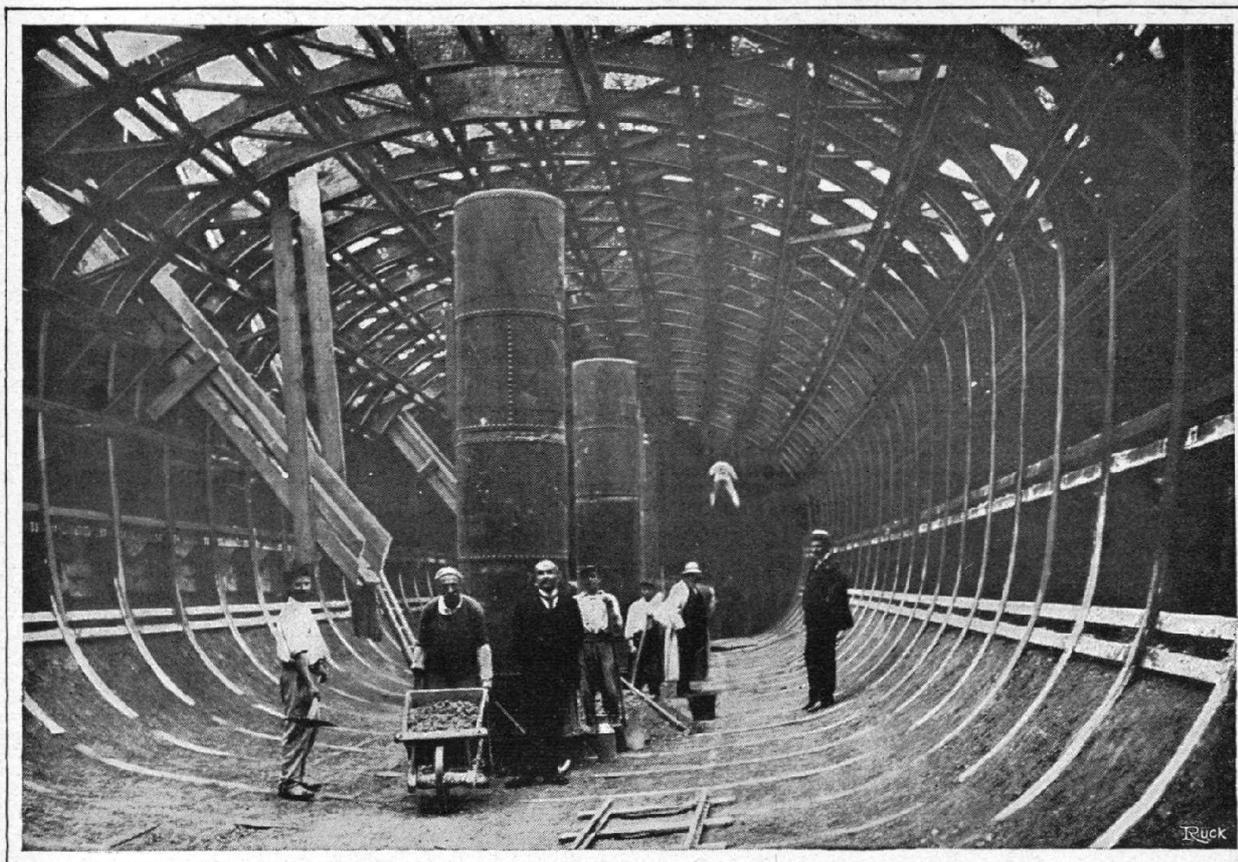
de déblais aux entrailles de Paris pour y engloûtir moitié autant de maçonnerie, soit 2.500.000 mètres cubes. On y aura usé 67.000.000 de kilogrammes de fer sous toutes les formes. C'est-à-dire qu'avec ces déblais, on pourrait élever deux pyramides égales à la grande pyramide de Giseh, qui a 227 mètres de côté à la base et 138 mètres de hauteur, et qu'avec la maçonnerie, on en construirait une troisième. Pour ce qui est du fer, la Tour Eiffel ne pesant que neuf millions de kilogrammes, on pourrait

Vingt lieues sous Paris



LE GRAND CAISSON DE LA PLACE SAINT-MICHEL

Tel qu'on le vit lorsque toutes ses plaques de revêtement furent mises en place et boulonnées.



L'INTÉRIEUR DU CAISSON

Les vides laissés à dessein entre les membrures sont remplis de béton. On voit les trois cheminées qui mettront en communication les «sas» à air comprimé avec la chambre de travail.

en construire sept autres tours non moins redoutablement Eiffel, plus une huitième moitié moins grande.

On aura tracé 72 kilomètres de voie ferrée sous les rues de Paris, soit la distance de Paris à Beauvais, à des profondeurs variant entre 8 et 25 mètres. Et, si l'on considère que les lignes mises en exploitation depuis 1900 ont transporté 583 millions de voyageurs et réalisé une recette de 85.000.000 de francs, on verra quel formidable déplacement de personnes et de fonds représentera annuellement le trafic en plein exercice, une fois le réseau totalement établi. Ces chiffres pour cinq ans seront plus que triplés.

Sans parler des très remarquables ponts de Passy et d'Austerlitz, ni de la traversée aérienne de la gare d'Austerlitz, ni de la lutte homérique qu'on eut à soutenir sur la rive gauche contre les catacombes et les effondrements qu'elles déterminèrent, les deux opérations les plus audacieuses et les plus difficiles de cette immense entreprise auront été l'installation du point de croisement de trois voies superposées, place de l'Opéra, et le passage sous la Seine, de la place du Châtelet à la place Saint-Michel, à travers l'île de la Cité, cet antique berceau de Paris, tout surpris de se voir irrespectueusement éventré après tant de siècles.

Place de l'Opéra, pour parvenir à étager trois tunnels dans les conditions de sécurité indispensables, il a fallu creuser un trou de 22 mètres de profondeur et, dans ce trou, édifier une sorte de prisme en maçonnerie dans l'épaisseur duquel ménager les croisements. En haut, passe la ligne 3 qui vient de la rue Auber pour ressortir du prisme dans la direction de la rue du 4-Septembre; au-dessous, c'est la ligne 7 (Place du Danube-Palais-Royal) qui vient de la rue Lafayette pour s'en aller sous l'avenue de l'Opéra; enfin, à 21 mètres sous le niveau de la place, c'est la ligne 8 (Auteuil-Opéra). Ici, il a fallu employer le système des caissons et de l'air comprimé que nous expliquons plus loin, pour se rendre maîtres d'une abondante nappe d'eau qui se trouve vers dix mètres de profondeur et qui n'est autre que la rivière de Ménilmontant et de la Grange-Batelière. La masse de maçonnerie de ce prisme géant, large de 28 mètres sur une hauteur de 22, si elle reposait sur le sol de la place au lieu de se dissimuler au fond de son trou, ne ferait pas moins imposante figure que l'un quelconque des grands immeubles qui la bordent.

Pour faire passer sous la Seine la ligne 4,

(Porte de Clignancourt-Porte d'Orléans), on a eu recours à un procédé encore inusité. Jusqu'ici, on s'était toujours servi en pareille circonstance du *bouclier* employé pour la première fois sous la Tamise, à Londres, par l'ingénieur français Brunel. Le bouclier, qui fut employé à plusieurs reprises au cours des travaux du Métropolitain, est une sorte de vaste emporte-pièce en acier dont la forme est exactement celle du tunnel à percer et qui avance sous la poussée de puissants vérins hydrauliques, se taillant son chemin à travers les terres qu'il creuse à la façon d'un vide-pommes. Ici, les ingénieurs jugèrent préférable d'employer le système des caissons.

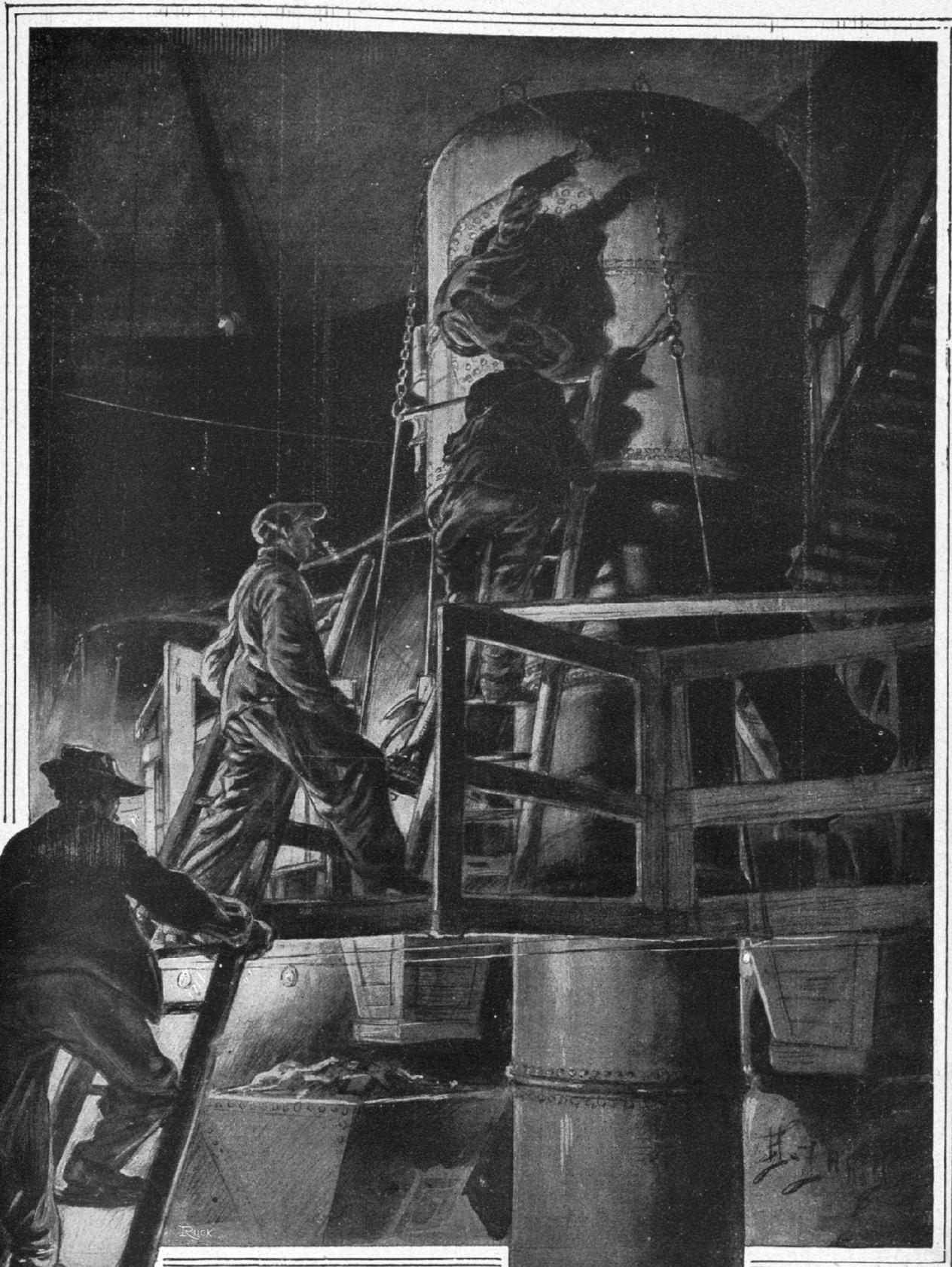
COMMENT ON PASSERA SOUS LA SEINE

Ces caissons sont des sections de tunnel que l'on construit à l'air libre, sur la berge. En voici un. C'est une sorte de manchon long de 36 mètres, haut de 9 mètres et renfermant un second tube large de 7^m30 où passera la voie du chemin de fer. Le tout pèse 280.000 kilos. Une fois construit, comme cela est parfaitement étanche, on le met à l'eau ainsi qu'on ferait d'un bateau et, à l'aide de remorqueurs, on l'amène au-dessus de l'emplacement qu'il devra occuper sous le fond de la Seine. Puis, on le lèste progressivement de façon qu'il s'enfonce lentement jusqu'à reposer sur le lit du fleuve. La Seine n'ayant en cet endroit que 5 mètres de profondeur, arrivé au fond, il émerge encore de 4 mètres. Alors, dans l'espace vide laissé entre la paroi extérieure du caisson et le manchon intérieur qui sera le tunnel proprement dit, on coule du béton qui se solidifie dans cette chemise d'acier et en assure et l'absolue étanchéité et la solidité dix fois supérieure aux efforts qu'il aura à supporter.

C'est pour cette opération qu'il a fallu élever en pleine Seine tout cet enchevêtrement inextricable de charpentes, dont l'aspect brutal et barbare rappelle à s'y méprendre les travaux de siège des temps antiques.

Sous chaque caisson, on a ménagé entre le plancher métallique inférieur et l'arête par où il repose sur le lit du fleuve, un vaste espace vide, de 1^m80 de haut. Par des cheminées traversant toute la hauteur du caisson, des pompes puissantes compriment dans cet espace inférieur de l'air dont la pression formidable a vite fait d'en chasser l'eau et l'on obtient ainsi une chambre de

Vingt lieues sous Paris



COMMENT ON ENTRE DANS LES "SAS"

A AIR COMPRIMÉ

*C'est par ces sortes de châtnières qu'on s'introduit dans les chambres de travail.
L'impression pour les non-initiés est quelquefois mystérieuse et angoissante.*

travail étanche où des ouvriers peuvent travailler en sécurité. S'y introduisant par les cheminées (par où s'évacuent également les déblais), ils creusent très également le sol sous toute la surface qu'occupe le caisson et, à mesure qu'ils creusent, celui-ci s'enfonce, alourdi par son doublage de béton et par l'eau qu'on a laissée pénétrer dans le *cuvelage* (manchon intérieur où passera la voie). Pour que le caisson soit en place, il faut qu'on l'ait ainsi fait descendre jusqu'à une profondeur de dix mètres plus bas que le lit de la rivière, afin qu'il y ait encore une épaisseur d'un mètre de terre le séparant de l'eau.

Le système d'entrée et de sortie des sas — sorte de tonnes en fer placées en haut des cheminées à air comprimé et qui leur servent de vestibule — permet de ne soumettre les ouvriers à l'action de l'air comprimé et, à la sortie, de ne les y soustraire que très progressivement, sans quoi de graves accidents seraient à redouter à cause de la grande différence de pression existant entre l'atmosphère extérieure et celle qu'on respire à l'intérieur des chambres.

Une fois tous les caissons en place sous le lit de la Seine, les calculs des ingénieurs sont si exactement établis qu'il n'y aura plus qu'à les boulonner pour qu'ils se raccordent exactement. Pour la traversée de la place du Châtelet à l'île de la Cité, il faut trois caissons de longueurs variables et formant, bout à bout, un tunnel courbe de 120 mètres de longueur. Le tunnel entre l'île et la place Saint-Michel n'aura que 60 mètres.

Mais il fallait établir une station sur la place Saint-Michel. Or, non seulement cette place était déjà traversée par la ligne du chemin de fer d'Orléans, mais elle ne recouvre que des terrains marécageux où le travail serait encore plus difficile que place de l'Opéra. Voici le procédé très ingénieux auquel on s'arrêta. On se servirait encore de caissons à air comprimé.

Mais ici, au lieu de construire les caissons sur la berge et de les amener sur le lieu de fonçage, on les construirait sur le sol même de la place et, au fur et à mesure de leur construction, on les foncerait. Et c'est cette méthode de travail qui, depuis le mois de juillet dernier, a donné à la place Saint-Michel cet aspect si rare et si pittoresque, pour la plus vive satisfaction des badauds et autres amateurs de paysages parisiens, des camelots et des pick-pockets. Mais aussi, pour quel effroyable agacement des habitants de la place qui

n'ont plus cessé, depuis cette époque, d'entendre retentir à leurs oreilles, jour et nuit le titanique réveil-matin de la riveuse de boulons américaine, laquelle frappe environ trois cents coups à la minute! Pour l'amère tristesse des commerçants du quartier dont la devanture est irrémédiablement masquée par d'impitoyables palissades sur quoi ils en sont réduits à faire peindre des annonces en ce goût : « MACHIN. Oculiste en tous genres. *Derrière la palissade!* »

GIGANTESQUE TRAVAIL D'HORLOGERIE. CONGÉLATION DES TERRES

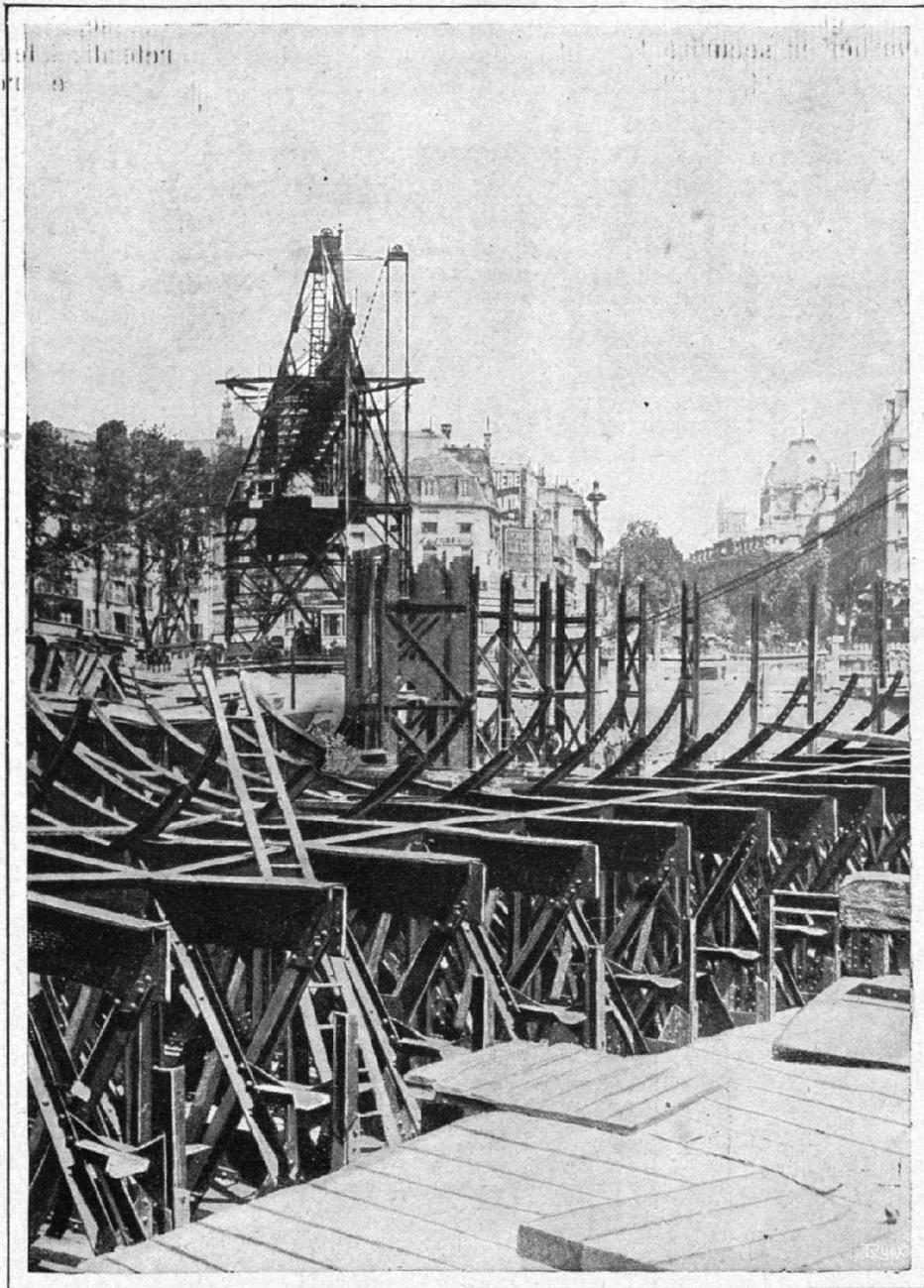
On commença par creuser une tranchée de 6 mètres de profondeur dans laquelle on monta le caisson destiné à former le corps de la station. Long de 66 mètres, il ressembla, tant qu'il fut réduit à la partie inférieure de ses membrures, à un vaste vaisseau sur le chantier. Et nous avons entendu un affreux gamin expliquer à un pauvre paysan que c'était là « le nouveau cuirassé de 20.000 tonnes, qu'aussitôt fini, il serait lancé à la Seine pour le 14 juillet, même qu'il y aurait une bien jolie fête et des illuminations qui vaudraient la peine ». Beaucoup plus vaste que les caissons coulés dans le fleuve, puisqu'il doit contenir une station, il est maintenant terminé et va s'enfoncer peu à peu jusqu'à disparaître complètement sous le sol de la place, et pour jamais.

Aux extrémités de ce caisson, et pour le raccorder au tunnel, se trouvent deux énormes caissons en forme de tours elliptiques, de 22 mètres de haut, qui s'y raccorderont et contiendront toutes les dépendances de la station, les escaliers et les ascenseurs. On les a vus sur la place. Eux aussi disparaîtront peu à peu — celui qui se trouve du côté de la place Saint-André-des-Arts est même, à cette heure, totalement enfoncé — et, une fois en place, chacun d'eux sera surmonté d'un couronnement en maçonnerie de 2 mètres de hauteur par-dessus lequel il faudra ajouter une épaisseur de terrain d'un mètre pour atteindre le nivellement de la place.

Comprend-on toute l'audace qu'il a fallu déployer pour entreprendre des travaux d'une telle envergure en même temps que d'une aussi redoutable délicatesse? La moindre faute pouvait tout faire basculer et causer d'irréparables malheurs. Mais ce n'est pas tout. La partie du tunnel qui rejoint d'un côté les caissons enterrés sous

la Seine et de l'autre le caisson elliptique de la place Saint-Michel, doit filer par dessous la voie de la ligne d'Orléans. Comme les terrains, en cet endroit, sont d'une nature tellement marécageuse que tout fouissement pourrait déterminer des affaissements, des effondrements très dangereux pour la voie passant au dessus, on va congeler toute la masse de terrain à travers laquelle s'effectuera le travail. Ainsi, les ouvriers pourront s'attaquer à un terrain peut-être un peu dur, mais solide et dans lequel nul éboulement ne sera à craindre.

Voici comment on s'y prendra. Tout autour de la partie du sol à congeler, et qui a une soixantaine de mètres de longueur, on forera de nombreux trous horizontaux, dans lesquels une pompe lancera de l'ammoniaque liquide. L'ammoniaque, douée de cette propriété d'absorber la chaleur des corps avec lesquels elle est en contact, produira, de ce fait, un froid d'autant plus intense qu'à mesure que l'ammoniaque aura absorbé de la chaleur, on l'enlèvera pour la remplacer par de l'ammoniaque nouvelle. Perdant peu à peu sa chaleur, la terre se congèlera avec toute l'eau qu'elle peut contenir. On n'aura plus qu'à commencer le travail, et, pour éviter le dégel, il suffira



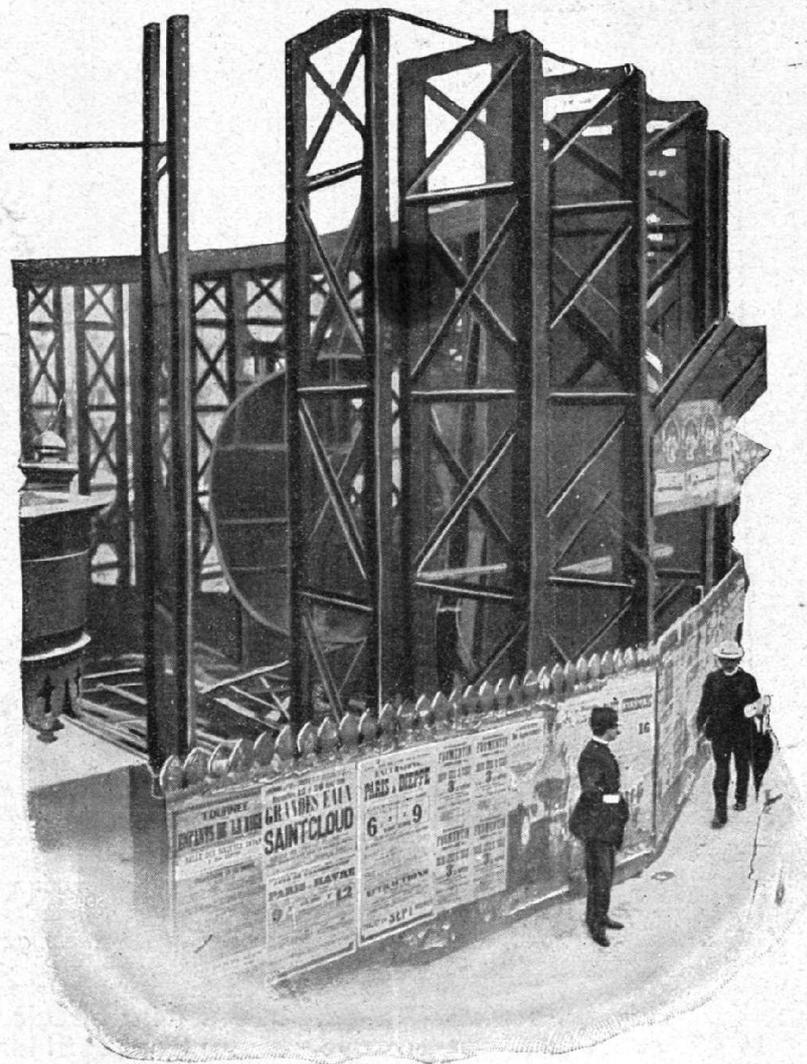
LA PLACE SAINT-MICHEL AU DÉBUT DE LA CONSTRUCTION DU CAISSON
Tant qu'on n'en vit que les membrures inférieures, le caisson ressemblait à un vaisseau sur le chantier. Voilà un aspect de Paris qu'on ne reverra peut-être jamais plus.

de continuer à faire circuler de l'ammoniaque dans les trous ainsi forés.

Et les bonnes taupes continueront sous nos pas leurs labeurs salutaires, et des poussières endormies ainsi dans l'obscurité du sous-sol parisien, reverront la lumière du jour, révélant bien des secrets dont elles étaient gardiennes et qu'elles croyaient à jamais ensevelis. On ferait un musée avec tout ce qu'ont exhumé les travaux du Métropolitain : vieilles armes, débris de

monuments, sculptures, boutons, pièces de monnaies, ustensiles désuets et jusqu'à un corset assez ancien qui, sans doute, sous tant de pieds de terre, se croyait bien fondé à estimer finie sa carrière honnête et laborieuse. Il s'en ira continuer son somme dans une vitrine en attendant que, de nouveau, la poussière des siècles le recouvre. Et puis, plus tard, dans le futur des temps, quand nos fers se seront rouillés et effondrés toutes nos patientes galeries,

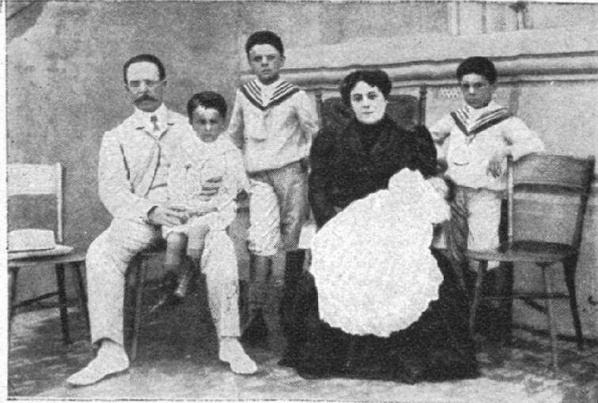
ce sera le tour des débris du Métropolitain de Paris d'aller étaler leur vanité dans les musées d'on ne sait quelles très lointaines humanités — des jaunes? des noirs? qui sait? — quand elles seront venues pratiquer des fouilles sur l'emplacement de notre Paris, depuis longtemps tombé en ruines, effrité au milieu d'une affreuse solitude, sous l'entrelacement des forêts vierges et l'amoncellement des humus millénaires!



LE CAISSON ELLIPTIQUE PLACE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS
C'est sur ces charpentes verticales que furent appliquées,
à grand renfort de coups de riveuses, les plaques
constituant les parois extérieures
du caisson.



LE MÉKONG LIMITROPHE. — Vue d'une des rives du fleuve Mékong qui limite le nouveau territoire que le royaume de Siam vient de céder à la France et sur lequel la navigation est des plus difficiles. Ces rives sont la promenade favorite des indigènes. On sait que le roi de Siam arrive en France en mai.



LE NOUVEAU PRÉSIDENT DE L'URUGUAY ET SA FAMILLE. — Le docteur Claude Williman a été élu président de la République de l'Uruguay pour quatre ans. Il succède à M. Battle Ordenez, qui s'est embarqué le 25 mars pour venir étudier en France les dernières réformes démocratiques.



M. White



M. Jérôme, avocat général



M^{me} Evelyn Thaw

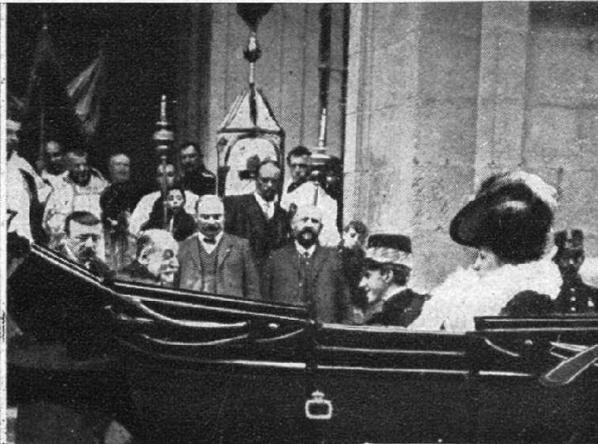


M. Harry Thaw

LE PROCÈS THAW. — Depuis plus de trois mois, les péripéties du drame et du procès Thaw (prononcez *co*) défraient les conversations d'outre-mer. Les journaux d'Amérique en sont remplis. L'Europe n'attendait pas moins impatientement le verdict. M. Thaw, l'assassin, par jalousie rétrospective, et M. White, la victime, sont des multimillionnaires. Après une interminable audition de témoins et les plaidoirie et réquisitoire de MM. Delmas et Jérôme, le jury n'a pu se mettre d'accord, et, le 11 avril, le procès a été remis sans date.



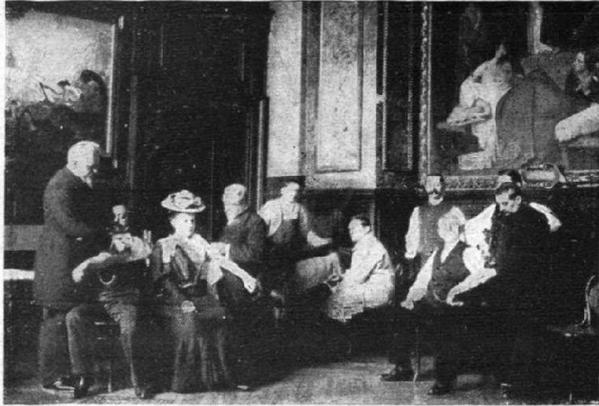
LE TRI-CENTENAIRE DE LA MORT DE L'AMIRAL RUYTER. La reine Wilhelmine de Hollande et la reine-mère sortant de la Grootte Kerk à Amsterdam où reposent les cendres de l'amiral Ruyter, le héros tué devant le Stromboli dans un combat contre l'amiral français Duquesne qui est resté vainqueur.



LE ROI ET LA REINE D'ESPAGNE VISITANT L'ÉGLISE DEL SACRAMENTO. — La reine d'Espagne arrivant à l'église del Sacramento pour implorer la madone de Almuderia, qui est invoquée par les Espagnoles avant toutes les naissances. Au fond de la calèche, heureux, souriant, le roi Alphonse XIII.

UN ATLAS NOUVEAU. — Il vient de paraître un nouvel atlas des plus importants et qui est le plus exact guide «à travers le globe» qui existe, en ce moment; il est signé F. Schrader, F. Prudent et E. Anthoine.

LES VILLES D'ART. — Dans la collection des «Villes d'art», signalons les pittoresques *Palerme* et *Syracuse* par Ch. Diehl et *Prague*, ville amie de la France, par Louis Léger qui y séjourna souvent.



On vaccine au Sénat

L'ÉPIDÉMIE DE VARIOLE NOIRE. — Le bruit ayant couru, à la fin de mars, que plusieurs cas de variole noire, s'étaient déclarés en province et à Paris, la crainte salutaire d'une épidémie a fait précipiter la population vers les instituts de vaccine. Les adminis-



On vaccine à Je sais tout.

trations ont dû établir des salles de vaccination. Les sénateurs et leurs familles défilèrent dans l'ancienne chapelle du Palais du Luxembourg. Chez nous, le Dr Gesua vaccina tout le personnel des Publications et les rédacteurs qui le désirèrent.



LE Dr HÉRICOURT publie l'Hygiène moderne, recommandé spécialement aux arthritiques auxquels il consacre un chapitre plein de bons conseils. De très intéressantes théories aussi sur la maison de demain.



L'ENTERREMENT DU CÉLÈBRE CHIRURGIEN ALLEMAND VON BERGMANN. — Le professeur von Bergmann un des plus célèbres chirurgiens allemands, né en 1835, successeur de Lengenbeck dans la chaire de chirurgie de l'Université de Berlin, est mort le 25 mars. Son enterrement, suivi par les Corporations, a eu lieu à Potsdam.



LE CHIRURGIEN LISTER. — Le grand chirurgien anglais, lord Lister, un des précurseurs des méthodes actuelles d'antisepsie voit célébrer (5 av.) parmi la sympathie universelle, le quatre-vingtième anniversaire de sa naissance.



Convalescents de la maladie du sommeil

LA MALADIE DU SOMMEIL. — La terrible maladie du sommeil, si contagieuse, sévit en ce moment en Afrique. Bien des savants l'étudient. Le docteur Koch que l'on voit, en noir, au milieu de la photographie de droite s'est transporté dans l'Ouest-

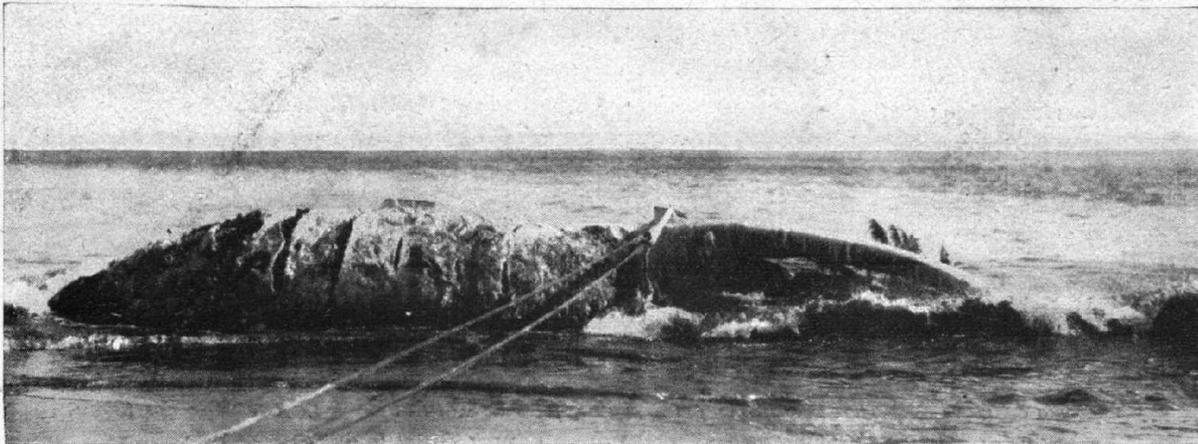
ACADÉMIE DES SCIENCES (15 avril). — M. de Lapparent expose que M. Chudeau qui vient de parcourir 6.000 kilomètres dans le Sahara en accumulant les observations géologiques a constaté l'extension



Le professeur Koch et sa mission africaine

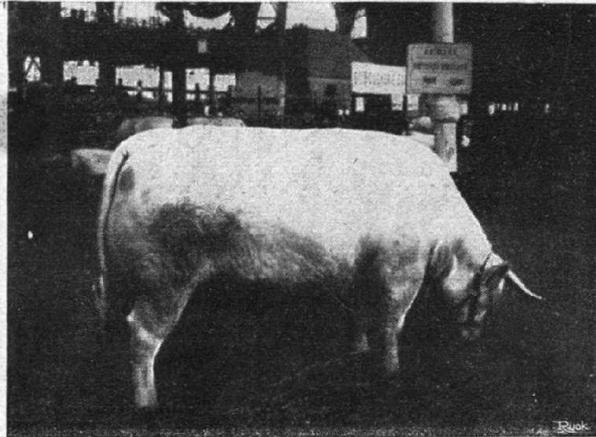
Africain avec une nombreuse mission de médecins allemands et obtient d'importants résultats. On voit, à gauche, tout un groupe des malades en traitement et déjà à demi-réveillés de leur étrange torpeur causée, dit-on, par l'envahissement d'un microbe spécial.

entre le Niger et la région du Tchad des dépôts marins tertiaires d'âge lutécien. Ces dépôts se poursuivent au Nord, assure-t-il, jusqu'à 75 kilomètres d'Agadès.



UNE BALEINE A NEW-YORK. — Les habitants de New-York ont eu ce rare spectacle d'assister à une chasse à la baleine dans leur rade où le cétacé s'était aventuré. Des pêcheurs se lancèrent à sa poursuite

et le harponnèrent après une course fertile en péripéties. La carcasse fut remorquée sur une plage de Long-Island et dépecée. Inutile de dire qu'il y avait foule pour assister à ces diverses opérations.



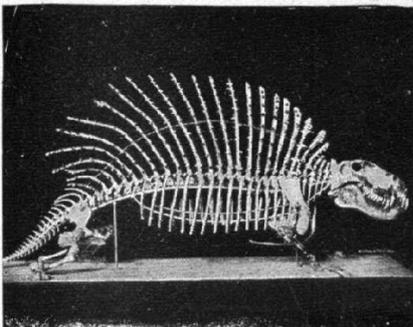
Deux prix d'honneur des animaux gras du Concours Agricole

Les prix d'honneur, consistant en objets d'art, sont donnés aux animaux les plus parfaits de forme et d'engraissement.

BOEUF GRAS de race charolaise (3 ans 4 mois, poids : 1.143 kilogrammes), appartenant à MM. Dodat frères des Grévillets, par la Ferté-Hauterive, Allier.

VACHE GRASSE de race charolaise (3 ans 1 jour, poids 880 kilogrammes), appartenant également à MM. Dodat frères de l'Allier.

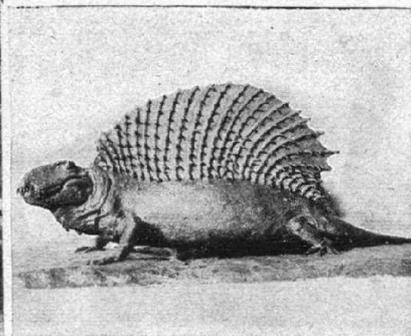
(Cl. Je sais tout)



LE NAOSORUS (navire-lézard) vivait il y a quelques millions d'années. Son corps, long de deux mètres, était caractérisé par l'étrange prolongement de ses vertèbres dorsales.



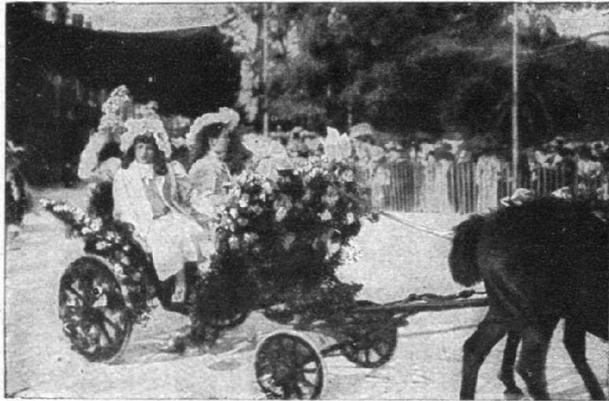
LE STAND DE FERMES ET CHATEAUX devant lequel une foule nombreuse se pressait pendant toute la durée du Concours Agricole de 1907 (18-26 mars), rendant ainsi hommage aux efforts de cette utile publication.



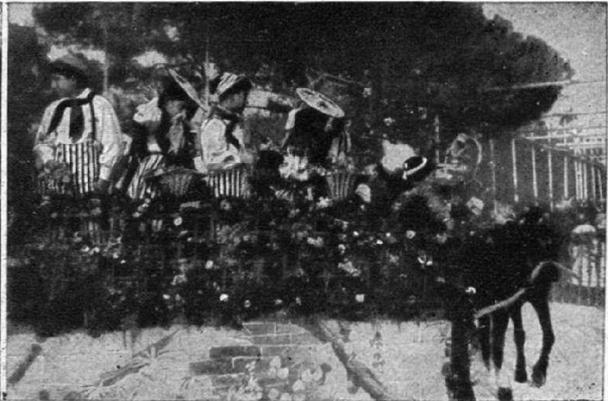
DOYEN DU RÈGNE ANIMAL. — M. Charles A. Sternberg, du Muséum de New-York, a retrouvé le squelette du Naosorus dans la région de la Wichita, au Texas et a pu le reconstituer.

LES POISSONS PARLENT. — C'est le professeur Kœlliker, directeur du laboratoire zoologique de Naples, qui l'affirme dans une communication adressée aux membres des sociétés savantes. A l'aide d'un

microphonographe spécial, M. Kœlliker a pu constater que les poissons émettent un certain bourdonnement, variant de tons, qui est leur langage. Le rouget est le plus loquace des poissons : l'avocat des mers.



Victoria en roses



Deux voitures primées aux fêtes de Cannes

La cueillette des fleurs

PRINTANIÈRE BATAILLE DE FLEURS. — Le 2 avril, il y eut, à Cannes, bataille de fleurs et les voitures, occupées particulièrement par des enfants et des jeunes filles, ont eu un vif succès. Nous donnons deux voitures primées : à gauche, la victoria en roses de M^{mes} d'Euser et Hungern; à droite, jeunes Niçois et Niçoises.



VENTE AU MINISTÈRE DE LA JUSTICE AU PROFIT D'UN ORPHELINAT. — A cette vente, qui a obtenu un beau résultat, il convient de citer parmi les organisatrices et les vendeuses, M^{me} la baronne d'Eichthal, Soubeyran de Saint-Prix, Jules Mercier, Toutée, Reichembach, Fleurie Tautzin, Cordonnier, Julhial, Caulle, Germain, Bousson, Rollet, etc. Dès l'ouverture des portes, les acheteuses les plus élégantes et les plus empressées se dispersèrent vers les coquets comptoirs.



TOILETTE DE RÉCEPTION en crêpe de Chine voilé d'Irlande. Haute ceinture drapée en liberty. Entre-deux broderie et incrustations valenciennes. (Cl. H. Manuel)



LE MATIN AU BOIS. — Quoique les feuilles ne fussent pas encore poussées, la température du commencement d'avril était si délicieuse que les promeneurs étaient très nombreux au Bois: équipages, automobiles, cavaliers et amazones — car il reste toujours élégant de monter à cheval, le matin, au Bois.



ROBE D'ÉTÉ PORTÉE PAR M^{lle} YVONNE DE BRAY. — Robe en linon et broderie anglaise rebrodée. Corsage fichu croisé. Ombrelle brodée assortie à la toilette. (Cl. H. Manuel)

FLEUR À LA MODE. — La fleur à l'habit paraît redevenir à la mode. Récemment M. B. de C. arborait à

sa boutonnière deux azalées d'un rouge pâle, presque rose. C'est un exemple qui sera certainement suivi.



APRÈS UNE NUIT BLANCHE

Rageusement, d'un élan que rien n'eût arrêté, je tournai la clef dans la serrure, j'ouvris ma porte... (Page 491, col. 2.)

Les Nouvelles Aventures d'Arsène Lupin ⁽¹⁾
par Maurice LEBLANC

LE SEPTIÈME CŒUR

Comment j'ai connu Arsène Lupin

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernier numéro, Maurice Leblanc montre ici de quelle façon étrange et mystérieuse il fit la connaissance du gentleman cambrioleur Arsène Lupin ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

J'ATTRIBUE pour une bonne part la conduite que je tins au cours de cette étrange nuit, à l'état d'esprit très spécial où je me trouvais en rentrant chez moi. Nous avons dîné entre amis au restaurant de la Cascade, et, toute la soirée, tandis

que nous fumions et que l'orchestre de tziganes jouait des valse mélancoliques, nous n'avions parlé que de crimes et de vols, d'aventures effrayantes et mystérieuses. C'est toujours là une mauvaise préparation au sommeil.

(1) RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES

(Nos 6, 11, 12, 13, 15, 16, 17, 18, 22, 23, 24, 25, 26 et 27)

Avec un talent d'invention qui fait de lui l'égal du grand romancier anglais, Conan Doyle, Maurice Leblanc a narré dans Je sais tout la

« Vie extraordinaire d'Arsène Lupin », cet escroc de marque dont les audacieuses aventures ont émerveillé des centaines de milliers de lecteurs.

Published on 15 mai 1907. Privilege of copyright in United States reserved under the act approved on march 1905 by Maurice Leblanc.

Les Saint-Marin s'en allèrent en automobile. Jean Daspry, — ce charmant et insouciant Daspry qui devait, six mois après, se faire tuer de façon si tragique sur la frontière du Maroc, — Jean Daspry et moi nous revînmes à pied par la nuit obscure et chaude. Quand nous fûmes arrivés devant le petit hôtel que j'habitais depuis un an à Neuilly, sur le boulevard Maillot, il me dit :

— Vous n'avez jamais peur?

— Quelle idée!

— Dame, ce pavillon est tellement isolé! pas de voisins... des terrains vagues... Vrai, je ne suis pas poltron. Et cependant...

— Eh bien, vous êtes gai, vous!

— Oh! je dis cela comme je dirais autre chose. Les Saint-Marin m'ont impressionné avec leurs histoires de brigands.

M'ayant serré la main il s'éloigna. Je tirai ma clef et j'ouvris.

— Allons, bon! murmurai-je, Antoine a oublié de m'allumer une bougie.

Et soudain je me rappelai : Antoine était absent, je lui avais donné congé.

Tout de suite l'ombre et le silence me furent désagréables. Je montai jusqu'à ma chambre à tâtons, le plus vite possible, et, aussitôt, contrairement à mon habitude, je tournai la clef et poussai le verrou.

La flamme de la bougie me rendit mon sang-froid. Pourtant j'eus soin de sortir mon revolver de sa gaine, un gros revolver à longue portée, et je le posai à côté de mon lit. Cette précaution acheva de me rassurer. Je me couchai et, comme à l'ordinaire, pour m'endormir, je pris sur la table de nuit le livre qui m'y attendait chaque soir.

Je fus très étonné. A la place du coupe-papier dont je l'avais marqué la veille, se trouvait une enveloppe, cachetée de cinq

cachets de cire rouge. Je la saisis vivement. Elle portait comme adresse mon nom et mon prénom, accompagnés de cette mention « Urgente ».

Une lettre! une lettre à mon nom! qui pouvait l'avoir mise à cet endroit? Un peu nerveux, je déchirai l'enveloppe, et je lus :

« A partir du moment où vous aurez ouvert cette lettre, quoi qu'il arrive, quoi que vous entendiez, ne bougez plus, ne faites pas un geste, ne jetez pas un cri. Sinon, vous êtes perdu. »

Moi non plus je ne suis pas un poltron, et tout aussi bien qu'un autre, je sais me tenir en face du danger réel, ou sourire des périls chimériques dont s'effare notre imagination. Mais, je le répète, j'étais dans une situation d'esprit anormale, plus facilement impressionnable, les nerfs à fleur de peau. Et d'ailleurs, n'y avait-il pas dans tout cela quelque chose de troublant et d'inexplicable qui eût ébranlé l'âme du plus intrépide?

Mes doigts serraient fiévreusement la feuille de papier, et mes yeux relisaient sans cesse les phrases menaçantes... « Ne faites pas un geste... ne jetez pas un cri... sinon, vous êtes perdu... » Allons donc! pensai-je, c'est quelque plaisanterie, une farce imbécile.

Je fus sur le point de rire, même je voulais rire à haute voix. Qui m'en empêcha? Quelle crainte indécente me comprima la gorge?

Du moins je soufflerais la bougie. Non, je ne pus la souffler. « Pas un geste, ou vous êtes perdu » était-il écrit.

Mais pourquoi lutter contre ces sortes d'auto-suggestions plus impérieuses souvent que les faits les plus précis? Il n'y avait qu'à fermer les yeux. Je fermai les yeux.

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTES AVENTURES (suite)

Le début de La Dame Blonde — c'est le titre de cette deuxième série, nous fait assister (Je sais tout, n° 22) à l'une des affaires les plus hardies qu'ait conçues le cerveau fécond d'Arsène Lupin. L'assassinat d'un vieux général (Je sais tout n° 23), suivi de la disparition d'un diamant bleu, offre à la police une nouvelle occasion de s'occuper d'Arsène Lupin et sert de prétexte à la rentrée en scène du célèbre détective amateur Herlock Sholmès.

Le policier anglais établit d'abord qu'un même lien réunit toutes ces affaires, mais a à subir de la part d'Arsène Lupin une défense habile et hardie. (Je sais tout n° 24).

Puis ce sont de nouvelles tentatives faites par

Arsène Lupin pour retarder les recherches des policiers anglais; Lupin manque d'être arrêté. (Je sais tout n° 25). Sholmès surprend un entretien entre la Dame Blonde et Arsène Lupin (Je sais tout n° 26) puis veut s'assurer de la personne de l'associée d'Arsène Lupin. Ce dernier, prévenu en temps, délivre son amie et s'empare d'Herlock Sholmès qu'il embarque pour l'Angleterre... Au moment où Arsène Lupin déménage d'une maison qu'il a « truquée » de fond en comble (Je sais tout n° 27), Sholmès, suivi de Ganimard, vient l'arrêter, mais après des péripéties sans nombre et émouvantes, Lupin une fois de plus reprend sa liberté, se rend à la gare du Nord où il dit un joyeux « au revoir » à Sholmès.

Au même moment un bruit léger passa dans le silence, puis des craquements. Et cela provenait, me sembla-t-il, d'une grande salle voisine où j'avais installé mon cabinet de travail et dont je n'étais séparé que par l'antichambre.

L'approche d'un danger réel me surexcita, et j'eus la sensation que j'allais me lever, saisir mon revolver et me précipiter dans cette salle. Je ne me levai point : en face de moi, un des rideaux de la fenêtre de gauche avait remué.

Le doute n'était pas possible : il avait remué. Il remuait encore ! Et je vis — oh ! je vis cela distinctement — qu'il y avait entre les rideaux et la fenêtre, dans cet espace trop étroit, une forme humaine dont l'épaisseur empêchait l'étoffe de tomber droit.

Et l'être aussi me voyait, il était certain qu'il me voyait à travers les mailles très larges de l'étoffe. Alors je compris tout. Tandis que les autres emportaient leur butin, sa mission à lui consistait à me tenir en respect. Me lever ? Saisir un revolver ? Impossible... il était là ! au moindre geste, au moindre cri, j'étais perdu.

Un coup violent secoua la maison, suivi de petits coups groupés par deux ou trois, comme ceux d'un marteau qui frappe sur des pointes et qui rebondit. Ou du moins voilà ce que j'imaginai, dans la confusion de mon cerveau. Et d'autres bruits s'entre-croisèrent, un véritable vacarme qui prouvait que l'on ne se gênait point, et que l'on agissait en toute sécurité.

On avait raison : je ne bougeai pas. Fut-ce lâcheté ? Non, anéantissement plutôt, impuissance totale à mouvoir un seul de mes membres. Sagesse également, car enfin, pourquoi lutter ? Derrière cet homme, il y en avait dix autres qui viendraient à son appel. Allais-je risquer ma vie pour sauver quelques tapisseries et quelques bibelots ?

Et toute la nuit ce supplice dura. Supplice intolérable, angoisse terrible ! Le bruit s'était interrompu, mais je ne cessais d'attendre qu'il recommençât. Et l'homme ! l'homme qui me surveillait, l'arme à la main ! Mon regard effrayé ne le quittait pas. Et mon cœur battait ! et de la sueur ruisselait de mon front et de tout mon corps !

Et tout à coup, un bien-être inexprimable m'envahit : une voiture de laitier, dont je connaissais bien le roulement, passa sur le boulevard, et j'eus en même temps l'impression que l'aube se glissait entre les

persiennes closes et qu'un peu de jour dehors se mêlait à l'ombre.

Et le jour pénétra dans la chambre. Et d'autres voitures passèrent. Et tous les fantômes de la nuit s'évanouirent.

Alors je sortis un bras du lit, lentement, sournoisement. En face, rien ne remua. Je marquai des yeux le pli du rideau, l'endroit précis où il fallait viser, je fis le compte exact des mouvements que je devais exécuter, et, rapidement, j'empoignai mon revolver et je tirai.

Je sautai hors du lit avec un cri de délivrance, et je bondis sur le rideau. L'étoffe était percée, la vitre était percée. Quant à l'homme, je n'avais pu l'atteindre... pour cette bonne raison qu'il n'y avait personne.

LES SEPT POINTS ROUGES DU SEPT DE CŒUR PRENNENT UNE IMPORTANCE EXCEPTIONNELLE.

Personne ! Ainsi, toute la nuit, j'avais été hypnotisé par un pli de rideau ! Et pendant ce temps, des malfaiteurs... Rageusement, d'un élan que rien n'eût arrêté, je tournai la clef dans la serrure, j'ouvris ma porte, je traversai l'antichambre, j'ouvris une autre porte, et je me ruai dans la salle.

Mais une stupeur me cloua sur le seuil, haletant, abasourdi, plus étonné encore que je ne l'avais été de l'absence de l'homme : rien n'avait disparu ! Toutes les choses que je supposais enlevées, meubles, tableaux, vieux velours et vieilles soies, toutes ces choses étaient à leur place !

Spectacle incompréhensible ! Je n'en croyais pas mes yeux ! Pourtant ce vacarme, ces bruits de déménagement... Je fis le tour de la pièce, j'inspectai les murs, je dressai l'inventaire de tous ces objets que je connaissais si bien. Rien ne manquait ! Et ce qui me déconcertait le plus, c'est que rien non plus ne révélait le passage des malfaiteurs, aucun indice, pas une chaise dérangée, pas une trace de pas.

— Voyons, voyons, me disais-je en me prenant la tête à deux mains, je ne suis pourtant pas un fou ! J'ai bien entendu !...

Pouce par pouce, avec les procédés d'investigation les plus minutieux, j'examinai la salle. Ce fut en vain. Ou plutôt... mais pouvais-je considérer cela comme une découverte ? Sous un petit tapis persan, jeté sur le parquet, je ramassai une carte, une carte à jouer. C'était un sept de cœur, pareil à tous les sept de cœur des jeux de cartes français, mais qui retint mon atten-

tion par un détail assez curieux. La pointe extrême de chacune des sept marques rouges en forme de cœur, était percée d'un trou, le trou rond et régulier qu'eût pratiqué l'extrémité d'un poinçon.

Voilà tout. Une carte et une lettre trouvée dans un livre. En dehors de cela, rien. Était-ce assez pour affirmer que je n'avais pas été le jouet d'un rêve ?

Toute la journée, je poursuivis mes recherches dans le salon. C'était une grande pièce en disproportion avec l'exiguité de l'hôtel, et dont l'ornementation attestait le goût bizarre de celui qui l'avait conçue. Le parquet était fait d'une mosaïque de petites pierres multicolores, formant de larges dessins symétriques. La même mosaïque recouvrait les murs, disposée en panneaux, allégories pompéiennes, compositions bizantines, fresques du moyen âge. Un Bacchus enfourchait un tonneau. Un empereur couronné d'or, à barbe fleurie, tenait un glaive dans sa main droite.

Tout en haut, un peu à la façon d'un atelier, se découpait l'unique et vaste fenêtre. Cette fenêtre étant toujours ouverte la nuit, il était probable que les hommes avaient passé par là, à l'aide d'une échelle. Mais, ici encore, aucune certitude. Les montants de l'échelle eussent dû laisser des traces sur le sol battu de la cour : il n'y en avait point. L'herbe du terrain vague, qui entourait l'hôtel, aurait dû être fraîchement foulée : elle ne l'était pas.

J'avoue que je n'eus point l'idée de m'adresser à la police, tellement les faits qu'il m'eût fallu exposer étaient inconsistants et absurdes. On se fût moqué de moi. Mais, le surlendemain, c'était mon jour de chronique au *Gil Blas*, où j'écrivais alors. Obsédé par mon aventure, je la racontai tout au long.

L'article ne passa pas inaperçu, mais je vis bien qu'on ne le prenait guère au sérieux, et qu'on le considérait plutôt comme une fantaisie que comme une histoire réelle. Les Saint-Marin me raillèrent. Daspry, cependant, qui ne manquait pas d'une certaine compétence en ces matières, vint me voir, se fit expliquer l'affaire et l'étudia... sans plus de succès d'ailleurs.

Or, un des matins suivants le timbre de la grille résonna, et Antoine vint m'avertir qu'un monsieur désirait me parler. Il n'avait pas voulu donner son nom. Je le priai de monter.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, très brun, de visage énergique, et dont les habits propres, mais usés, annon-

çaient un souci d'élégance qui contrastait avec ses façons plutôt vulgaires.

Sans préambule, il me dit — d'une voix éraillée, avec des accents qui me confirmèrent la situation sociale de l'individu :

— Monsieur, en voyage, dans un café, le *Gil Blas* m'est tombé sous les yeux. J'ai lu votre article. Il m'a intéressé... beaucoup.

— Je vous remercie.

— Et je suis revenu.

— Ah !

— Oui, pour vous parler. Tous les faits que vous avez racontés sont-ils exacts ?

— Absolument exacts.

— Il n'en est pas un seul qui soit de votre invention ?

— Pas un seul.

— En ce cas j'aurais peut-être des renseignements à vous fournir.

— Je vous écoute.

— Non.

— Comment, non ?

— Avant de parler, il faut que je vérifie s'ils sont justes.

— Et pour les vérifier...

— Il faut que je reste seul dans cette pièce.

Je le regardai avec surprise.

— Je ne vois pas très bien...

— C'est une idée que j'ai eue en lisant votre article. Certains détails établissent une coïncidence vraiment extraordinaire avec une autre aventure que le hasard m'a révélée. Si je me suis trompé, il est préférable que je garde le silence. Et l'unique moyen de le savoir, c'est que je reste seul...

Qu'y avait-il sous cette proposition ? Plus tard je me suis rappelé qu'en la formulant l'homme avait un air inquiet, une expression de physionomie anxieuse. Mais, sur le moment, bien qu'un peu étonné, je ne trouvai rien de particulièrement anormal à sa demande. Et puis une telle curiosité me stimulait !

Jé répondis :

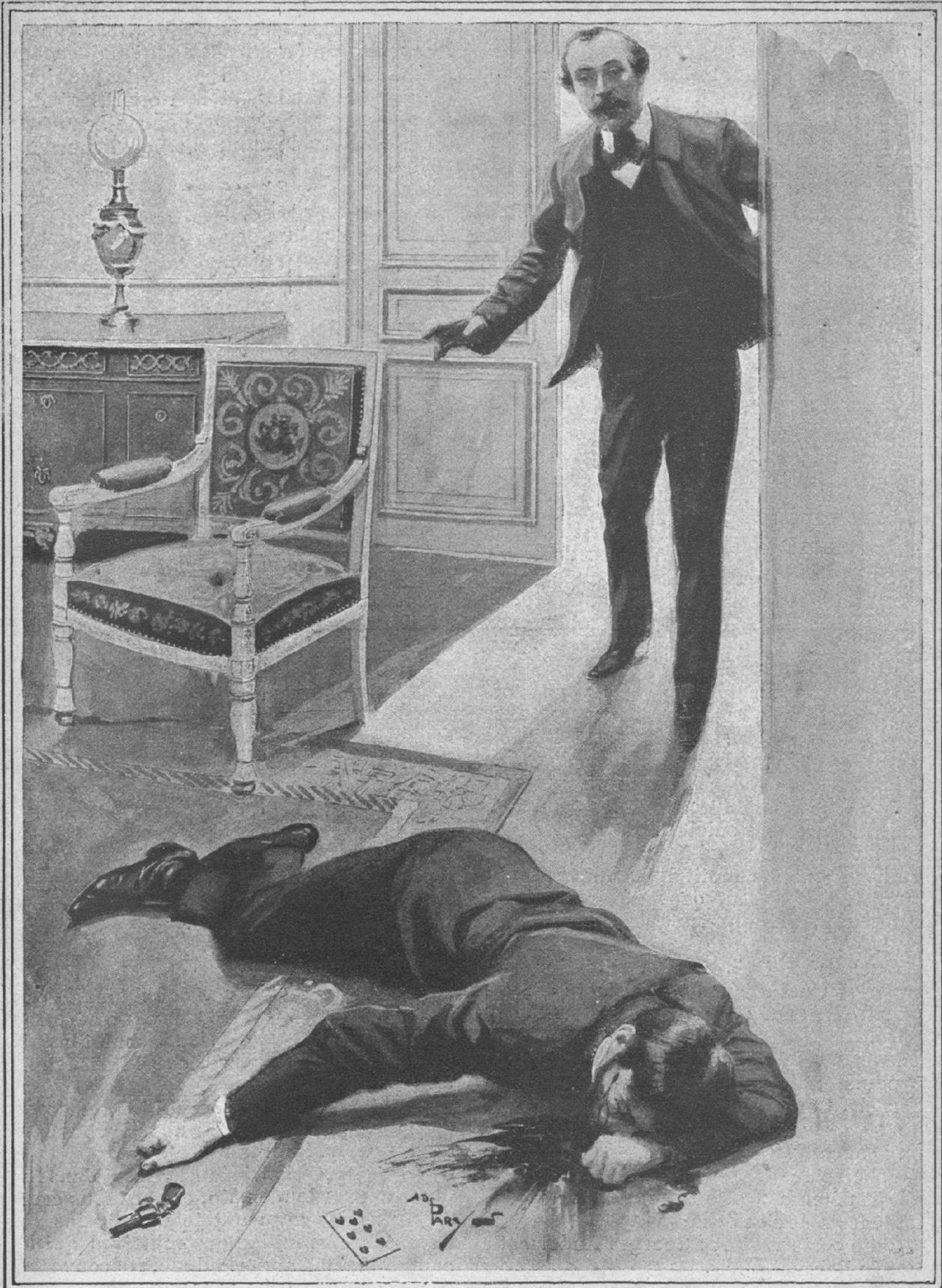
— Soit. Combien vous faut-il de temps ?

— Oh ! trois minutes, pas davantage. D'ici trois minutes, je vous rejoindrai.

Je sortis de la pièce. En bas, je tirai ma montre. Une minute s'écoula. Deux minutes... Pourquoi donc me sentais-je oppressé ? Pourquoi ces instants me paraissaient-ils plus solennels que d'autres ?

Deux minutes et demie... Deux minutes trois quarts... Et soudain un coup de feu retentit.

En quelques enjambées j'escaladai les marches et j'entrai. Un cri d'horreur m'échappa.



UN MYSTÉRIEUX SUICIDE

Au milieu de la salle, l'homme gisait, immobile, couché sur le côté gauche... Près de son poing, un revolver tout fumant. (Page 494, col. 1.)

Au milieu de la salle l'homme gisait, immobile, couché sur le côté gauche. Du sang coulait de son crâne, mêlé à des débris de cervelle. Près de son poing, un revolver, tout fumant.

Une convulsion l'agita, et ce fut tout.

Mais plus encore que ce spectacle effroyable, quelque chose me frappa, quelque chose qui fit que je n'appelai pas au secours tout de suite, et que je ne me jetai point à genoux pour voir si l'homme respirait. A deux pas de lui, par terre il y avait un sept de cœur !

Je le ramassai. Les sept extrémités des sept marques rouges était percées d'un trou...

Une demi-heure après, le commissaire de police de Neuilly arrivait, puis le médecin légiste, puis le chef de la Sûreté, M. Dudouis. Je m'étais bien gardé de toucher au cadavre. Rien ne put fausser les premières constatations.

Elles furent brèves, d'autant plus brèves que tout d'abord on ne découvrit rien, ou peu de chose. Dans les poches du mort, aucun papier, sur ses vêtements aucun nom, sur son linge aucune initiale. Somme toute, pas un indice capable d'établir son identité.

Et dans la salle le même ordre qu'auparavant. Les meubles n'avaient pas été dérangés, et les objets avaient gardé leur ancienne position. Pourtant cet homme n'était pas venu chez moi dans l'unique intention de se tuer, et parce qu'il jugeait que mon domicile convenait mieux que tout autre à son suicide ! Il fallait qu'un motif l'eût déterminé à cet acte de désespoir, et que ce motif lui-même résultât d'un fait nouveau, constaté par lui au cours des trois minutes qu'il avait passées seul.

Quel fait ? Qu'avait-il vu ? Qu'avait-il surpris ? Quel secret épouvantable avait-il pénétré ? Aucune supposition n'était permise.

Mais, au dernier moment, un incident se produisit qui nous parut d'un intérêt considérable. Comme deux agents se baissaient pour soulever le cadavre, et l'emporter sur un brancard, ils s'aperçurent que la main gauche, fermée jusqu'alors et crispée, s'était détendue, et qu'une carte de visite, toute froissée s'en échappait.

Cette carte portait : Georges Andermatt, rue de Berry, 37.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Georges Andermatt était un gros banquier de Paris, fondateur et président de ce Comptoir des

métaux qui a donné une telle impulsion aux industries métallurgiques de France. Il menait grand train, possédant mail-coach, automobiles, écurie de course. Ses réunions étaient très suivies, et l'on citait M^{me} Andermatt pour sa grâce et pour sa beauté.

— Serait-ce le nom du mort ? murmurai-je.

Le chef de la Sûreté se pencha.

— Ce n'est pas lui. M. Andermatt est un homme pâle et un peu grisonnant.

— Mais alors pourquoi cette carte ?

— Vous avez le téléphone, Monsieur ?

— Oui, dans le vestibule. Si vous voulez bien m'accompagner...

Il chercha dans l'annuaire et demanda le 415.21.

— M. Andermatt est-il chez lui ? — Veuillez lui dire que M. Dudouis le prie de venir en toute hâte au 102 du boulevard Maillot. C'est urgent.

Vingt minutes plus tard, M. Andermatt descendait de son automobile. On lui exposa les raisons qui nécessitaient son intervention, puis on le mena devant le cadavre.

Il eut une seconde d'émotion qui contracta son visage, et prononça à voix basse, comme s'il parlait malgré lui :

— Etienne Varin.

— Vous le connaissiez ?

— Non... ou du moins oui... mais de vue seulement. Son frère...

— Il a un frère ?

— Oui, Alfred Varin... Son frère est venu autrefois me solliciter... je ne sais plus à quel propos...

— Où demeure-t-il ?

— Les deux frères demeuraient ensemble... rue de Provence, je crois.

— Et vous ne soupçonnez pas la raison pour laquelle celui-là s'est tué ?

— Nullement.

— Cependant cette carte qu'il tenait dans sa main?... Votre carte avec votre adresse !

— Je n'y comprends rien. Ce n'est là évidemment qu'un hasard que l'instruction nous expliquera.

Un hasard en tous cas bien curieux, pensai-je, et je sentis que nous éprouvions tous la même impression.

Cette impression, je la retrouvai dans les journaux du lendemain, et chez tous ceux de mes amis avec qui je m'entretins de l'aventure. Au milieu des mystères qui la compliquaient, après la double découverte, si déconcertante, de ce sept de cœur, sept fois percé, après les deux événements aussi énigmatiques l'un que l'autre dont ma de-

meure avait été le théâtre, cette carte de visite semblait enfin promettre un peu de lumière. Par elle on arriverait à la vérité.

Mais, contrairement aux prévisions, M. Andermatt ne fournit aucune indication.

— J'ai dit ce que je savais, répétait-il. Que veut-on de plus? Je suis le premier stupéfait que cette carte ait été trouvée là, et j'attends comme tout le monde que ce point soit éclairci.

Il ne le fut pas. L'enquête établit que les frères Varin, Suisses d'origine, avaient mené sous des noms différents une vie fort mouvementée, fréquentant les tripots, en relations avec toute une bande d'étrangers dont on surveillait les agissements, et qui s'était dispersée après une série de cambriolages auxquels leur participation ne fut établie que par la suite. Au numéro 24 de la rue de Provence où les frères Varin avaient en effet habité six ans auparavant, on ignorait ce qu'ils étaient devenus.

Je confesse que, pour ma part, cette affaire me semblait si embrouillée que je ne croyais guère à la possibilité d'une solution, et que je m'efforçais de n'y plus songer. Mais Jean Daspry au contraire, que je vis beaucoup à cette époque, se passionnait chaque jour davantage.

Ce fut lui qui me signala cet écho d'un journal étranger que toute la presse reproduisait et commentait :

« On va procéder en présence de l'empereur et dans un lieu que l'on tiendra secret jusqu'à la dernière minute, aux premiers essais d'un sous-marin qui doit révolutionner les conditions futures de la guerre navale. Une indiscretion nous a révélé le nom de ce sous-marin : il s'appelle *Le Sept-de-cœur*. »

Le Sept de cœur! était-ce là coïncidence fortuite? ou bien devait-on établir un lien entre le nom de ce sous-marin et les incidents dont nous avons parlé? Mais un lien de quelle nature? Ce qui se passait ici ne pouvait aucunement se relier à ce qui se passait là-bas.

— Qu'en savez-vous? me disait Daspry. Les effets les plus disparates proviennent souvent d'une cause unique.

Le surlendemain, un autre écho nous arrivait :

« On prétend que les plans du *Sept-de-cœur*, le sous-marin dont les expériences vont avoir lieu incessamment, ont été exécutés par des ingénieurs français. Ces ingénieurs, ayant sollicité en vain l'appui de leurs compatriotes, se seraient adressés ensuite, sans plus de succès, à l'Amirauté

anglaise. Nous donnons ces nouvelles sous toute réserve. »

Je n'ose pas trop insister sur des faits de nature extrêmement délicate, et qui provoquèrent en France, on s'en souvient, une émotion aussi considérable. Cependant, puisque tout danger de complication est écarté, il me faut bien parler de l'article de *l'Echo de France* qui fit alors tant de bruit, et qui jeta sur l'affaire du Sept de cœur, comme on l'appelait, quelques clartés... confuses.

Le voici, tel qu'il parut sous la signature de Salvator :

L'ARTICLE DE SALVATOR ET LA VISITE QUI EN RÉSULTE. — UNE DAME VOILÉE.

L'affaire du Sept-de-cœur. Un coin du voile soulevé.

« Nous serons brefs. Il y a dix ans, un jeune ingénieur des mines, Louis Lacombe, désireux de consacrer son temps et sa fortune aux études qu'il poursuivait, donna sa démission, et loua, au numéro 102 du boulevard Maillot un petit hôtel qu'un comte italien avait fait récemment construire et décorer. Par l'intermédiaire de deux individus, les frères Varin, de Lausanne, dont l'un l'assistait dans ses expériences comme préparateur, et dont l'autre lui cherchait des commanditaires, il entra en relations avec M. Georges Andermatt, qui venait de fonder le Comptoir des Métaux.

« Après plusieurs entrevues, il parvint à l'intéresser à un projet de sous-marin auquel il travaillait, et il fut entendu que, dès la mise au point définitive de l'invention, M. Andermatt userait de son influence pour obtenir du ministère de la marine une série d'essais.

« Durant deux années Louis Lacombe fréquenta assidûment l'hôtel Andermatt et soumit au banquier les perfectionnements qu'il apportait à son projet, jusqu'au jour où, satisfait lui-même de son travail, ayant trouvé la formule définitive qu'il cherchait, il pria M. Andermatt de se mettre en campagne.

« Ce jour-là, Louis Lacombe dîna chez les Andermatt. Il s'en alla, le soir, vers onze heures et demie. Depuis on ne l'a plus revu.

« En relisant les journaux de l'époque, on verrait que la famille du jeune homme saisit la justice et que le parquet s'inquiéta. Mais on n'aboutit à aucune certitude, et généralement il fut admis que Louis

Lacombe, qui passait pour un garçon original et fantasque était parti en voyage sans prévenir personne.

« Acceptons cette hypothèse... invraisemblable. Mais une question se pose, capitale pour notre pays : que sont devenus les plans du sous-marin? Louis Lacombe les a-t-il emportés? Sont-ils détruits? »

« De l'enquête très sérieuse à laquelle nous nous sommes livrés, il résulte que ces plans existent. Les frères Varin les ont eus entre les mains. Comment? Nous n'avons encore pu l'établir, de même que nous ne savons pas pourquoi ils n'ont pas essayé plus tôt de les vendre. Craignaient-ils qu'on leur demandât comment ils les avaient en leur possession? En tous cas cette crainte n'a pas persisté, et nous pouvons en toute certitude affirmer ceci : les plans de Louis Lacombe sont la propriété d'une puissance étrangère, et nous sommes en mesure de publier la correspondance échangée à ce propos entre les frères Varin et le représentant de cette puissance. Actuellement le *Sept-de-cœur* imaginé par Louis Lacombe est réalisé par nos voisins. »

« La réalité répondra-t-elle aux prévisions optimistes de ceux qui ont été mêlés à cette trahison? Nous avons, pour espérer le contraire, des raisons que l'événement, nous voudrions le croire, ne tromperont point. »

Et un post-scriptum ajoutait :

« Dernière heure. — Nous espérions à juste titre. Nos informations particulières nous permettent d'annoncer que les essais du *Sept-de-cœur* n'ont pas été satisfaisants. Il est assez probable qu'aux plans livrés par les frères Varin, il manquait le dernier document apporté par Louis Lacombe à M. Andermatt le soir de sa disparition, document indispensable à la compréhension totale du projet, sorte de résumé où l'on retrouve les conclusions définitives, les évaluations et les mesures contenues dans les autres papiers. Sans ce document les plans sont imparfaits; de même que, sans les plans, le document est inutile. »

« Donc il est encore temps d'agir et de reprendre ce qui nous appartient. Pour cette besogne fort difficile, nous comptons beaucoup sur l'assistance de M. Andermatt. Il aura à cœur d'expliquer la conduite inexplicable qu'il a tenue depuis le début. Il dira non seulement pourquoi il n'a pas raconté ce qu'il savait au moment du suicide d'Etienne Varin, mais aussi pourquoi il n'a jamais révélé la disparition des papiers dont il avait connaissance. Il

dira pourquoi, depuis six ans, il fait surveiller les frères Varin par des agents à sa solde. »

« Nous attendons de lui, non point des paroles, mais des actes. Sinon... »

La menace était brutale. Mais en quoi consistait-elle? Quel moyen d'intimidation Salvator, l'auteur... anonyme de l'article, possédait-il sur M. Andermatt?

Une nuée de reporters assaillit le banquier, et dix interviews exprimèrent le dédain avec lequel il répondait à cette mise en demeure. Sur quoi, le correspondant de *l'Echo de France* riposta par ces trois lignes :

« Que M. Andermatt le veuille ou non, il est dès à présent notre collaborateur dans l'œuvre que nous entreprenons. »

Le jour où parut cette réplique, Daspry et moi nous dînâmes ensemble. Le soir, les journaux étalés sur ma table, nous discutâmes l'affaire et l'examinâmes sous toutes ses faces avec cet énervement que l'on éprouverait à marcher indéfiniment dans l'ombre et à toujours se heurter aux mêmes obstacles.

Et soudain, sans que mon domestique m'eût averti, sans que le timbre eût résonné, la porte s'ouvrit et une dame entra, couverte d'un voile épais.

Je me levai aussitôt et m'avançai. Elle me dit :

— C'est vous, Monsieur, qui demeurez ici?

— Oui, Madame, mais je vous avoue...

— La grille sur le boulevard n'était pas fermée, expliqua-t-elle.

— Mais la porte du vestibule?

Elle ne répondit pas, et je songeai qu'elle avait dû faire le tour par l'escalier de service. Elle connaissait donc le chemin?

Il y eut un silence un peu embarrassé. Elle regarda Daspry. Malgré moi, comme j'eusse fait dans un salon, je le présentai. Puis je la priai de s'asseoir et de m'exposer le but de sa visite.

Elle enleva son voile et je vis qu'elle était brune, de visage régulier et, sinon très belle, du moins d'un charme infini, qui provenait de ses yeux surtout, des yeux graves et douloureux.

Elle dit simplement :

— Je suis M^{me} Andermatt.

— Madame Andermatt! répétais-je, de plus en plus étonné.

Un nouveau silence. Et elle reprit d'une voix calme, et de l'air le plus tranquille :

— Je viens au sujet de cette affaire... que vous savez. J'ai pensé que je pourrais peut-

être avoir auprès de vous quelques renseignements...

— Mon Dieu, Madame, je n'en connais pas plus que ce qu'en ont dit les journaux. Veuillez préciser en quoi je puis vous être utile.

— Je ne sais pas... Je ne sais pas...

Seulement alors j'eus l'intuition que son calme était factice, et que, sous cet air de sécurité parfaite, se cachait un grand trouble. Et nous nous tûmes, aussi gênés l'un que l'autre.

Mais Daspry, qui n'avait pas cessé de l'observer, s'approcha et lui dit :

— Voulez-vous me permettre, Madame, de vous poser quelques questions ?

— Oh ! oui, s'écria-t-elle, comme cela je parlerai.

— Vous parlerez... quelles que soient ces questions ?

— Quelles qu'elles soient.

Il réfléchit et prononça :

— Vous connaissiez Louis Lacombe ?

— Oui, par mon mari.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Le soir où il a dîné chez nous.

— Ce soir-là, rien n'a pu vous donner à penser que vous ne le verriez plus ?

— Non. Il avait bien fait allusion à un voyage en Russie, mais si vaguement !

— Vous comptiez donc le revoir ?

— Le surlendemain, à dîner.

— Et comment expliquez-vous cette disparition ?

— Je ne l'explique pas.

— Et M. Andermatt ?

— Je l'ignore.

— Cependant...

— Ne m'interrogez pas là-dessus.

— L'article de *l'Echo de France* semble dire...

— Ce qu'il semble dire, c'est que les frères Varin ne sont pas étrangers à cette disparition.

— Est-ce votre avis ?

— Oui

— Sur quoi repose votre conviction ?

— En nous quittant, Louis Lacombe portait une serviette qui contenait tous les papiers relatifs à son projet. Deux jours après, il y a eu entre mon mari et l'un des frères Varin, celui qui vit, une entrevue au cours de laquelle mon mari acquérait la preuve que ces papiers étaient aux mains des deux frères.

— Et il ne les a pas dénoncés ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que, dans la serviette, se trouvait autre chose que les papiers de Louis Lacombe.

— Quoi ?

Elle hésita, fut sur le point de répondre, puis, finalement, garda le silence. Daspry continua :

— Voilà donc la cause pour laquelle votre mari, sans avertir la police, faisait surveiller les deux frères. Il espérait à la fois reprendre les papiers et cette chose... compromettante grâce à laquelle les deux frères exerçaient sur lui une sorte de chantage.

— Sur lui... et sur moi.

— Ah ! sur vous aussi ?

— Sur moi principalement.

Elle articula ces trois mots d'une voix sourde. Daspry l'observa, fit quelques pas, et revenant à elle :

— Vous avez écrit à Louis Lacombe ?

OU IL EST QUESTION DE LETTRES COMPROMETTANTES, D'UN TAS DE CAILLOUX ET D'UNE PLAQUE DE FER TACHÉE DE ROUGE.

— Certes... mon mari était en relations...

— En dehors de ces lettres officielles, n'avez-vous pas écrit à Louis Lacombe... d'autres lettres... Excusez mon insistance, mais il est indispensable que je sache toute la vérité. Avez-vous écrit d'autres lettres ?

Toute rougissante, elle murmura :

— Oui.

— Et ce sont ces lettres que possédaient les frères Varin ?

— Oui,

— M. Andermatt le sait donc ?

— Il ne les a pas vues, mais Alfred Varin lui en a révélé l'existence, le menaçant de les publier si mon mari agissait contre eux. Mon mari a eu peur... il a reculé devant le scandale.

— Seulement, il a tout mis en œuvre pour leur arracher ces lettres.

— Il a tout mis en œuvre... du moins, je le suppose, car, à partir de cette dernière entrevue avec Alfred Varin, et après les quelques mots très violents par lesquels il m'en rendit compte, il n'y a plus eu entre mon mari et moi aucune intimité, aucune confiance. Nous vivons comme deux étrangers.

— En ce cas, si vous n'avez rien à perdre, que craignez-vous ?

— Si indifférente que je lui sois devenue, je suis celle qu'il a aimée, celle qu'il aurait encore pu aimer — oh ! cela, j'en suis certaine, murmura-t-elle d'une voix ardente, il m'aurait encore aimée s'il ne s'était pas emparé de ces maudites lettres.

— Comment ! il aurait réussi... Mais les deux frères se défiaient cependant ?

— Oui, et ils se vantaient même, paraît-il, d'avoir une cachette sûre.

— Alors ?...

— J'ai tout lieu de croire que mon mari a découvert cette cachette !

— Allons donc ! où se trouvait-elle ?

— Ici.

Je tressautai.

— Ici !

— Oui, et je l'avais toujours soupçonné. Louis Lacombe, très ingénieux, passionné de mécanique, s'amusa, à ses heures perdues, à confectionner des coffres et des serrures. Les frères Varin ont dû surprendre et, par la suite, utiliser une de ces cachettes pour dissimuler les lettres... et d'autres choses aussi sans doute.

— Mais ils n'habitaient pas ici, m'écriai-je.

— Jusqu'à votre arrivée, il y a quatre mois, ce pavillon est resté inoccupé. Il est donc probable qu'ils y revenaient, et ils ont pensé en outre que votre présence ne les gênerait pas le jour où ils auraient besoin de retirer tous leurs papiers. Mais ils comptaient sans mon mari qui, dans la nuit du 22 au 23 juin, a forcé le coffre, a pris... ce qu'il cherchait, et a laissé sa carte pour bien montrer aux deux frères qu'il n'avait plus à les redouter et que les rôles changeaient. Deux jours plus tard, averti par l'article du *Gil Blas*, Etienne Varin se présentait chez vous en toute hâte, restait seul dans ce salon, trouvait le coffre vide... et se tuait.

Après un instant, Daspry demanda :

— C'est une simple supposition, n'est-ce pas ? M. Andermatt ne vous a rien dit ?

— Non.

— Son attitude vis-à-vis de vous ne s'est pas modifiée ? Il ne vous a pas paru plus sombre, plus soucieux ?

— Non.

— Et vous croyez qu'il en serait ainsi s'il avait trouvé les lettres ? Pour moi il ne les a pas. Pour moi ce n'est pas lui qui est entré ici.

— Mais qui alors ?

— Le personnage mystérieux qui conduit cette affaire, qui en tient tous les fils, et qui la dirige vers un but que nous ne faisons qu'entrevoir à travers tant de complications, le personnage mystérieux dont on sent l'action invisible et toute-puissante depuis la première heure. C'est lui et ses amis qui sont entrés dans cet hôtel le 22 juin, c'est lui qui a découvert la cachette,

c'est lui qui a laissé la carte de M. Andermatt, c'est lui qui détient la correspondance et les preuves de la trahison des frères Varin.

— Qui, lui ? interrompis-je, non sans impatience.

— Le correspondant de *l'Echo de France*, parbleu, ce Salvator ! N'est-ce pas d'une évidence aveuglante ? Ne donne-t-il pas dans son article des détails que, seul, peut connaître l'homme qui a pénétré les secrets des deux frères ?

— En ce cas, balbutia M^{me} Andermatt, avec effroi, il a mes lettres également, et c'est lui à son tour qui menace mon mari ! Que faire, mon Dieu !

— Lui écrire, déclara nettement Daspry, se confier à lui sans détours, lui raconter tout ce que vous savez et tout ce que vous pouvez apprendre.

— Que dites-vous !

— Votre intérêt est le même que le sien. Il est hors de doute qu'il agit contre le survivant des deux frères. Ce n'est pas contre M. Andermatt qu'il cherche des armes, mais contre Alfred Varin. Aidez-le.

— Comment ?

— Votre mari a-t-il ce document qui complète et qui permet d'utiliser les plans de Louis Lacombe ?

— Oui.

— Prévenez-en Salvator. Au besoin tâchez de lui procurer ce document. Bref entrez en correspondance avec lui. Que risquez-vous ?

Le conseil était hardi, dangereux même à première vue, mais M^{me} Andermatt n'avait guère le choix. Aussi bien, comme disait Daspry, que risquait-elle ? Si l'inconnu était un ennemi, cette démarche n'aggravait pas la situation. Si c'était un étranger qui poursuivait un but particulier, il devait n'attacher à ces lettres qu'une importance secondaire.

Quoi qu'il en soit, il y avait là une idée, et M^{me} Andermatt, dans son désarroi, fut trop heureuse de s'y rallier. Elle nous remercia avec effusion, et promit de nous tenir au courant.

Le surlendemain, en effet, elle nous envoyait ce mot qu'elle avait reçu en réponse :

« Les lettres ne s'y trouvaient pas. Mais je les aurai, soyez tranquille. Je veille à tout. S. »

Je pris le papier. C'était l'écriture du billet que l'on avait introduit dans mon livre de chevet, le soir du 22 juin.

Daspry avait donc raison, Salvator était



UNE VISITEUSE INATTENDUE

Et soudain, sans que mon domestique m'eût averti, sans que le timbre eût résonné, la porte s'ouvrit et une dame entra. (Page 496, col. 2.)

bien le grand organisateur de cette affaire.

En vérité nous commençons à discerner quelques lueurs parmi les ténèbres qui nous environnaient et certains points s'éclaircissaient d'une lumière inattendue. Mais que d'autres restaient obscurs, comme la découverte des deux sept de cœur. Pour ma part, j'en revenais toujours là, plus intrigué peut-être qu'il n'eût fallu par ces deux cartes dont les sept petites figures transpercées avaient frappé mes yeux en de si troublantes circonstances. Quel rôle jouaient-elles dans le drame? Quelle importance devait-on leur attribuer? Quelle conclusion devait-on tirer de ce fait que le sous-marin construit sur les plans de Louis Lacombe portait le nom de *Sept-de-cœur*?

Daspry, lui, s'occupait peu des deux cartes, tout entier à l'étude d'un autre problème dont la solution lui semblait plus urgente: il cherchait inlassablement la fameuse cachette.

— Et qui sait, disait-il, si je n'y trouverais point les lettres que Salvator n'y a pas trouvées... par inadvertance peut-être. Il est si peu croyable que les frères Varin aient enlevé d'un endroit qu'ils supposaient inaccessible, l'arme dont ils savaient la valeur inappréciable!

Et il cherchait. La grande salle n'ayant bientôt plus de secret pour lui, il étendait ses investigations à toutes les autres pièces du pavillon, il scruta l'intérieur et l'extérieur, il examina les pierres et les briques des murailles, il souleva les ardoises du toit.

Un jour il arriva avec une pioche et une pelle, me donna la pelle, garda la pioche et, désignant le terrain vague :

— Allons-y.

Je le suivis sans enthousiasme. Il le divisa en plusieurs sections qu'il inspecta successivement. Mais, dans un coin, à l'angle que formaient les murs de deux propriétés voisines, un amoncellement de moellons et de cailloux, recouverts de ronces et d'herbes, attira son attention. Il l'attaqua.

Je dus l'aider. Durant une heure, en plein soleil, nous peinâmes inutilement. Mais lorsque, sous les pierres écartées, nous parvînmes au sol lui-même, et que nous l'eûmes éventré, la pioche de Daspry mit à nu des ossements, un reste de squelette autour duquel s'effiloquaient encore des bribes de vêtements.

Et soudain je me sentis pâlir. J'apercevais fiché en terre une petite plaque de fer,

découpée en forme de rectangle et où il me semblait distinguer des taches rouges. Je me baissai. C'était bien cela : la plaque avait les dimensions d'une carte à jouer, et les taches rouges, d'un rouge de minium rongé par places, étaient au nombre de sept, disposées comme les sept points d'un sept de cœur, et percées d'un trou à chacune des sept extrémités.

— Ecoutez, Daspry, j'en ai assez de toutes ces histoires. Tant mieux pour vous si elles vous intéressent. Moi, je vous fausse compagnie.

Était-ce l'émotion? Était-ce la fatigue d'un travail exécuté sous un soleil trop rude, toujours est-il que je chancelai en m'en allant, et que je dus me mettre au lit où je restai quarante-huit heures, fiévreux et brûlant, obsédé par des squelettes qui dansaient autour de moi et se jetaient à la tête leurs cœurs sanguinolents.

Daspry me fut fidèle. Chaque jour il m'accorda trois ou quatre heures, qu'il passa, il est vrai, dans la grande salle, à fureter, cogner et tapoter.

— Les lettres sont là, dans cette pièce, venait-il me dire de temps à autre, elles sont là. J'en mettrais ma main au feu.

— Fichez-moi la paix, répondais-je horripilé.

Le matin du troisième jour, je me levai, assez faible encore, mais guéri. Un déjeuner substantiel me reconforta. Mais un petit bleu que je reçus vers cinq heures contribua, plus que tout, à mon complet rétablissement, tellement ma curiosité fut, de nouveau et malgré tout, piquée au vif.

Le pneumatique contenait ces mots :

« Monsieur,

« Le drame dont le premier acte s'est passé dans la nuit du 22 au 23 juin, touche à son dénouement. La force même des choses exigeant que je mette en présence l'un de l'autre les deux principaux personnages de ce drame et que cette confrontation ait lieu chez vous, je vous serais infiniment reconnaissant de me prêter votre domicile pour la soirée d'aujourd'hui. Il serait bon que, de neuf heures à onze heures, votre domestique fût éloigné, et préférable que vous-même eussiez l'extrême obligeance de bien vouloir laisser le champ libre aux adversaires. Vous avez pu vous rendre compte, dans la nuit du 22 au 23 juin, que je poussais jusqu'au scrupule le respect de tout ce qui vous appartient. De mon côté je croirais vous faire injure si je doutais

un seul instant de votre absolue discrétion à l'égard de celui qui signe

« Votre dévoué,

« SALVATOR. »

Il y avait dans cette missive un ton d'ironie courtoise, et, dans la demande qu'elle exprimait, une si jolie fantaisie, que je me délectai. C'était d'une désinvolture charmante, et mon correspondant semblait tellement sûr de mon acquiescement! Pour rien au monde je n'eusse voulu le décevoir ou répondre à sa confiance par de l'ingratitude.

A huit heures, mon domestique, à qui j'avais offert une place de théâtre, venait de sortir quand Daspry arriva. Je lui montrai le petit bleu. Il me dit :

— Eh bien ?

— Eh bien, je laisse la grille du jardin ouverte, afin que l'on puisse entrer.

— Et vous vous en allez ?

— Jamais de la vie !

— Mais puisqu'on vous demande...

— On me demande la discrétion. Je serai discret. Mais je tiens furieusement à voir ce qui va se passer.

Daspry se mit à rire.

— Ma foi, vous avez raison, et je reste aussi. J'ai idée qu'on ne s'ennuiera pas.

Un coup de timbre l'interrompit.

— Eux déjà? murmura-t-il, et vingt minutes en avance? Impossible.

Du vestibule, je tirai le cordon qui ouvrait la grille. Une silhouette de femme traversa le jardin : M^{me} Andermatt.

Elle paraissait bouleversée, et c'est en suffoquant qu'elle balbutia :

— Mon mari... il vient... il a rendez-vous... on doit lui donner les lettres...

— Comment le savez-vous? lui dis-je.

— Un hasard. Un mot que mon mari a reçu pendant le dîner.

— Un petit bleu?

— Un message téléphonique. Le domestique me l'a remis par erreur. Mon mari l'a pris aussitôt, mais il était trop tard... j'avais lu.

— Vous aviez lu...

— Ceci à peu près : « A neuf heures, ce soir, soyez au boulevard Maillot avec les documents qui concernent l'affaire. En échange, les lettres. » Après le dîner, je suis remontée chez moi et je suis sortie.

— A l'insu de M. Andermatt?

— Oui.

Daspry me regarde.

— Qu'en pensez-vous?

— Jepense ce que vous pensez, que M. An-

dermatt est un des adversaires convoqués.

— Par qui? et dans quel but?

— C'est précisément ce que nous allons savoir.

Je les conduisis dans la grande salle.

Nous pouvions à la rigueur tenir tous les trois sous le manteau de la cheminée, et nous dissimuler derrière la tenture de velours.

M^{me} Andermatt s'assit entre nous deux. Par les fentes du rideau la pièce entière nous apparaissait.

DEUX DES PRINCIPAUX PERSONNAGES DU DRAME COMMENCENT L'ACTION. ON ATTEND LE TROISIÈME.

Neuf heures sonnèrent. Quelques minutes plus tard la grille du jardin grinça sur ses gonds.

J'avoue que je n'étais pas sans éprouver une certaine angoisse et qu'une fièvre nouvelle me surexcitait. J'étais sur le point de connaître le mot de l'énigme! L'aventure déconcertante dont les péripéties se déroulaient devant moi depuis des semaines, allait enfin prendre son véritable sens, et c'est sous mes yeux que la bataille allait se livrer.

Daspry saisit la main de M^{me} Andermatt et murmura :

— Surtout, pas un mouvement! Quoi que vous entendiez ou voyiez, restez impassible.

Quelqu'un entra. Et je reconnus tout de suite, à sa grande ressemblance avec Etienne Varin, son frère Alfred. Même démarche lourde, même visage terreux envahi par la barbe.

Il entra de l'air inquiet d'un homme qui a l'habitude de craindre des embûches autour de lui, qui les flaire et les évite. D'un coup d'œil il embrassa la pièce, et j'eus l'impression que cette cheminée masquée par une portière de velours lui était désagréable. Il fit trois pas de notre côté. Mais une idée, plus impérieuse sans doute, le détourna, car, obliquant vers le mur, il s'arrêta devant le vieux roi de mosaïque, à la barbe fleurie, au glaive flamboyant, et l'examina longuement, montant sur une chaise, suivant du doigt le contour des épaules et de la figure, et palpant certaines parties de l'image.

Mais brusquement il sauta de sa chaise et s'éloigna du mur. Un bruit de pas retentissait. Sur le seuil apparut M. Andermatt.

Le banquier jeta un cri de surprise.

— Vous! Vous! C'est vous qui m'avez appelé?

— Moi? mais pas du tout, protesta Varin d'une voix cassée qui me rappela celle de

son frère, c'est votre lettre qui m'a fait venir.

— Ma lettre!

— Une lettre signée de vous, où vous m'offrez...

— Je ne vous ai pas écrit.

— Vous ne m'avez pas écrit!

Instinctivement Varin se mit en garde, non point contre le banquier, mais contre l'ennemi inconnu qui l'avait attiré dans ce piège. Une seconde fois ses yeux se tournèrent de notre côté, et, rapidement, il se dirigea vers la porte.

M. Andermatt lui barra le passage.

— Que faites-vous donc, Varin?

— Il y a là-dessous des machines qui ne me plaisent pas. Je m'en vais. Bonsoir.

— Un instant!

— Voyons, Monsieur Andermatt, n'insistez pas, nous n'avons rien à nous dire.

— Nous avons beaucoup à nous dire et l'occasion est trop bonne...

— Laissez-moi passer.

— Non, non, non, vous ne passerez pas.

Varin recula, intimidé par l'attitude résolue du banquier, et il mâchonna :

— Alors, vite, causons, et que ce soit fini!

Une chose m'étonnait, et je ne doutais pas que mes deux compagnons n'éprouvassent la même déception. Comment se pouvait-il que Salvator ne fût pas là? N'entraîtrait-il pas dans ses projets d'intervenir? et la seule confrontation du banquier et de Varin lui semblait-elle suffisante? J'étais singulièrement troublé. Du fait de son absence, ce duel, combiné par lui, voulu par lui, prenait l'allure tragique des événements que suscite et commande l'ordre rigoureux du destin, et la force qui heurtait l'un à l'autre ces deux hommes impressionnait d'autant plus qu'elle résidait en dehors d'eux.

Après un moment, M. Andermatt s'approcha de Varin et, bien en face, les yeux dans les yeux :

— Maintenant que des années se sont écoulées, et que vous n'avez plus rien à redouter, répondez-moi franchement, Varin. Qu'avez-vous fait de Louis Lacombe?

— En voilà une question! Comme si je pouvais savoir ce qu'il est devenu!

— Vous le savez! Vous le savez! Votre frère et vous, vous étiez attachés à ses pas, vous viviez presque chez lui, dans la maison même où nous sommes. Vous étiez au courant de tous ses travaux, de tous ses projets. Et le dernier soir, Varin, quand j'ai reconduit Louis Lacombe jusqu'à ma porte, j'ai vu deux silhouettes qui se dérobaient

dans l'ombre. Cela, je suis prêt à le jurer.

— Et après, quand vous l'aurez juré?

— C'était votre frère et vous, Varin.

— Prouvez-le.

— Mais la meilleure preuve, c'est que, deux jours plus tard, vous me montriez vous-même les papiers et les plans que vous aviez recueillis dans la serviette de Lacombe, et que vous me proposiez de me les vendre. Comment ces papiers étaient-ils en votre possession?

— Je vous l'ai dit, Monsieur Andermatt, nous les avons trouvés sur la table même de Louis Lacombe le lendemain matin, après sa disparition.

— Ce n'est pas vrai.

— Prouvez-le.

— La justice aurait pu le prouver.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas adressé à la justice?

— Pourquoi? Ah! pourquoi...

E NTRÉE EN SCÈNE D'UN MONSIEUR QUI S'OCCUPE DE CE QUI NE LE REGARDE PAS, MAIS QUI S'EN OCCUPE A FOND.

Il se tut, le visage sombre. Et l'autre reprit :

— Voyez-vous, Monsieur Andermatt, si vous aviez eu la moindre certitude, ce n'est pas la petite menace que nous vous avons faite qui eût empêché...

— Quelle menace? Ces lettres? Est-ce que vous vous imaginez que j'ai jamais cru un instant?...

— Si vous n'avez pas cru à ces lettres, pourquoi m'avez-vous offert des mille et des cents pour les ravoir? Et pourquoi, depuis, nous avez-vous fait traquer comme des bêtes, mon frère et moi?

— Pour reprendre des plans auxquels je tenais.

— Allons donc! c'était pour les lettres. Une fois en possession des lettres, vous nous dénonciez. Plus souvent que je m'en serais dessaisi!

Il eut un éclat de rire qu'il interrompit tout d'un coup.

— Mais en voilà assez. Nous aurons beau répéter les mêmes paroles que nous n'en serons pas plus avancés. Par conséquent nous en resterons là.

— Nous n'en resterons pas là, dit le banquier, et puisque vous avez parlé des lettres, vous ne sortirez pas d'ici avant de me les avoir rendues.

— Je sortirai.

— Non, non.

— Écoutez, Monsieur Andermatt, je vous conseille...



UNE INTERVENTION UTILE

Un coup de feu jaillit. L'arme tomba. Et dressé subitement entre les deux adversaires, Daspry ricanait... (Page, 504 col. 1.)

— Vous ne sortirez pas.

— C'est ce que nous verrons, dit Varin avec un tel accent de rage que M^{me} Andermatt étouffa un faible cri.

Il dut l'entendre, car il voulut passer de force. M. Andermatt le repoussa violemment. Alors je le vis qui glissait sa main dans la poche de son veston.

— Une dernière fois!

— Les lettres d'abord.

Varin tira un revolver et visant M. Andermatt:

— Oui, ou non?

Le banquier se baissa vivement.

Un coup de feu jaillit. L'arme tomba.

Je fus stupéfait. C'était près de moi que le coup de feu avait jailli. Et c'était Daspry qui, d'une balle de pistolet, avait fait sauter l'arme de la main d'Alfred Varin.

Et dressé subitement entre les deux adversaires, face à Varin, il ricanait:

— Vous avez de la veine, mon ami, une rude veine. C'est la main que je visais, et c'est le revolver que j'atteins.

Tous deux le contemplaient, immobiles et confondus. Il dit au banquier:

— Vous m'excuserez, Monsieur, de me mêler de ce qui ne me regarde pas. Mais vraiment vous jouez votre partie avec trop de maladresse. Permettez-moi de tenir les cartes.

Se tournant vers l'autre:

— A nous deux, camarade. Et rondement, je t'en prie. L'atout est cœur, et je joue le sept.

Et, à trois pouces du nez, il lui colla la plaque de fer où les sept points rouges étaient marqués.

Jamais il ne m'a été donné de voir un tel bouleversement. Livide, les yeux écarquillés, les traits tordus d'angoisse, l'homme semblait hypnotisé par l'image qui s'offrait à lui.

— Qui êtes-vous? balbutia-t-il.

— Je l'ai déjà dit, un monsieur qui s'occupe de ce qui ne le regarde pas.... mais qui s'en occupe à fond.

— Que voulez-vous?

— Tout ce que tu as apporté.

— Je n'ai rien apporté.

— Si, sans quoi, tu ne serais pas venu. Tu as reçu ce matin un mot te convoquant ici pour neuf heures, et t'enjoignant d'apporter tous les papiers que tu avais. Or, te voici. Où sont les papiers?

Il y avait dans la voix de Daspry, il y avait dans son attitude, une autorité qui me déconcertait, une façon d'agir toute nouvelle chez cet homme plutôt noncha-

lant d'ordinaire et doux. Absolument dompté, Varin désigna l'une de ses poches.

— Les papiers sont là.

— Ils y sont tous?

— Oui.

— Tous ceux que tu as trouvés dans la serviette de Louis Lacombe et que tu as vendus au major von Lieben?

— Oui.

— Est-ce la copie ou l'original?

— L'original.

— Combien en veux-tu?

— Cent mille.

Daspry s'esclaffa.

— Tu es fou. Le major ne t'en a donné que vingt mille. Vingt mille jetés à l'eau, puisque les essais ont manqué.

— On n'a pas su se servir des plans.

— Les plans sont incomplets.

— Alors, pourquoi me les demandez-vous?

— J'en ai besoin. Je t'en offre cinq mille francs. Pas un sou de plus.

— Dix mille. Pas un sou de moins.

— Accordé.

Daspry revint à M. Andermatt.

— Veuillez signer un chèque, Monsieur.

— Mais... c'est que je n'ai pas...

— Votre carnet? Le voici.

Ahuri, M. Andermatt palpa le carnet que lui tendait Daspry.

— C'est bien à moi... Comment se fait-il?

— Pas de vaines paroles, je vous en prie, cher Monsieur, vous n'avez qu'à signer.

Le banquier tira son stylographe et signa. Varin avança la main.

— Bas les pattes, fit Daspry, tout n'est pas fini.

Et s'adressant au banquier:

— Il était question aussi de lettres, que vous réclamez?

— Oui, un paquet de lettres.

— Où sont-elles, Varin?

— Je ne les ai pas.

— Où sont-elles, Varin?

— Je l'ignore. C'est mon frère qui s'en était chargé.

— Elles sont cachées ici, dans cette pièce.

— En ce cas vous savez où elles sont.

— Comment le saurais-je?

— Dame, n'est-ce pas vous qui avez visité la cachette? Vous paraissez aussi bien renseigné... que Salvator.

— Les lettres ne sont pas dans la cachette.

— Elles y sont.

— Ouvre-la.

Varin eut un regard de défiance. Daspry

et Salvator ne faisaient-ils qu'un réellement, comme tout le laissait présumer? Si oui, il ne risquait rien en montrant une cachette déjà connue. Si non, il était inutile...

— Ouvre-la, répéta Daspry.

— Je n'ai pas de sept de cœur.

— Si, celui-là, dit Daspry en tendant la plaque de fer.

Varin recula, terrifié.

— Non... non... je ne veux pas...

— Qu'à cela ne tienne...

Daspry se dirigea vers le vieux monarque à la barbe fleurie, monta sur une chaise, et appliqua le sept de cœur au bas du glaive, contre la garde, et de façon à ce que les bords de la plaque recouvrirent exactement les deux bords de l'épée. Puis, avec l'aide d'un poinçon, qu'il introduisit alternativement dans chacun des sept trous pratiqués à l'extrémité des sept points de cœur, il pesa sur sept des petites pierres de la mosaïque. A la septième petite pierre enfoncée, un déclanchement se produisit, et tout le buste du roi pivota, démasquant une large ouverture aménagée comme un coffre, avec des revêtements de fer et deux rayons d'acier luisant.

— Tu vois bien, Varin, le coffre est vide.

— En effet... Alors c'est que mon frère aura retiré les lettres.

Daspry revint vers l'homme et lui dit :

— Ne joue pas au plus fin avec moi. Il y a une autre cachette. Où est-elle?

— Il n'y en a pas.

— Est-ce de l'argent que tu veux? Combien?

— Dix mille.

— Monsieur Andermatt, ces lettres valent-elles dix mille francs pour vous?

— Oui, fit le banquier d'une voix forte.

Varin ferma le coffre, prit le sept de cœur, non sans une répugnance visible, et l'appliqua sur le glaive, contre la garde, et juste au même endroit. Successivement il enfonça le poinçon à l'extrémité des sept points de cœur. Il se produisit un second déclanchement, mais cette fois, chose inattendue, ce ne fut qu'une partie du coffre qui pivota et démasqua un petit coffre pratiqué dans l'épaisseur même de la porte qui fermait le plus grand.

Le paquet de lettres était là, noué d'une ficelle et cacheté. Varin le remit à Daspry. Celui-ci demanda :

— Le chèque est prêt, M. Andermatt?

— Oui.

— Et vous avez aussi le dernier document que vous tenez de Louis Lacombe, et

qui complète les plans du sous-marin?

— Oui.

L'échange se fit. Daspry empocha le document, et le chèque, et offrit le paquet à M. Andermatt.

— Voici ce que vous désiriez, Monsieur.

Le banquier hésita un moment, comme s'il avait peur de toucher à ces pages maudites qu'il avait cherchées avec tant d'âpreté. Puis, d'un geste nerveux, il s'en empara.

Auprès de moi j'entendis un gémissement. Je saisis la main de M^{me} Andermatt : elle était glacée.

Et Daspry dit au banquier :

— Je crois, Monsieur, que notre conversation est terminée. Oh! pas de remerciements, je vous en supplie. Le hasard seul a voulu que je pusse vous être utile.

M. Andermatt se retira. Il emportait les lettres de sa femme à Louis Lacombe.

UNE SOUSCRIPTION NATIONALE. BEAU GESTE D'ARSENÈ LUPIN.

— A merveille, s'écria Daspry d'un air enchanté, tout s'arrange pour le mieux. Nous n'avons plus qu'à boucler notre affaire, camarade. Tu as les papiers?

— Les voilà tous.

Daspry les compulsa, les examina attentivement et les enfouit dans sa poche.

— Parfait, tu as tenu parole.

— Mais...

— Mais quoi?

— Les deux chèques?... l'argent?...

— Eh bien, tu as de l'aplomb, mon bonhomme. Comment! tu oses réclamer!

— Je réclame ce qui m'est dû.

— On te doit donc quelque chose pour des papiers que tu as volés?

Mais l'homme paraissait hors de lui. Il tremblait de colère, les yeux injectés de sang.

— L'argent... les vingt mille... bégaya-t-il.

— Impossible... j'en ai l'emploi.

— L'argent!

— Allons, sois raisonnable, et laisse donc ton poignard tranquille.

Il lui saisit le bras si brutalement que l'autre hurla de douleur, et il ajouta :

— Va-t-en, camarade, l'air te fera du bien. Veux-tu que je te conduise? Nous nous en irons par le terrain vague, et je te montrerai un tas de cailloux sous lequel...

— Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai!

— Mais oui, c'est vrai. Cette petite plaque de fer aux sept points rouges vient de là-bas. Elle ne quittait jamais Louis La-

combe, tu te rappelles ? Ton frère et toi vous l'avez enterrée avec le cadavre... et avec d'autres choses qui intéresseront énormément la justice.

Varin se couvrit le visage de ses poings rageurs. Puis il prononça :

— Soit. Je suis roulé. N'en parlons plus. Un mot cependant... un seul mot... je voudrais savoir...

— J'écoute.

— Il y avait, dans ce coffre, dans le plus grand des deux, une cassette ?

— Oui.

— Quand vous êtes venu ici, la nuit du 22 au 23 juin, elle y était ?

— Oui.

— Elle contenait ?...

— Tout ce que les frères Varin y avaient enfermé, une assez jolie collection de bijoux, diamants et perles, raccrochés de droite et de gauche par les dits frères.

— Et vous l'avez prise ?

— Dame ! Mets-toi à ma place.

— Alors... C'est en constatant la disparition de la cassette que mon frère s'est tué ?

— Probable. La disparition de votre correspondance avec le major von Lieben n'eût pas suffi. Mais la disparition de la cassette... Est-ce là tout ce que tu avais à me demander ?

— Ceci encore : votre nom ?

— Tu dis cela comme si tu avais des idées de revanche.

— Parbleu ! La chance tourne. Aujourd'hui vous êtes le plus fort. Demain...

— Ce sera toi.

— J'y compte bien. Votre nom ?

— Arsène Lupin.

— Arsène Lupin !

L'homme chancela, assommé comme par un coup de massue. On-eût dit que ces deux mots lui enlevaient toute espérance. Daspry se mit à rire.

— Ah ! ça, t'imaginait-tu qu'un M. Durand ou Dupont aurait pu monter toute cette belle affaire ? Allons donc, il fallait au moins un Arsène Lupin. Et maintenant que tu es renseigné, mon petit, va préparer ta revanche. Arsène Lupin t'attend.

Et il le poussa dehors, sans un mot de plus.

— Daspry, Daspry, criai-je en écartant le rideau qui fermait la cheminée.

Il accourut.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Mme Andermatt est souffrante.

Il s'empressa, lui fit respirer des sels et tout en la soignant, m'interrogeait :

— Eh bien, que s'est-il donc passé ?

— Les lettres, lui dis-je... les lettres que vous avez données à son mari.

Il se frappa le front.

— Elle a cru... Mais oui, après tout, elle pouvait le croire. Imbécile que je suis !

Mme Andermatt, ranimée, l'écoutait avidement. Il sortit de son portefeuille un petit paquet en tous points semblable à celui qu'avait emporté M. Andermatt.

— Voici vos lettres, Madame, les vraies.

— Mais... les autres ?

— Les autres sont les mêmes que celles-ci, mais recopiées par moi, cette nuit, et soigneusement arrangées. Votre mari sera d'autant plus heureux de les lire qu'il ne se doutera pas de la substitution.

— L'écriture...

— Il n'y a pas d'écriture qu'on ne puisse imiter.

Elle le remercia, avec les mêmes paroles de gratitude qu'elle eût adressées à un homme de son monde, et je vis bien qu'elle n'avait pas dû entendre les dernières phrases échangées entre Varin et Arsène Lupin.

Moi, je le regardais non sans un certain embarras, ne sachant trop que dire à cet ancien ami qui se révélait à moi sous un jour si imprévu. Mais Lupin, très à l'aise :

— Vous pouvez faire vos adieux à Jean Daspry.

— Ah !

— Oui, Jean Daspry part en voyage. Je l'envoie au Maroc. Il est fort possible qu'il y trouve une fin digne de lui. J'avoue même que c'est son intention.

— Mais Arsène Lupin nous reste ?

— Oh ! plus que jamais. Arsène Lupin n'est encore qu'au début de sa carrière, et il compte bien...

Un mouvement de curiosité irrésistible me jeta sur lui, et l'entraînant à quelque distance de Mme Andermatt :

— Vous avez donc fini par découvrir la seconde cachette, celle où se trouvait le paquet de lettres ?

— J'ai eu assez de mal ! C'est hier seulement, l'après-midi, pendant que vous étiez couché. Et pourtant, Dieu sait combien c'était facile ! Mais les choses les plus simples sont celles auxquelles on pense en dernier.

Et me montrant le sept de cœur :

— J'avais bien deviné que, pour ouvrir le grand coffre, il fallait appuyer cette carte contre le glaive du bonhomme en mosaïque...

— Comment aviez-vous deviné cela?
— Aisément. Par mes informations particulières, je savais en venant ici, le 22 juin au soir...

— Après m'avoir quitté...
— Oui, et après vous avoir mis par des conversations choisies dans un état d'esprit tel qu'un nerveux et un impressionnable comme vous devait fatalement me laisser agir à ma guise, sans sortir de son lit.

— Le raisonnement était juste.
— Je savais donc, en venant ici, qu'il y avait une cassette cachée dans un coffre à serrure secrète, et que le sept de cœur était la clef de cette serrure. Il ne s'agissait plus que de plaquer ce sept de cœur à un endroit qui lui fût visiblement réservé. Une heure d'examen m'a suffi.

— Une heure!
— Observez le bonhomme en mosaïque.
— Le vieil empereur?
— Ce vieil empereur est la représentation exacte du roi de cœur de tous les jeux de cartes, Charlemagne.

— En effet... Mais pourquoi le sept de cœur ouvre-t-il tantôt le grand coffre et tantôt le petit? Et pourquoi n'avez-vous ouvert d'abord que le grand coffre?

— Pourquoi? mais parce que je m'obstinais toujours à placer mon sept de cœur dans le même sens. Hier seulement je me suis aperçu qu'en le retournant, c'est-à-dire en mettant le septième point, celui du milieu, en l'air au lieu de le mettre en bas, la disposition des sept points changeait.

— Parbleu!
— Evidemment, parbleu, mais encore fallait-il y penser.

— Autre chose : vous ignoriez l'histoire des lettres avant que M^{me} Andermatt...

— En parlât devant moi? Oui. Je n'avais découvert dans le coffre, outre la cassette, que la correspondance des deux frères, correspondance qui m'a mis sur la voie de leur trahison.

— Somme toute, c'est par hasard que vous avez été amené, d'abord à reconstituer l'histoire des deux frères, puis à

rechercher les plans et les documents du sous-marin?

— Par hasard.
— Mais dans quel but avez-vous recherché?...

Daspry m'interrompit en riant :
— Mon Dieu! comme cette affaire vous intéresse!

— Elle me passionne.
— Eh bien, tout à l'heure, quand j'aurai reconduit M^{me} Andermatt et fait porter à *l'Echo de France* le mot que je vais écrire, je reviendrai et nous entrerons dans le détail.

Il s'assit et écrivit une de ces petites notes lapidaires où se divertit la fantaisie du personnage. Qui ne se rappelle le bruit que fit celle-là dans le monde entier!

« Arsène Lupin a résolu le problème que Salvator a posé dernièrement. Maître de tous les documents et plans originaux de l'ingénieur Louis Lacombe, il les a fait parvenir entre les mains du ministre de la marine. A cette occasion, il ouvre une souscription dans le but d'offrir à l'Etat le premier sous-marin construit d'après ces plans. Et il s'inscrit lui-même en tête de cette souscription pour la somme de vingt mille francs. »

— Les vingt mille francs des chèques de M. Andermatt, lui dis-je, quand il m'eut donné le papier à lire ?

— Précisément. Il était équitable que Varin rachetât en partie sa trahison.

* * *

Et voilà comment j'ai connu Arsène Lupin. Voilà comment j'ai su que Jean Daspry, camarade de cercle, relation mondaine, n'était autre qu'Arsène Lupin, gentleman cambrioleur. Voilà comment j'ai noué des liens d'amitié fort agréables avec notre grand homme, et comment, peu à peu, grâce à la confiance dont il veut bien m'honorer, je suis devenu son très humble, très fidèle et très reconnaissant historiographe.

MAURICE LEBLANC.

Reproduction et traduction interdites.





M^{me} HÉLÈNE PICARD (1)

Concert

Dans le printemps tiède et vert,
Empli du bon parfum de vivre,
J'écoute jaillir le concert
Du choc du soleil et du cuivre,

Les notes qu'apportent les vents
Sont comme de l'or qui tournoie,
Et mes beaux songes émouvants
Mêlent leurs écheveaux de soie.

Dans l'air large, tout déployé,
C'est d'une splendeur si magique,
De voir ensemble flamboyer
Les tulipes et la musique...

Le concert, comme un papillon,
Sur deux ailes d'argent s'élève...
Qu'il est léger le tourbillon
Des valse, des feuilles, du rêve!...

Le concert coule à peine bleu
Comme le chagrin d'Ophélie,
Et, tout à coup, il est en feu
Comme l'amour en Italie.

Il est plein d'un rire dément,
La chaude brise l'accompagne,
Et des guitares, lentement,
Tombe la rose de l'Espagne...

Puis, le concert est étoilé,
Ainsi qu'une idylle allemande,
Et puis il passe long voilé
Comme la lune et la légende...

A travers les premiers lilas,
Dans la fraîche odeur des charmilles,
Il met l'ombre des rédowas
Et des robes des jeunes filles...

HÉLÈNE PICARD.

(1) MADAME HÉLÈNE PICARD, de Privas, qui fut une des lauréates du Prix Femina de poésie est l'un des poètes les plus en vue depuis la récente publication de son volume *l'Instant Eternel*.



CHARLES GUÉRIN (1)

d'après un dessin de JEAN VEBER.

Le Juste dit :

Ma tâche expire avec le jour...

Le juste dit : « Ma tâche expire avec le jour ;
Je vous domine, ô champs austères de la vie !
Là-bas, et redressant le versoir qui dévie,
Sous un âpre soleil j'ai poussé mon labour.

J'ai répandu, le dos gonflé de la besace,
L'averse du bon grain dans les sillons pierreux,
Et j'ai fauché dans l'ombre immense des monts bleus
La foule des épis qui remplissait ma trace.

Et voici que, chargé des fruits d'un long effort,
J'atteins la paix promise à toute inquiétude,
Et que mon pas éveille au loin la solitude
Des hauts lieux balayés par le vent de la mort.

D'ici, sans que je tremble ou que mon pied recule,
Je vois monter la mer des ténèbres sans fond,
Et mes yeux pleins d'un jour intérieur se font
Plus grands pour recevoir l'assaut du crépuscule.

L'incorrupible amour habite dans mon cœur.
La nuit qui m'achemine à demain sera brève :
Puissé-je en souriant au soleil qui se lève
M'endormir du dernier sommeil dans le Seigneur ! »

CHARLES GUÉRIN.

(1) Né à Lunéville le 29 décembre 1873, CHARLES GUÉRIN, un des plus parfaits poètes de la jeune génération, est mort à Lunéville, le 17 mars dernier. Ses volumes de poèmes demeureront : *Le Sang des Crépuscules*, *Le Cœur solitaire*, *Le Semeur de cendres*, *L'Homme intérieur*.

NOTES DES ÉDITEURS



OUS croyons qu'il est bon, afin d'éviter des confusions qui se sont déjà produites, de revenir encore une fois sur les divers services annexes que nous avons créés en notre hôtel du 90 de l'Avenue des Champs-Élysées.

I. PHOTOGRAPHIE FEMINA. — Il s'agit bien d'une photographie commerciale ouverte au public et où nous engageons vivement tous nos lecteurs et toutes nos lectrices à venir se faire photographier de préférence à toute autre photographie. Nous sommes persuadés qu'ils et qu'elles sortiront enthousiasmés de l'installation de nos salons et ateliers de pose ainsi que de l'habileté professionnelle du directeur de la *Photographie Femina*, le jeune maître H. Manuel. Nos opérateurs se rendent également en ville pour soirées, bals travestis, etc. Les tarifs de la *Photographie Femina* sont les suivants :

- 1°. CARTES VISITE GRAND FORMAT :
Les douze 30 fr. 2 poses
Les six 20 fr. —
- 2°. CARTES GRAVURE ANCIENNE :
Les douze 50 fr. 2 poses
Les six 30 fr. —
- 3°. CARTES FORMAT ALBUM GRAND FORMAT :
Les douze 60 fr. 2 poses
Les six 40 fr. —
- 4°. CARTES GRAVURE ANCIENNE :
Les douze 80 fr. 2 poses
Les six 50 fr. —
- 5°. GRAND FORMAT 18 × 24 :
Les douze 150 fr. 2 poses
Les six 90 fr. —
- 6°. GRAND FORMAT GRAVURE ANCIENNE :
Les douze 200 fr. 2 poses
Les six 110 fr. —

Sur ces prix, il est fait une réduction de 10 0/0 aux abonnés des *Publications Pierre Lafitte et C^{ie}* et de 5 0/0 aux lecteurs munis du bon spécial que l'on trouvera régulièrement aux feuilles de garde. (Voir p. XVII.)

II. SALLE ET GALERIE FEMINA. — La mode et les commodités personnelles poussent maintenant les maîtresses de maison à recevoir dans des salles *ad hoc*, afin d'éviter de tout bouleverser dans leur appartement et d'abîmer leurs meubles et leurs tentures. La grande *Salle* et la *Galerie*

Femina ont été spécialement aménagées à cet effet. Ce sont des cadres idéaux pour donner une soirée, une matinée, un bal, un lunch, une fête enfantine, une représentation d'amateurs, une conférence, une vente de charité, une exposition, un concert, un meeting sportif, une réception, un cours, un tour de valse, etc. Nous n'imposons aucun glacier et toutes les maisons réputées de Paris peuvent venir avec leur matériel et assurer un service parfait, car tout a été prévu pour cela. A noter que le plafond de la *Salle Femina* est mobile et que l'on est assuré en été d'avoir une température délicieuse sans avoir rien à craindre des changements de temps. Sa situation en pleins Champs-Élysées est unique au monde.

Voici à quelles conditions on peut louer la *Salle* et la *Galerie Femina* (les prix ci-dessous comprennent tous les frais d'éclairage, personnel, décors, vestiaire, portiers, etc.) :

A. — SALLE FEMINA. — (500 places dont 16 loges pour représentations, banquets de 100 à 200 couverts, bals de 200 à 700 personnes, lunchs de 200 à 700 personnes) :

Matinées :

Sans lumière.	150 fr.
Avec —	200 fr.

Soirées :

Banquet	200 fr.
Concert	250 fr.
Représentation théâtrale.	350 fr.
Bal	400 fr.

B. — GALERIE FEMINA. — (de 100 à 250 places).

Matinées :

Sans lumière.	75 fr.
Avec —	100 fr.

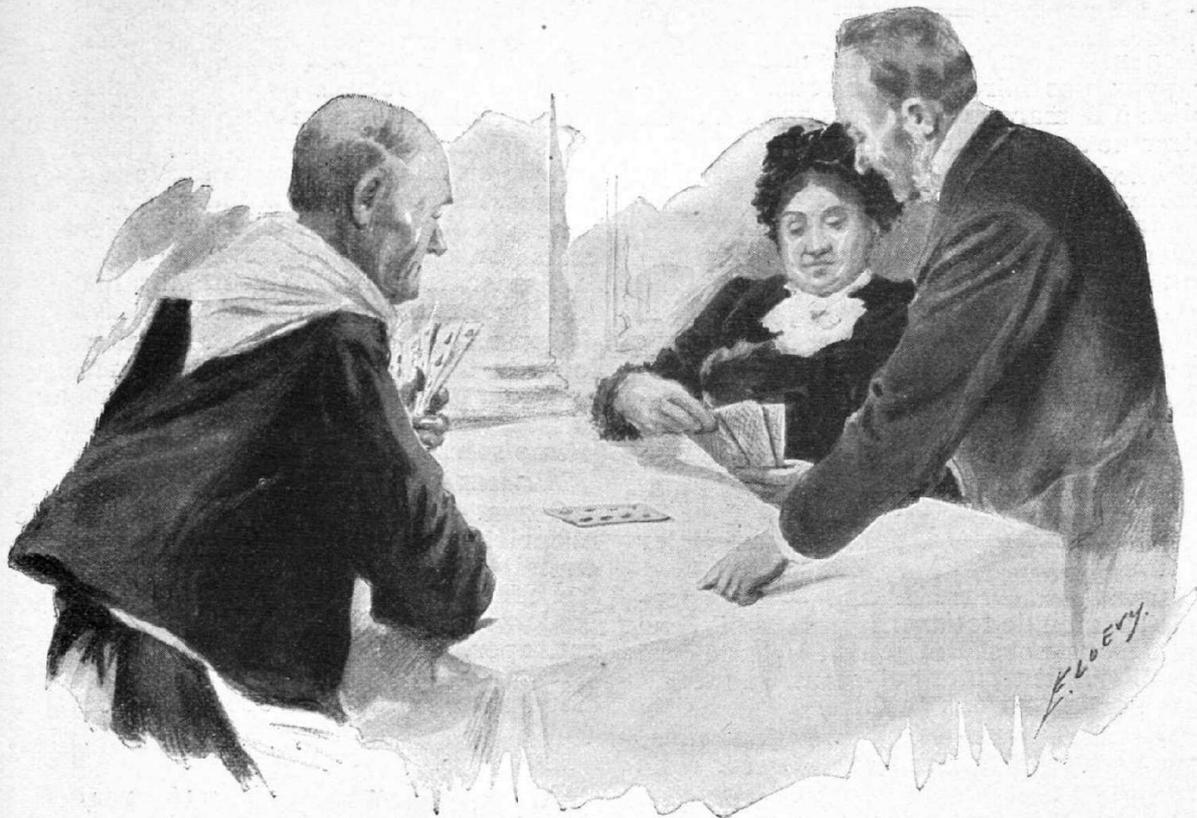
Soirées :

Concert	100 fr.
Bal	150 fr.
Exposition (minimum 8 jours)	75 fr.

Les dimanches, jours de fête et veilles de fête, ces prix sont majorés de 10 0/0. Il est fait une remise progressive pour plusieurs locations.

III. CINÉMATOGRAPHE FEMINA. — Les jeudis, dimanches et jours de fête, le Cinématographe Pathé donne en matinée dans notre *Salle*, de 2 heures et demie à 6 heures, d'intéressantes séances cinématographiques familiales. Le programme est renouvelé tous les dimanches. Entrée : un franc.

PIERRE LAFITTE ET C^{ie}



LA PARTIE D'ÉCARTÉ

OSCAR. — Non, non, Madame Leduc, je ne peux pas faire ça pour vous. J'ai trois points à la marque et je crois que les deux autres ne sont pas loin... A vous. (Page 512, col. 1.)

VIEILLE RENOMMÉE

COMÉDIE INÉDITE EN UN ACTE PAR ALFRED ATHIS

Représentée au Théâtre Antoine

PERSONNAGES

BEAUPRÉAU	MM. Signoret	MÉGUIN.	Degeorge
JOURNOT.	Mosnier	RAOUL.	Villé fils
OSCAR.	Bernard	MADAME JOURNOT	M ^{mes} Luce Colas
DUCHATEL.	Desfontaines	PAULETTE.	Péri
LEVERSIER.	Marot	MADAME LEDUC	Miller

Une salle de restaurant.

Au fond : à droite, porte à tambour donnant sur la rue; à gauche, petite porte laissant apercevoir les premières marches de l'escalier qui conduit à l'étage supérieur. A droite, deuxième plan, porte de l'office. A gauche, deuxième plan, la caisse. L'avant-scène; à droite et à gauche, est occupée par une table de quatre couverts. Autre table devant le tambour. Au milieu de la scène, une large table, posée obliquement, servant de desserte. Une autre desserte entre la table de gauche et la caisse. La décoration et le mobilier défraîchis donnent à la salle un aspect de luxe suranné et de désolation.

SCÈNE I

OSCAR, MADAME LEDUC

Au lever du rideau, — huit heures du soir, — le garçon, Oscar, et la caissière, M^{me} Leduc, petite vieille très soignée, sont assis à la table de

droite et jouent aux cartes. Sauf dans ce coin, les appliques et les lustres sont éteints.

MADAME LEDUC (timidement). — J'en demande.

(1) Entered according to act congress, in the year 1907, by Alfred Athis, in the office of the Librarian of congress at Washington all rights reserved.

OSCAR. — Non, non, Madame Leduc, je ne peux pas faire ça pour vous. J'ai trois points à la marque et je crois que les deux autres ne sont pas loin... A vous.

M^{me} Leduc hésite, va pour jouer une carte et, brusquement, se retourne comme si elle entendait du bruit.

MADAME LEDUC. — Vous n'avez rien entendu?

OSCAR (*gouailleux*). — Rien du tout.

MADAME LEDUC. — J'ai une frayeur! Je croyais que c'était le patron!

OSCAR. — Jouez donc votre jeu (*M^{me} Leduc jette une carte*). — Tondou! Il est huit heures passées. Le patron a dîné. Qu'est-ce que vous voulez qu'il vienne faire à cette heure-ci? Trêfle.

MADAME LEDUC. — Il pourrait venir jeter un coup d'œil.

OSCAR (*montrant la salle vide*). — Le spectacle n'a rien de folâtre. Et puis quoi? Quel mal faisons-nous? Moi, je ne demande qu'à travailler. Cœur, atout et atout. Ça me fait trois parties. A vous de faire.

MADAME LEDUC. — Oh! je ne joue plus. Vous avez trop de chance, M. Oscar. Voilà vous quinze sous.

OSCAR. — Et cent sous de samedi dernier.

MADAME LEDUC. — Comment ça?

OSCAR. — Dame! J'avais parié qu'il ne viendrait pas un chat de la semaine. Nous voilà à samedi soir. Avez-vous vu la tête d'un seul client depuis ces huit jours?

MADAME LEDUC. — Hélas non!

OSCAR. — Et vous ne voulez toujours pas en démordre? Ah! vous la tenez, la confiance. Enfin! C'est encore cent sous que vous me devez.

Il allume une cigarette.

MADAME LEDUC. — Je veux bien vous les payer, mais à une condition, c'est que nous référons le même pari pour la semaine qui vient.

OSCAR. — Comment donc! J'allais vous le proposer.

MADAME LEDUC (*doucement*). — Seulement, si ça ne vous fait rien, nous changerons. C'est moi qui parie qu'il ne viendra personne.

OSCAR. — Ah! vous finissez par en convenir que la boîte est fichue, coulée à fond, ma pauvre Madame Leduc. Depuis le temps que je vous le répète!...

MADAME LEDUC (*avec un soupir*). — Que voulez-vous? Je ne peux pas me faire à cette idée-là. Dire que quand je suis entrée ici, c'était la première maison de Paris! Nous ne servions jamais moins de vingt-cinq déjeuners. Le soir, il y avait encore plus de monde, et quel monde? Le prince de Ravenne se mettait ici, le comte d'Hennebont dans ce coin-là... Quel coup d'œil!

OSCAR. — Quelles additions! hein?

MADAME LEDUC (*minaudant*). — Quelles toilettes! c'est ça qui m'a rendue coquette, vous savez. Oh! à présent, vous ne pouvez pas juger. Mais à l'époque!... Vous comprenez, rien que des habits noirs et des robes décolletées; alors, moi aussi, j'échangerais un peu mon corsage. Du reste, M. Xavier, le père, l'exigeait absolument. Ah! il connaissait son affaire, M. Xavier.

OSCAR. — Mais tenez, sans remonter aussi loin, du temps du fils Xavier, ça marchait encore à peu près. Il m'est arrivé, l'année passée, de servir jusqu'à... trois dîners le même soir.

MADAME LEDUC. — Je me souviens.

OSCAR. — Par exemple, depuis que le propriétaire, M. Beaupréau, s'est mis à exploiter pour son compte, on dirait que les clients se sont donné le mot. Allons, Madame Leduc, la dernière, pour vous rattraper.

Il lui donne le jeu à couper.

MADAME LEDUC. — Vous dites toujours ça.

Elle coupe.

Pendant qu'Oscar donne les cartes, une à une, en mouillant ses doigts, Beaupréau descend l'escalier. Il s'arrête, examine la salle déserte d'un air découragé, et apercevant Oscar et M^{me} Leduc, attablés, il descend. En le voyant, M^{me} Leduc se lève en poussant un petit cri.

SCÈNE II

LES MÊMES, BEAUPRÉAU

BEAUPRÉAU. — Oh! Continuez. Non, ne vous dérangez pas. (*M^{me} Leduc se rassied.*) Il faut bien que vous vous occupiez à quelque chose. (*Voyant qu'ils continuent leur partie.*) C'est égal, s'il entrerait des clients!...

OSCAR (*absorbé*). — Oh! Il n'y a pas de danger.

BEAUPRÉAU. — Ah! vous au moins, vous ne vous faites pas d'illusions. Alors, toujours personne?

OSCAR (*souriant*). — Non, Monsieur.

BEAUPRÉAU. — Je l'aurais parié! Ça n'a pas l'air de vous émouvoir, vous Oscar?

OSCAR. — Si, Monsieur, seulement, moi, j'avais parié.

BEAUPRÉAU. — Ah! vraiment?

OSCAR (*bon enfant*). — Oui, cent sous, avec M^{me} Leduc; alors, ça me dédommage un peu.

BEAUPRÉAU. — Ça vous tient lieu de pourboires.

OSCAR. — Voilà.

BEAUPRÉAU (*regardant le jeu de M^{me} Leduc*). — Ah! il est certain, mon pauvre Oscar, que si vous ne comptiez que sur les pourboires pour mettre de l'argent de côté... (*A M^{me} Leduc, qui hésite à jouer.*) Coupez, cœur. Là, le point est à vous. (*Allant regarder au dehors.*) Et, pen-

dant ce temps-là en face, chez Plantin, on refuse du monde! Oh! ce Plantin!

MADAME LEDUC (*donnant les cartes*). — Monsieur ne va pas comparer : une brasserie!

BEAUPRÉAU. — Je ne compare pas. Je constate simplement! Je constate qu'en moins de deux ans, Plantin a ramassé une fortune avec sa choucroute, tandis que nous, avec notre vieille renommée, nous ne faisons pas le sou. Non, mais regardez-moi ce tas de crétins! Parole! On dirait qu'ils sont ravis de se faire bousculer et qu'ils ne viennent que pour ça... Là... Et allez donc! Et il n'y en a pas un qui aurait l'idée de traverser la rue. C'est pourtant joli ici, et confortable. Et, au moins, il y a de la place... Il y a tellement de place que j'ai trouvé à me loger au 1^{er} étage.

MADAME LEDUC. — Ça vous fait toujours une économie de loyer. Il ne faut pas vous décourager, Monsieur Beaupréau, la vogue peut revenir. Il n'y a que six semaines que vous êtes dans le métier.

BEAUPRÉAU. — Ah! ma pauvre Madame Leduc, une fameuse idée que j'ai eue là, de m'improviser restaurateur! Figurez-vous que je n'ai pas encore eu le courage d'avouer la chose à ma famille. Non, si ma famille me voyait ici, mon beau-frère surtout qui est dans l'administration!... Encore un dîner de fichu!

MADAME LEDUC (*timidement*). — Nous allons le manger, Oscar et moi.

BEAUPRÉAU. — Oui, je crois que vous pouvez vous mettre à table. (*Il remonte au 1^{er} étage.*)

OSCAR (*allant ranger les cartes*). — Et, tous les soirs, c'est le même boniment.

MADAME LEDUC (*allant s'asseoir à la caisse*). — Moi, il me fait de la peine, ce pauvre Monsieur.

Elle prend son ouvrage.

OSCAR. — Aussi, quelle idée de s'établir marchand de soupe du jour au lendemain, je vous demande un peu, quand on est rentier, propriétaire, qu'on pourrait vivre bien tranquille...

Entrent Journot, M^{me} Journot, Méguin et Raoul, jeune collégien en uniforme.

SCÈNE III

LES MÊMES, JOURNOT, MADAME JOURNOT,
MÉGUIN, RAOUL

OSCAR (*les voyant entrer*). — Pas possible! (*Il donne de la lumière.*) Ces messieurs et dames viennent dîner?

MADAME JOURNOT. — Evidemment. (*Aux autres.*) En voilà une question!

Oscar échange un coup d'œil avec la caissière qui sourit.

MADAME LEDUC (*à Oscar*). — Alors, c'est vous qui me devez cinq francs.

MADAME JOURNOT (*s'approchant de la table de droite*). — Cette table n'est pas retenue?

OSCAR (*après un semblant de réflexion*). — Heu!... Non, Madame. Du reste à cette heure-ci...

MADAME JOURNOT (*s'asseyant*). — Oui, nous sommes en retard, nous avons manqué notre train. M. Méguin, à côté de moi.

M^{me} Journot s'assied à droite, Méguin près d'elle au premier plan. Journot leur fait face. Raoul s'installe entre son père et sa mère, face au public.

MADAME JOURNOT (*au garçon*). — M. Beaupréau doit être arrivé?

OSCAR. — Le patron était là, il n'y a qu'un instant. Il vient de remonter.

JOURNOT. — Le patron?

MADAME JOURNOT. — Dites-lui que nous sommes-là.

JOURNOT. — M. et M^{me} Journot.

MADAME JOURNOT. — Sa sœur et son beau-frère.

OSCAR. — Bien, Madame. (*A M^{me} Leduc*) Vous savez, ça ne compte pas : c'est de la famille. Je me disais aussi : Des clients! ce n'est pas possible!

Il monte l'escalier.

JOURNOT. — Nous serons très bien ici. (*A sa femme*) Toi qui détestes la cohue!...

MADAME JOURNOT. — C'est vrai... Je croyais qu'un samedi soir la salle serait mieux garnie. Qu'est-ce que tu fais donc, Raoul?

RAOUL. — Maman! Je ne peux pas casser mon pain.

Ils prennent chacun leur petit pain et font de vigoureux efforts pour le casser.

OSCAR (*redescendant*). — Le patron descend tout de suite.

MADAME JOURNOT (*à part*). — Le patron!

JOURNOT (*jetant son pain par terre*). — Dites donc, garçon, donnez-nous donc du pain frais, je ne digère pas le pavé de bois.

OSCAR (*sans s'émouvoir*). — Bien (*A M^{me} Leduc*) Quand j'ai dit au patron que sa sœur était là, il a fait une de ces têtes!

Il sort.

MÉGUIN (*examinant la salle d'un coup d'œil*). — M. Beaupréau a des intérêts dans ce restaurant?

MADAME JOURNOT. — Vous ne voudriez pas! Mon frère est propriétaire de l'immeuble, tout simplement. Entre nous, il m'a l'air plutôt en décadence, ce Xavier.

MÉGUIN. — Je ne le connaissais que de réputation, je n'y étais jamais venu.

MADAME JOURNOT. — Nous non plus, figurez-vous. Nous dînons si rarement à Paris. Adolphe sort toujours très tard du bureau. Du reste, Raoul est un peu jeune pour qu'on l'emmène au restaurant et je n'aime pas le laisser seul à Ermont, n'est-ce pas, mon ange?

RAOUL. — Maman, il ne l'apporte pas vite son pain frais.

MADAME JOURNOT. — Tu meurs de faim, ma chérie?

RAOUL (*hargneux*). — On va être en retard.

JOURNOT. — Le théâtre est à deux pas d'ici. (*A Méguin*) Il a peur de manquer le premier acte. Sois tranquille, tu en verras toujours assez.

MADAME JOURNOT. — C'est la première fois qu'on lui paie le spectacle.

RAOUL. — Oh! tu me le payes avec un billet de faveur.

JOURNOT. — Est-ce que ça te regarde?

MADAME JOURNOT. — Mon mari trouve qu'il n'a pas l'âge; mais, après sa composition d'histoire de la semaine passée, j'ai tenu à lui faire voir la *Reine Margot*.

MÉGUIN (*à Raoul*). — Ah! nous avons été le premier en histoire!

MADAME JOURNOT. — Mais non, on l'a collé tout à fait à la queue, le pauvre petit; alors, n'est-ce pas, je me suis dit que si on lui faisait voir une pièce historique... il comprendrait peut-être mieux que dans les livres.

OSCAR (*revenant avec un pain de quatre livres, à M^{me} Leduc*). — Je leur ai apporté notre pain.

Il le pose sur la table et enlève les petits pains.

Beaupréau descend l'escalier.

SCÈNE IV

LES MÊMES, BEAUPRÉAU.

BEAUPRÉAU. — Oh! c'est gentil d'être venus! Bonsoir, mon gros! (*Il embrasse Raoul*) C'est très gentil!

MADAME JOURNOT. — Nous avons amené M. Méguin, notre voisin d'Ermont.

Les deux hommes se serrent la main.

BEAUPRÉAU. — Quelle bonne surprise!

MADAME JOURNOT. — Comment, une surprise? Tu n'as donc pas reçu ma lettre?

BEAUPRÉAU. — Non. Ah! Je vais te dire, je n'habite plus rue Montmartre, j'ai déménagé, il y a quelques jours.

MADAME JOURNOT. — Tu aurais pu nous prévenir... Mais alors, si tu ne savais pas que nous t'avions donné rendez-vous ici, comment se fait-il que tu sois venu?

BEAUPRÉAU. — Je ne suis pas venu... je... je demeure ici.

MADAME JOURNOT. — Ici?

BEAUPRÉAU (*avec un geste vague*). — Oui, là-haut!

JOURNOT (*qui s'est levé à l'entrée de Beaupréau*). — Tu nous raconteras ça en dinant. Je commence à crever de faim, moi aussi.

BEAUPRÉAU. — Je vais vous faire servir.

MADAME JOURNOT. — Tu ne dînes pas avec nous?

BEAUPRÉAU. — J'ai dîné.

MADAME JOURNOT. — Ici.

BEAUPRÉAU. — Non... Oui... C'est-à-dire, là-haut.

MADAME JOURNOT. — Et c'était à peu près mangeable?

BEAUPRÉAU. — Je crois bien.

MADAME JOURNOT. — Ah! Je n'ai pas confiance. Ce Xavier ne me dit rien qui vaille.

BEAUPRÉAU (*faisant rasseoir Journot*). — Laissez-moi faire. Je vais m'occuper de votre menu (*bas à Oscar, sur le devant de la scène*). Quel est le dîner de ce soir?

OSCAR. — Celui qu'on a servi à Monsieur: Potage aux poireaux, barbue, gigot et petits pois.

BEAUPRÉAU. — Il n'y a pas autre chose?

OSCAR. — Monsieur sait bien que depuis le 15, on ne fait plus qu'un seul dîner.

Il va vers l'office.

BEAUPRÉAU. — Diable! (*aux autres, d'un air satisfait*) Eh bien, ce sera parfait: un potage aux légumes, une barbue sauce mousseline et un gigot que je vous recommande.

RAOUL. — Et le dessert?

BEAUPRÉAU. — Avec un bon dessert si tu es bien sage. Ça vous va?

MADAME JOURNOT. — Tu sais bien que je ne peux souffrir le mouton.

BEAUPRÉAU (*naïvement*). — C'est que, je vais te dire: il n'y a pas autre chose.

MADAME JOURNOT. — Comment, pas autre chose? Quelle est cette plaisanterie?

JOURNOT. — Enfin, servez-nous toujours ce qu'il y a. Je ne peux plus y tenir.

OSCAR. — Bien Monsieur (*à part*). C'est malheureux tout de même.

Il sort.

JOURNOT. — Eh bien, en voilà une gargote! Si jamais on m'y repince! Du reste, toutes ces vieilles réputations, on sait ce que ça vaut.

MÉGUIN. — Celle-ci m'a l'air un peu surfaite.

BEAUPRÉAU (*géné*). — Ne croyez pas cela. Il est certain que la maison n'est plus tout à fait ce qu'elle a été.

JOURNOT. — On s'en aperçoit.

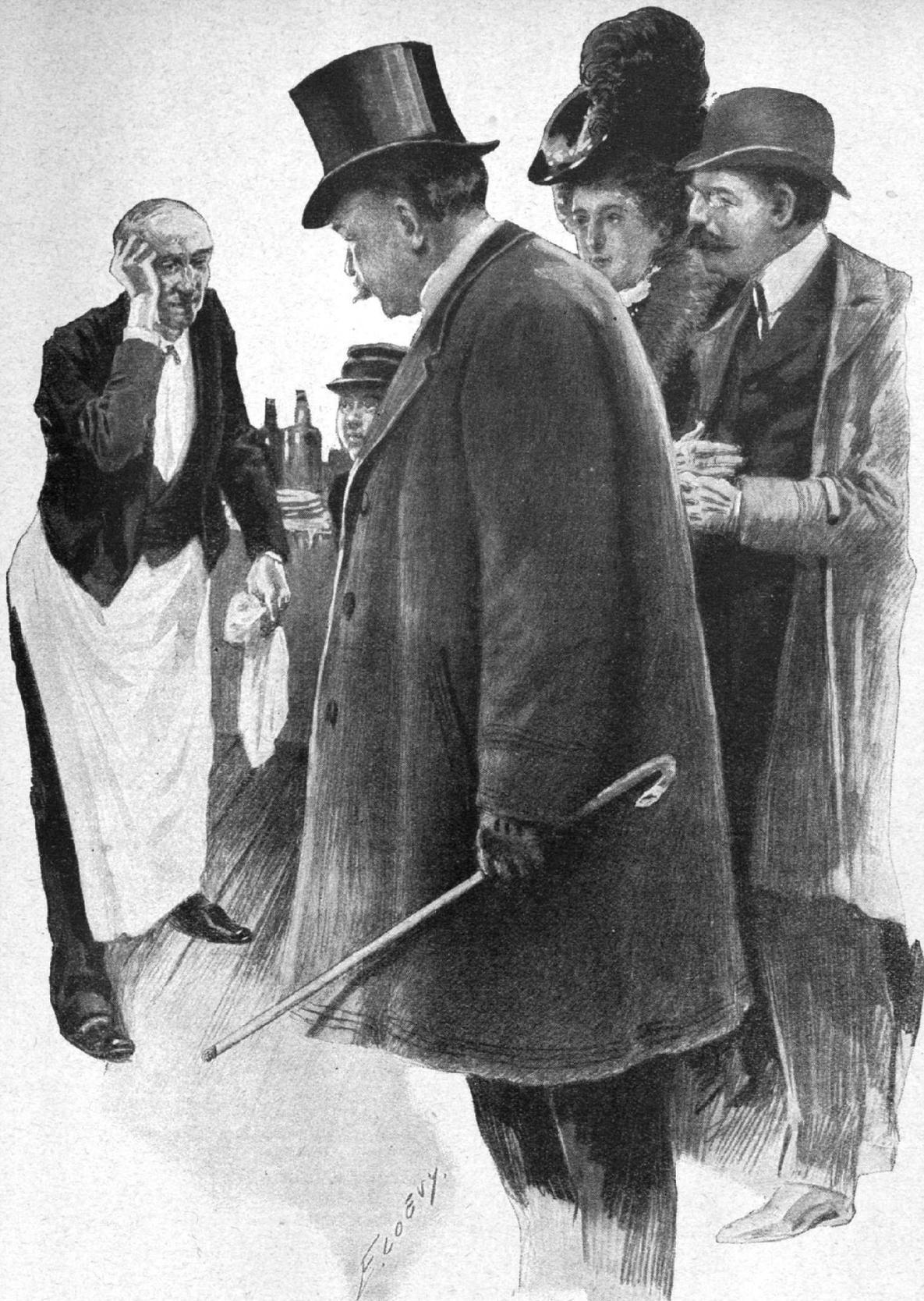
BEAUPRÉAU. — Ah! quand je pense qu'il n'y a pas seulement vingt ans, c'était le meilleur restaurant de Paris!

MADAME JOURNOT. — Nous aurions mieux fait de venir dîner il y a vingt ans.

BEAUPRÉAU (*lyrique*). — Ça ne désemplissait pas! On était forcé de retenir sa table plusieurs jours à l'avance. Ah! il faut avoir vu ça!

MÉGUIN. — Vous l'avez vu?

BEAUPRÉAU. — Non; mais Madame Leduc, qui est là depuis trente ans, pourra vous renseigner. Hein, Madame Leduc? Quelles chambrées! Le prince de Ravenne dînait



UNE ARRIVÉE INATTENDUE

OSCAR (voyant entrer M. et M^{me} Journot, Méguin et Raoul). — Pas possible! Ces messieurs et dames viennent diner? (Page 513, col. 1.)

à la table du fond, le comte d'Hennebont, lui, se mettait là...

MADAME LEDUC. — C'est le contraire.

BEAUPRÉAU. — Oui, c'est le contraire; mais peu importe, c'étaient les piliers de la maison; sans compter le grand-duc Arsène, qui venait tous les soirs. Et je vous garantis qu'ils ne regardaient pas à la dépense. Avec eux vous n'entendiez pas parler de demi-portions ou d'eaux minérales. Les plus modestes se faisaient servir du Chambertin et des truffes en serviette. Ah! nos pères savaient manger.

MÉGUIN. — Ce sont peut-être leurs truffes qui ont détraqué nos estomacs.

BEAUPRÉAU. — Laissez-moi rire! Non, aujourd'hui on ne mange plus, c'est passé de mode, on ne mange que pour se nourrir. Vous voyez des gens qui cracheront vingt mille francs pour une automobile et qui prétendent dîner pour cent sous. Comme c'est logique!... Aussi, ils ne mettent plus les pieds chez nous... Je veux dire dans les restaurants sérieux; ils préfèrent s'empiler dans les brasseries : ils demandent une soupe à l'oignon, une choucroute saucisse et un demi, — un demi! — et ils se figurent qu'ils ont dîné! misère!

JOURNOT. — Pour le moment, je n'en demanderais pas davantage, si seulement on voulait nous servir.

BEAUPRÉAU. — Du reste, la concurrence devient impossible. Croyez-vous que chez Plantin ils servent maintenant jusqu'à nos spécialités au rabais. Parfaitement. Ils ont engagé Prosper, l'ancien chef d'ici, qui leur a apporté toutes nos recettes...

MADAME JOURNOT. — Pourquoi dis-tu : nos recettes?

BEAUPRÉAU. — Je veux dire les recettes de la maison. Ainsi tenez, le caneton Bois-Robert, le fameux caneton Bois-Robert, une création du père Xavier, que les clients payaient vingt-cinq francs sans sourciller, eh bien, vous pouvez vous l'offrir chez Plantin, pour sept francs cinquante. Allez donc lutter!

JOURNOT (*qui depuis un moment donne des signes d'impatience*). — Ah! Je t'en supplie! Tu me fais venir l'eau à la bouche avec ton caneton Bois-Robert! Garçon!

MADAME LEDUC. — Une petite seconde, Monsieur. On vous sert.

Elle souffle dans le porte-voix. Journot se rassied.

BEAUPRÉAU. — Bref, ce qui devait arriver est arrivé. Il y a quelques années, ça marchait encore à peu près ici, on vivait et Xavier jeune, le fils du grand Xavier, était encore un de mes meilleurs locataires. Du jour où ce vieux forban de Plantin a ouvert sa boîte à choucroute à notre porte, ç'a été le coup de grâce. Xavier a résisté quelque temps, pour l'honneur;

enfin il y a trois mois, il est venu me trouver en me déclarant qu'il y renonçait, et il m'a proposé, pour sauver les apparences, de me céder son fonds, sa cave, son matériel...

MADAME JOURNOT. — Par exemple!

JOURNOT. — En voilà un aplomb!

Beaupréau ne répond pas.

MADAME JOURNOT. — Tu lui as ri au nez?

BEAUPRÉAU. — C'était le seul moyen d'éviter une faillite qui aurait déconsidéré mon immeuble...

MADAME JOURNOT (*inquiète*). — Alors?

BEAUPRÉAU (*s'efforçant de sourire*). — Alors, je me suis dit que la mauvaise chance finirait peut-être par tourner et ma foi! comme je n'avais rien à faire de mon temps... j'ai consenti...

MADAME JOURNOT. — Tu as racheté.

BEAUPRÉAU. — J'ai racheté.

JOURNOT (*se levant en sursaut*). — Oh!

MADAME JOURNOT. — C'est insensé!

Un temps.

JOURNOT. — De sorte que nous sommes ici chez toi?

BEAUPRÉAU. — Mon Dieu, oui!

MADAME JOURNOT. — Ainsi te voilà gargotier maintenant? Et tu ne nous as rien dit? Tu ne t'en vantais pas.

BEAUPRÉAU. — Je voulais vous laisser la surprise.

MADAME JOURNOT. — Elle est gaie ta surprise!

BEAUPRÉAU. — Qu'est-ce que tu aurais fait à ma place?

MADAME JOURNOT. — Ce que j'aurais fait? J'aurais laissé mon Xavier se tirer d'affaire tout seul ou fermer boutique.

JOURNOT. — Parbleu!

BEAUPRÉAU. — C'est ça, pour que la maison Xavier fût perdue de réputation! Et ma boutique que je louais douze mille francs, j'en aurais tout de suite trouvé trois mille!

JOURNOT. — Mais, nom d'un petit bonhomme!... (*Apercevant Oscar qui rentre avec la soupière.*) Ah! voilà le potage! Ce n'est pas malheureux!

Il reprend sa place à la table.

BEAUPRÉAU (*versant le potage, et apportant lui-même une assiette à sa sœur*). — Vous direz ce que vous voudrez, j'ai trouvé plus raisonnable de laisser le restaurant ouvert en attendant un nouvel acquéreur.

MADAME JOURNOT. — Tu l'attendras longtemps! Qui veux-tu qui ait l'idée saugrenue de venir s'établir ici? D'abord le quartier est fini.

BEAUPRÉAU (*pendant qu'Oscar continue à servir*). — Ça n'empêche pas Plantin d'y faire des affaires d'or. D'ailleurs, ça va peut-être vous surprendre, mais je suis justement en pourparlers pour céder mon fonds.

JOURNOT. — Comment ! Il se trouverait un malheureux fou?...

BEAUPRÉAU. — L'acquéreur en question n'est ni fou ni malheureux. C'est un monsieur très bien, très intelligent et qui dispose de capitaux considérables. Nous avons déjà eu plusieurs entrevues, et l'affaire a l'air de lui sourire tout à fait.

JOURNOT. — Eh bien, il n'est pas dur.

BEAUPRÉAU (*prenant une chaise et s'asseyant à califourchon*). — Oh ! C'est un malin. Il a une idée très ingénieuse : il veut racheter les meilleurs restaurants de Paris et réaliser une espèce de trust : (*Les autres se regardent.*) Une seule cuisine pour tous les établissements, une cuisine centrale qui recevra les commandes par téléphone, au sortir du fourneau les plats seront chargés sur des autos et expédiés aux quatre coins de la ville.

MÉGUIN. — C'est très curieux.

JOURNOT. — Et, au moins, on sera sûr de manger bien chaud !

BEAUPRÉAU. — Tu blagues ? Eh bien ! ce sont des Anglais qui font l'affaire. Duchâtel ne s'occupe que de la lancer. Il doit revenir de Londres, ces jours-ci.

MADAME JOURNOT. — En attendant, tu manges de l'argent. Je parie que tu ne vois pas dix clients par jour.

BEAUPRÉAU (*à part, les yeux au ciel*). — Dix clients !

Il se lève.

JOURNOT. — Garçon, donnez-moi donc encore un peu de potage.

OSCAR. — Bon. (*à M^{me} Leduc, après un coup d'œil inquiet sur la soupière, tandis que Beaupréau verse à son beau-frère une nouvelle assiettée*). Ils ne vont pas nous en laisser.

JOURNOT (*à Oscar*). — Et faites presser la barbue.

Oscar sort en emportant la soupière.

MÉGUIN (*conciliant*). Il n'est pas mauvais ce potage, pas mauvais du tout.

MADAME JOURNOT. — C'est la vulgaire soupe aux poireaux et aux pommes de terre. Célestine la fait aussi bien que ton chef.

BEAUPRÉAU (*se récriant*). — Je n'ai pas de chef. Il y a beau temps que je l'ai remercié ! C'est ma cuisinière qui fait les repas (*allant éteindre l'électricité à la table de gauche*). Oh ! je diminue mes frais, je les diminue de jour en jour. (*Il va pour éteindre l'applique de droite. Les autres protestent*). Comme personnel, je n'ai gardé qu'Oscar, qui me sert en même temps de valet de chambre, et M^{me} Leduc.

JOURNOT (*gouaillieur*). — Pour tenir la caisse !

BEAUPRÉAU. — Elle fait aussi quelques petits raccommodages. Parce qu'il faut vous dire qu'à présent, j'habite ici. Oui, j'étais à fin de bail rue Montmartre ; alors, comme les cabinets particuliers ne ser-

vaient à rien, je m'y suis installé. Ça me fait une sérieuse économie. Les pièces sont un peu exigües, mais il y en a quatorze, avec quatorze pianos. Il est vrai que je n'en joue pas. (*trionphalement*). Et puis, j'ai vendu ma cave, la fameuse cave du père Xavier !

JOURNOT. — Tu n'as rien gardé ?

BEAUPRÉAU. — J'ai gardé la carte des vins.

RAOUL. — Alors qu'est-ce qu'on va boire ?

BEAUPRÉAU. — Je vais vous faire servir de mon vin de table. Il est un peu jeune, mais, dans trois ou quatre ans, ça me fera un bon ordinaire.

JOURNOT. — Allons, tant mieux ! Et comme cuisine, je vois que tu ne fais pas de superflu.

BEAUPRÉAU. — Oh ! le strict nécessaire. Dans les premiers temps, comme la salle était toujours vide j'invitais du monde, pour garnir, mes fournisseurs, de préférence : il se payaient en nature. Mon tailleur venait tous les soirs. Il a même fini par me redevoir un complet. Mais ce petit manège n'attirait personne et mes provisions me restaient pour compte. Alors, j'ai pris une mesure radicale : j'ai supprimé les repas.

MÉGUIN. — Voilà une économie que bien peu de restaurants peuvent se permettre.

BEAUPRÉAU. — Je me contente à tout hasard, de faire préparer pour midi un petit en-cas, qui me ressert le soir.

MADAME JOURNOT. — De sorte que ce que tu nous offres, c'est ton « en-cas » de ce matin.

BEAUPRÉAU (*gaiment*). — Précisément. Si vous n'étiez pas venus, on l'aurait mangé à la cuisine. Vous voyez que les frais sont réduits au minimum. Il n'y a plus guère que l'éclairage.

Il remonte.

JOURNOT. — Et bien, cette barbue, est-ce qu'on la pêche ?

M^{me} Leduc souffle dans le cornet acoustique.

BEAUPRÉAU (*regardant au dehors*). — Mais je ne me trompe pas ! C'est lui !

JOURNOT. — Qui ça ?

BEAUPRÉAU (*agité*). — Duchâtel ! l'acquéreur dont je vous parlais ! Il est en train de payer son cocher. (*Rallumant l'électricité*). Il vient m'apporter des nouvelles de Londres. Attention ! (*Il regarde autour de lui*). Tâchez d'avoir l'air contents !

Il prend le couvert de Journot et va le porter à la table du 2^e plan à droite.

JOURNOT. — Qu'est-ce que tu fais ?

BEAUPRÉAU. — Il vaut mieux que vous n'ayez pas l'air d'être ensemble. Tu vas te mettre là, avec Raoul. Deux tables occupées, ça fera meilleur effet.

MADAME JOURNOT. — En voilà une idée !

RAOUL. — Oh ! si maman, ce sera roulant !
Il va porter son couvert à l'autre table.

BEAUPRÉAU (*allant ouvrir la porte*). — Dès qu'il sera parti, vous reprendrez vos places.
Entre Duchâtel.

SCÈNE V

LES MÊMES, DUCHATEL

BEAUPRÉAU. — Bonsoir, cher Monsieur! Oh! mais vous êtes trempé!

DUCHATEL. — Je vous crois. Ça tombe à flots.

MADAME JOURNOT. — Allons, bon! moi qui ai gardé mon ombrelle!

DUCHATEL (*apercevant Raoul qui est revenu chercher son verre, et prenant son uniforme pour une livrée*). — Chasseur, mets-moi donc ça de côté.

Il lui tend son parapluie et passe à gauche.

Raoul reste sur place, interloqué. M^{me} Journot se contient à grand'peine.

BEAUPRÉAU (*bas à Raoul*). — Dans l'office. Tiens, voilà dix sous pour t'acheter des sucres d'orge.

Raoul, réprimant un éclat de rire, prend le parapluie et entre à l'office.

BEAUPRÉAU (*allant à Duchâtel, empressé*). — Vous avez vu les Anglais? L'affaire est en bonne voie?

DUCHATEL. — Excellente. Nous reparlerons de ça dans un moment. Quelle heure est-il donc?

BEAUPRÉAU. — Huit heures et demie. Si vous étiez arrivé un peu plus tôt, à l'heure du dîner, vous auriez vu une belle chambre.

JOURNOT (*bas à Méguin*). — Oui, de l'autre côté de la rue.

DUCHATEL. — Ça ne fait rien. Il n'est pas venu quelqu'un me demander?

BEAUPRÉAU. — Ah dame! J'ai vu tant de monde! Mais personne ne vous a demandé.

DUCHATEL. — J'attends un monsieur et une dame. Je leur ai donné rendez-vous ici pour dîner.

BEAUPRÉAU (*avec un haut-le-corps*). — Pour dîner?

Les Journot et Méguin échangent un coup d'œil. M^{me} Leduc laisse échapper un cri d'effroi.

DUCHATEL (*souriant*). — D'habitude, quand on se donne rendez-vous dans un restaurant...

BEAUPRÉAU. — Evidemment. C'est que...

DUCHATEL (*même ton*). — Quoi? Vous ne voulez pas nous donner à dîner?

BEAUPRÉAU (*s'efforçant de sourire*). — Si, si!... seulement, à présent, il n'y a plus grand monde, je crains que ce ne soit pas bien gai pour vos amis.

Il aide Duchâtel à se débarrasser et va accrocher son pardessus à un porte-manteau à gauche.

DUCHATEL. — À la bonne heure! Vous ne faites pas l'article. Tranquillisez-vous. Mes amis ne viennent pas pour voir du monde. Ils viennent pour faire un bon petit dîner.

Et sous ce rapport-là, je crois qu'on peut s'en remettre à vous, hé?

MADAME JOURNOT (*bas*). — Tire-toi de là. *Journot hausse les épaules d'un air de pitié, puis il tire un journal de sa poche et se met à lire.*

DUCHATEL. — De fins gourmets, vous savez, que je vous amène : un monsieur avec qui je suis en affaires et sa petite amie. Jolie femme. Figurez-vous qu'ils ne voulaient pas venir ici. Cette demoiselle prétendait que Xavier n'est plus dans le train.

BEAUPRÉAU. — Oh!

DUCHATEL. — Vous allez leur montrer ce que c'est qu'une bonne maison. Distinguez-vous.

BEAUPRÉAU. — Je ferai de mon mieux; seulement à cette heure-ci, il ne faudra pas que vos amis se montrent trop difficile.

DUCHATEL. — Taratata... Et vous savez, pour l'addition ne vous gênez pas : c'est ce monsieur qui régale. Il ne regarde pas à la dépense; il cherchera plutôt à m'épater et si vous ne lui faites sortir qu'un billet de cent francs il sera furieux.

BEAUPRÉAU. — Ah! l'addition, ce n'est pas ça qui m'inquiète!

DUCHATEL (*bonhomme*). — Voyons, qu'est-ce qui vous inquiète?

BEAUPRÉAU. — Non, voyez-vous, pour des amis à vous, il aurait mieux valu me prévenir.

DUCHATEL. — Mais c'est justement ce que je ne voulais pas. J'ai préféré venir à l'improviste, pour me rendre mieux compte. Allons, ne faites pas le modeste, ce sera parfait. Ah! dites donc, je ne serais pas fâché de me passer un peu d'eau sur les mains. C'est là-haut, n'est-ce pas?

BEAUPRÉAU (*l'arrêtant*). — Non! pas là-haut!... Tenez! (*lui ouvrant la porte de l'office*) la première porte à votre droite. (*Quand Duchâtel est sorti.*) Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur donner à manger?

OSCAR (*revenant de l'office, à Beaupréau*). — Le petit jeune homme me dit qu'il y a un client, un vrai!

BEAUPRÉAU. — Croyez-vous! et il va venir encore deux personnes.

OSCAR. — Hein?

BEAUPRÉAU. — C'est effrayant! (*Il l'attire sur le devant de la scène*). — De fins gourmets, paraît-il!

OSCAR. — Ils tombent à pic!

BEAUPRÉAU. — Pourvu qu'ils aiment le gigot!

OSCAR. — Et qu'ils n'aiment que ça?

BEAUPRÉAU. — Je suis sûr qu'ils vont vouloir des plats impossibles! Et il n'y a pas à dire, il faut qu'ils soient contents! C'est votre futur patron!

OSCAR. — Ce monsieur?



LE SOMMELIER IMPROVISÉ

JOURNOT (*servant Leversier*). — Ah ! oui, Clos-Vougeot. Je n'arrivais pas à me rappeler ce nom-là. (*D'une voix ferme, en servant Duchâtel*). Clos-Vougeot (page 526, col. 1).

BEAUPRÉAU (*se laissant tomber sur une chaise*). — Il a l'intention de racheter ta maison. Oh ! Je suis dans un état !

OSCAR (*ironique*). — Remettez-vous. Il va peut-être changer d'idée.

BEAUPRÉAU. — Ah ! j'en ai peur ! Ecoutez, Oscar, pour commencer vous allez acheter des hors-d'œuvre.

OSCAR. — Où ça ?

BEAUPRÉAU. — A côté, chez Vigneron.

OSCAR. — Ça pourrait bien être fermé.

BEAUPRÉAU. — Courez vite et rapportez du caviar frais, du saumon fumé, tout ce qu'il y a de meilleur. Tenez, voilà deux louis, ne regardez pas à la dépense (*le retenant*.) Prenez un parapluie et tâchez de ne pas trop vous crotter : il fait un temps de chien.

JOURNOT (*arrêtant Oscar au passage*). — Dites donc, garçon, vous pensez à notre barbue ?

OSCAR. — Oui, monsieur, je ne pense qu'à ça !

Il sort précipitamment.

BEAUPRÉAU. — Jamais je n'en viendrai à bout !

Il enlève les petits pains sous les serviettes et,

après les avoir tâlés, il s'empresse de les fourrer dans ses poches.

Reignent Raoul et Duchâtel.

DUCHATTEL. — Ils ne sont pas encore là ? *Il va au fond.*

BEAUPRÉAU (*à part*). — Huit heures et demie ! Ils vont avoir une faim !

DUCHATTEL (*à la fenêtre*). — Les voilà !

BEAUPRÉAU. — Déjà.

DUCHATTEL. — J'aperçois la voiture. Il faudrait les abriter. Chasseur !

L'enfant ne bronche pas.

BEAUPRÉAU (*bas*). — Raoul ! Tu vas aider ce monsieur et cette dame à descendre de voiture et tu les abriteras.

RAOUL. — Avec quoi ?

BEAUPRÉAU. — Attends.

MADAME JOURNOT (*à Beaupréau*). — Mais non, je ne veux pas ! Cet enfant va prendre froid. Raoul, je te défends...

BEAUPRÉAU (*d'une voix éplorée*). — Je l'en supplie, Hortense !

Il prend l'ombrelle de M^{me} Journot.

MADAME JOURNOT. — Mon ombrelle neuve ! Tu n'y penses pas !

BEAUPRÉAU. — Je t'en paierai une autre. *(Il rend l'ombrelle à Raoul).* — Va !

Il ouvre la porte.

DUCHATTEL *(apercevant l'ombrelle).* — C'est tout ce que vous avez pour les temps d'orage ?

Raoul ouvre l'ombrelle avant de sortir et s'embarrasse dans la porte.

BEAUPRÉAU *(le poussant dehors).* — Va donc !

M^{me} Journot regarde son mari en croisant les bras avec colère. Journot lui fait signe qu'il n'y peut rien.

MADAME JOURNOT *(à Méguin).* — C'est trop fort ! Oh ! Monsieur Méguin, je suis confuse de vous avoir amené ici. C'est une idée d'Adolphe ?

MÉGUIN. — L'idée, chère Madame, n'était déjà pas si mauvaise. Je crois que notre présence peut être utile à Monsieur votre frère, dont le personnel me paraît insuffisant.

MADAME JOURNOT. — Vous prenez la chose gaiement. Moi j'enrage. Faire passer ce pauvre petit pour un domestique ! Oh ! Eugène me paiera ça ! *(toussant très fort.)* Hum ! Hum !

Beaupréau se retourne. M^{me} Journot lui montre le poing, en tenant sa serviette.

BEAUPRÉAU *(croyant que Madame Journot lui tend sa serviette).* — Merci !

Il la prend, la met sous son bras et se précipite au-devant de Leversier et de Paulette qui entrent derrière Raoul.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LEVERSIER, PAULETTE.

Raoul passe le premier et ferme son ombrelle dans la porte avant de rentrer. Leversier l'écarte brusquement pour laisser passer Paulette.

MADAME JOURNOT *(à Méguin).* — Quelle brute !

LEVERSIER. — Il a une façon de vous abriter ce gamin !

PAULETTE. — Je suis trempée.

LEVERSIER. — Nous sommes en retard ?

DUCHATTEL. — J'arrive à l'instant.

BEAUPRÉAU *(designant la table de gauche).* — Si ces messieurs et dames veulent prendre place...

PAULETTE. — Oh ! non ! nous n'allons pas dîner là. C'est sinistre !

MADAME JOURNOT *(bas à Méguin).* — Chipie !

PAULETTE. — Donnez-nous donc un cabinet.

BEAUPRÉAU. — Impossible !... Ils sont tous occupés.

LEVERSIER. — Comment tous ? A cette heure-ci ?

BEAUPRÉAU. — Ah ! dame ! ces petites

parties fines se prolongent toujours un peu tard.

PAULETTE *(désappointée).* — Ah ! *(à Leversier.)* Quand je te disais de retenir un cabinet !

LEVERSIER. — Je ne pouvais pas me douter. Tu prétendais qu'il n'y avait jamais personne ici.

MADAME JOURNOT *(bas à Méguin).* — Oh ! je déteste ces femmes-là.

MÉGUIN. — Moi pas.

BEAUPRÉAU. — Dans ce petit coin, vous serez bien tranquilles, il ne viendra plus grand monde à présent.

BEAUPRÉAU *(à Raoul qui tient toujours l'ombrelle).* — Va faire sécher ça à la cuisine, et dis à Maria de faire réchauffer le potage.

MADAME JOURNOT *(bas à Raoul).* — Où vas-tu ? Raoul.

RAOUL. — Je vais finir de dîner à la cuisine.

JOURNOT *(bas, le rattrapant).* — Tâche de me dénicher quelque chose s'il y a moyen.

Il revient s'asseoir.

Raoul sort. Les clients se sont installés. Duchâtel à gauche, Leversier à droite. Paulette face au public.

BEAUPRÉAU *(à part).* — Oscar ne revient pas ! *(s'approchant).* — Ces messieurs et dames veulent manger tout de suite ?

PAULETTE *(s'asseyant).* — Tiens, parbleu !

MADAME JOURNOT *(à Méguin).* — Croyez-vous qu'elle a mauvais genre ! J'aime autant que Raoul ne soit pas là !

LEVERSIER. — J'ai justement une de ces fringales ! Et vous, Duchâtel ?

DUCHATTEL. — Oh ! vous serez content de moi. J'ai si mal déjeuné en wagon !

LEVERSIER *(à Beaupréau).* — Passez-moi donc la carte.

BEAUPRÉAU. — La... La carte. *(Il s'approche de sa sœur).* — Dis donc, ils me demandent la carte !

MÉGUIN *(aimable).* — Voici la nôtre.

BEAUPRÉAU. — Je vous remercie, elle est du mois dernier !

Il s'approche de M^{me} Leduc d'un air accablé.

PAULETTE *(à Duchâtel).* — Vous êtes sûr, qu'on mange bien ici ?

DUCHATTEL. — Oh ! vous allez voir.

LEVERSIER. — Du moment que Duchâtel nous a amenés, la cuisine doit être excellente.

DUCHATTEL. — De premier ordre. Et avec ça, la meilleure cave de Paris.

BEAUPRÉAU *(revenant).* — Toutes les cartes sont là-haut. Mais si vous voulez me permettre...

DUCHATTEL. — Oui, laissez-le faire. Il s'y entend mieux que nous. *(à Beaupréau).* — Ah ! qu'est-ce que vous avez de bon à nous offrir ?

BEAUPRÉAU. — Ah ! vous m'embarrassez un peu.

MÉGUIN (*bas*). — L'embarras du choix!

BEAUPRÉAU. — Voyons, vous ne tenez pas à des plats trop compliqués, n'est-ce pas? Je vais vous proposer un menu très simple.

PAULETTE (*vivement*). — Ah! non! pas de cuisine bourgeoise! J'ai ça en horreur.

DUCHATTEL. — Si nous voulions manger simplement nous ne viendrions pas ici.

BEAUPRÉAU. — Evidemment, évidemment... N'empêche... qu'une belle barbue nature et... un bon gigot d'agneau, on n'a encore rien inventé de meilleur... Non? Ça ne vous dirait rien?

PAULETTE. — Du gigot? Ah non! On en a mangé ce matin.

BEAUPRÉAU (*à part*). — C'est bien ma veine!

PAULETTE. — D'abord, comme potage?

BEAUPRÉAU (*à part*). — Il n'y a pas, il faut que je leur colle ma soupe aux poireaux!

PAULETTE. — J'aimerais assez quelque chose de relevé, bisque ou oxtail.

BEAUPRÉAU. — Bisque ou oxtail?... Nous avons mieux que ça: un potage aux légumes... (*Paulette fait une moue*) aux légumes chinois.

Les Journot et Méguin se regardent d'un air surpris.

PAULETTE (*intriguée*). — Ah! Qu'est-ce que c'est que ce légume? Quel goût a-t-il?

BEAUPRÉAU. — Comment vous dire? Ça rappelle un peu le poireau et notre pomme de terre.

PAULETTE. — C'est épicé?

BEAUPRÉAU. — Vous m'en direz des nouvelles.

LEVERSIER. — Et vous appelez ça?

BEAUPRÉAU. — Potage mandarin.

LEVERSIER. — Connais pas.

BEAUPRÉAU. — Oh! vous n'en trouverez pas ailleurs qu'ici.

DUCHATTEL. — Ça ne sera pas trop long à préparer?

BEAUPRÉAU. — Il est tout prêt. On m'en demande tellement!

DUCHATTEL. — Essayons du mandarin.

BEAUPRÉAU. — La barbue ensuite...

PAULETTE. — Il tient à la placer, sa barbue.

BEAUPRÉAU. — Je tiens surtout à ce que vous soyez satisfaits.

DUCHATTEL. — Va pour la barbue. Mais j'y pense! Il faut que je vous fasse goûter quelque chose d'extraordinaire. (*Il cherche à se rappeler le nom. Beaupréau frémit*) Une spécialité de la maison... le... le caneton Bois-Robert.

MÉGUIN (*à M^{me} Journot*). — Oh! ça va se gâter!

BEAUPRÉAU. — Par exemple, ça demandera un peu plus de temps.

DUCHATTEL. — N'importe! Il ne faut pas rater ça. Après... nous verrons...

BEAUPRÉAU (*à part*). Sacré Bois-Robert! (*apercevant Oscar qui vient de rentrer et qui a défait son paquet sur la desserte.*) Ah! voilà les hors-d'œuvre! (*Il va les présenter aux clients*). Saumon fumé et caviar.

PAULETTE. — Non, pas pour moi, je ne pourrais plus manger autre chose.

DUCHATTEL. — Merci. Je me réserve pour le vrai dîner.

LEVERSIER. — Emportez!

OSCAR (*tranquillement*). — Bon.

BEAUPRÉAU (*à part*). — J'en suis pour mes deux louis.

LEVERSIER (*à Oscar*). — Servez-nous le mandarin.

Oscar interroge Beaupréau du regard.

BEAUPRÉAU (*bas*). — C'est la soupe aux poireaux. Dites à la cuisinière de mettre dedans une poignée de poivre de Cayenne, ce sera plus chinois.

OSCAR. — Une poignée?

BEAUPRÉAU. — Oui. Ils aiment la cuisine relevée.

Il s'approche de M^{me} Leduc en s'épongeant le front. M^{me} Leduc descend du comptoir et entre à l'office.

JOURNOT (*arrêtant Oscar au passage*). — Qu'est-ce que vous faites?

OSCAR. — Je remporte les hors-d'œuvre.

JOURNOT. — Voulez-vous laisser ça!

Il lui prend le plateau des mains. Oscar sort. Après avoir examiné les hors-d'œuvre d'un air dégouté, Journot se décide à garder le pot de caviar et tend le saumon fumé à sa femme.

JOURNOT. — Tenez, voilà du saumon, faute de mieux.

MADAME JOURNOT (*furieuse*). — Merci, je n'ai pas faim!

JOURNOT. — Eh bien, tu as de la chance!

Il va pour reprendre l'assiette.

MÉGUIN (*la retenant*). — Donnez-nous toujours. Ce n'est pas que j'en raffole: mais comme je ne crains pas de me couper l'appétit...

DUCHATTEL (*appelant*). — Garçon.

BEAUPRÉAU (*accourant*). — Voilà!

DUCHATTEL. — Du pain.

JOURNOT (*à sa femme d'un air résigné*). — Moi, je vais me faire des sandwichs au caviar.

Au moment où il prend le pain pour s'en couper une tranche, Beaupréau le lui enlève et va le porter à la table de droite.

JOURNOT. — Ah! bon.

MÉGUIN (*souriant*). — C'est ce qui s'appelle vous enlever le pain de la bouche.

MADAME JOURNOT. — Et tu supportes ça?

JOURNOT. — Je ne peux pourtant pas faire un esclandre.

Il retourne s'asseoir.

PAULETTE. — Vous n'avez donc pas de petits pains?

BEAUPRÉAU. — Heuh !... ah !... (avec décision).
Non, madame !

PAULETTE (impressionnée). — Ah !

LEVERSIER (à Duchâtel, sur un ton vaguement interrogatif). — C'est le grand genre à présent de servir du pain de ménage.

Duchâtel fait un signe d'assentiment.

BEAUPRÉAU (à part). — Décidément, il n'y a que l'audace. Je commence à comprendre le métier.

JOURNOT (à part, dévorant le caviar à pleines cueillerées). — Oh ! faut en avoir une faim pour avaler ça !

BEAUPRÉAU (allant à Oscar, qui rapporte le potage). — Donnez. (Il pose la soupière sur une table, prend un moulin à poivre et tourne énergiquement). Puisqu'ils aiment le poivre ! (Remplissant deux assiettes de potage). Dites donc, pendant qu'ils vont déguster le mandarin, vous allez courir en face chez Plantin et vous demanderez un caneton Bois-Robert. Ils en ont toujours de tout prêts à 7 fr. 50, Voilà dix francs. Vous direz que c'est pour moi. Ah ! rapportez aussi quelques bouteilles de vin fin.

OSCAR. — Monsieur oublie que Plantin n'a pas de cave. Il ne vend que de la bière.

BEAUPRÉAU. — Pas de cave ! Quelle boîte ! (il apporte les deux assiettes à la table de gauche). Je vais vous servir moi-même.

OSCAR (à part, en s'en allant). — Oh ! mais il se « dessale » le patron.

MÉGUIN (l'arrêtant au passage). — Où courez-vous, mon brave ?

OSCAR (gouailleur). — Je vais aux provisions, là, en face.

MÉGUIN. — Excellente idée. Dites, par la même occasion, si vous vouliez bien me rapporter...

OSCAR. — Minute ! vous autres, ça ne presse pas.

Il sort.

MÉGUIN (résigné). — C'est juste. Pourvu que nous fassions semblant de manger.

BEAUPRÉAU. — Eh bien, madame, comment le trouvez-vous ?

PAULETTE (après une hésitation). — Bon.

LEVERSIER (après avoir goûté). — Amusant. (un temps). C'est vrai que ça rappelle le poivre.

PAULETTE. — Ça rappelle surtout le poivre !

BEAUPRÉAU. — Ah ! dame ! c'est la recette exacte de Pékin.

LEVERSIER. — Très curieux. Ah ! par exemple, il donne soif votre mandarin. Qu'est-ce que nous allons boire ?

MÉGUIN (à M^{me} Journot). — Oui, au fait.

Il consulte la carte des vins.

BEAUPRÉAU (à part). — Ils ne se contenteront jamais de mon petit Bordeaux.

PAULETTE. — Moi, je dînerais bien au Champagne.

LEVERSIER. — Entendu.

BEAUPRÉAU. — C'est bien vieux jeu !

LEVERSIER. — Oui, je trouve, en effet, (à Duchâtel). Hein ?

MÉGUIN (à M^{me} Journot). — Moi, je ne trouve pas !

BEAUPRÉAU. — Si j'ose encore vous donner mon avis...

LEVERSIER. — Faites donc !

BEAUPRÉAU. — J'ai justement servi le même dîner hier soir à un de mes clients, un gastronome des plus distingués...

LEVERSIER. — Vraiment ?

BEAUPRÉAU. — Eh bien, il a tout simplement demandé une bouteille d'Evian.

MÉGUIN (à M^{me} Journot). — Ah ! il n'a pas peur !

BEAUPRÉAU (voyant que Paulette proteste). — Et ensuite, pour arroser le rôti, un grand Bordeaux que je vous recommande.

LEVERSIER. — Pas bête du tout. Qu'en dites-vous, Duchâtel.

DUCHATEL. — All right ! Nous allons sabler l'eau d'Evian. (Retenant Beaupréau.) Seulement, au lieu de Bordeaux, vous nous servirez un bon Bourgogne. Du Bordeaux avec le caneton, c'est une hérésie.

PAULETTE. — Bien sûr. Il n'y entend rien, votre gastronome !

DUCHATEL (consultant la carte des vins). — Voyons, en fait de bourgogne... Préférez-vous du Romanée ou du Clos-Vougeot 73 ?

LEVERSIER. — Mon Dieu !...

DUCHATEL. — Quel est le meilleur ?

BEAUPRÉAU (sans hésitation). — Le Clos-Vougeot. Je vais chercher l'eau minérale.

MÉGUIN (à Beaupréau, humblement). — Si je ne craignais d'abuser, je vous demanderais bien un verre de vin, pour faire passer le saumon.

BEAUPRÉAU (très haut et en s'inclinant). — Le Saint-Emilion ? On vous l'apporte.

Il entre à l'office.

PAULETTE. — Au moins, ici, on ne pousse pas à la consommation.

LEVERSIER. — Tu plaisantes : C'est une maison sérieuse. Je trouve qu'on est joliment bien ici.

DUCHATEL. — N'est-ce pas ?

LEVERSIER. — Oh ! oui. J'adore les vieux restaurants à la française, bien silencieux, bien tranquilles. Ça vous a un cachet !

PAULETTE. — On se croirait en province.

LEVERSIER. — Précisément. Voilà qui repose de tous ces grands bazars où on n'arrive pas à se faire servir. Ici, à la bonne heure, le patron est aux petits soins.

DUCHATEL. — Il a les bonnes traditions.

LEVERSIER. — Et on sent qu'il se pique d'amour-propre, qu'il aime vraiment son métier. Ah ! on n'en fait plus comme ça !

Rentre Oscar avec la barbue.

Vieille Renommée



PRIS A SON PROPRE PIÈGE

DUCHATEL (tapant sur l'épaule de Beaupréau). — Mais, mon cher, vous avez le métier dans le sang, c'est manifeste ! Vous avez fait des prodiges ! (Page 528, col. 2.)

JOURNOT (*l'apercevant*). — Ah! le poisson! Ce n'est pas dommage! (*Voyant qu'Oscar apporte le plat à la table de gauche.*) Alors quoi? Il n'y en a que pour eux! Oh! je vais faire comme Raoul.

Il entre à l'office.

MADAME JOURNOT. — Où va-t-il?

MÉGUIN. — Chercher un peu de nourriture.

MADAME JOURNOT. — Et le petit qui ne remonte pas! Je commence à être inquiète.

MÉGUIN. — Rassurez-vous. Il doit être en train de dîner à la cuisine.

MADAME JOURNOT. — S'il allait attraper une indigestion.

MÉGUIN. — Ce n'est guère probable.

OSCAR (*quand les trois clients sont servis*). — La barbue, Xavier!

MADAME JOURNOT (*apercevant Beaupréau, qui entre avec une bouteille d'Evian*). — Eugène!

BEAUPRÉAU (*à Méguin*). — Dites-moi quelque chose.

MÉGUIN. — S'il vous plaît?

BEAUPRÉAU. — Dites que vous êtes content, très haut, pour qu'ils vous entendent.

MÉGUIN. — Que je suis content?

BEAUPRÉAU. — Oui, faites-moi des compliments.

MADAME JOURNOT. — Tu ne manques pas de toupet!

BEAUPRÉAU. — Monsieur me comprend.

MÉGUIN. — Comment donc! (*Très haut.*) Merveilleux dîner! Jamais je n'ai mangé comme ça! (*Bas.*) C'est positif.

Beaupréau salué. Leversier se retourne légèrement. Oscar réprime un fou rire.

MÉGUIN (*très haut*). Ce potage chinois. Ce saumon! Ces tournedos! Oh! ces tournedos Beaupréau!

BEAUPRÉAU. — Là, ça suffit.

Il débouche la bouteille d'Evian.

MÉGUIN (*plus bas*). — Et le Saint-Emilion?

DUCHATTEL (*à Paulette*). — Je vous recommande la sauce. Elle est supérieure.

LEVERSIER. — Incomparable! Essayez donc d'obtenir ça de votre cuisinière!

BEAUPRÉAU (*à Oscar, qui s'approche de lui*). — Vous avez le caneton?

OSCAR. — Oui, je me suis adressé au père Plantin lui-même.

BEAUPRÉAU. — Il n'a pas fait de difficultés?

OSCAR. — Non. Il s'est mis à rire et il m'a dit comme ça : « Vous direz à votre patron que, pour lui, ça ne sera que cinq francs, au lieu de sept cinquante... »

BEAUPRÉAU. — A la bonne heure!

OSCAR. — ... parce qu'il me fait pitié. »

BEAUPRÉAU. — Allez! Allez! ne perdons pas de temps.

Oscar sort: Beaupréau va à la table de gauche.

BEAUPRÉAU (*à Leversier avant de lui remplir son verre*). — Eau minérale.

Rentre Journot une bouteille de vin rouge à la main.

JOURNOT (*à sa femme*). — Je viens de la cuisine. Il ne reste pas ça! Raoul est installé entre M^{me} Leduc et la cuisinière. A eux trois ils ont nettoyé le gigot.

Il va prendre un tire-bouchon sur la desserte.

BEAUPRÉAU (*à Paulette*). — Eau minérale.

PAULETTE. — Merci, pas pour moi. Ça me monte à la tête.

DUCHATTEL. — Dites donc au sommelier de nous apporter le Clos-Vougeot'.

BEAUPRÉAU (*interloqué*). — Au sommelier?

DUCHATTEL. — Oui, je l'aperçois là-bas.

Il désigne Journot qui est en train de déboucher sa bouteille.

BEAUPRÉAU. — Tout de suite (*à part*). Jamais Adolphe ne consentira! (*à Journot en lui tapant sur l'épaule*). Dis donc, tu ne sais pas? en te voyant déboucher ta bouteille, ils t'ont pris pour le sommelier!

JOURNOT (*bourru*). — Très flatté!

BEAUPRÉAU. — Ça ne te contrarie pas?

JOURNOT. — Pas le moins du monde. Je ne connais pas ces gens-là!

BEAUPRÉAU. — Alors, si ça ne te fait rien tu... tu pourrais peut-être...

JOURNOT. — Quoi donc?

BEAUPRÉAU. — Leur servir à boire.

JOURNOT. — Moi? Tu n'es pas fou!

BEAUPRÉAU. — Je leur sers bien à manger.

JOURNOT. — Tu es chez toi. Ah! bien, par exemple!

Il retourne à sa table.

BEAUPRÉAU. — Tu me rendrais un fier service. Je n'ai pas de sommelier.

JOURNOT. — Appelle le garçon.

BEAUPRÉAU. — Tu n'y penses pas. Une maison qui se respecte doit avoir un sommelier.

JOURNOT. — Possible. Mais je ne me vois pas, moi, fonctionnaire, officier de l'Instruction publique... Jamais de la vie!

BEAUPRÉAU. — Songe que je ne retrouverai jamais une occasion pareille, et songe aussi que je n'ai qu'un héritier, notre petit Raoul!

JOURNOT. — Oh! bien sûr, si tu me prends par les sentiments...

BEAUPRÉAU (*lui tendant la main*). — Merci... Non, je te serrerais la main à la cuisine. Ecoute, voilà ce que tu as à faire.

Il prend la bouteille sur la table de Journot.

MADAME JOURNOT (*à Méguin*). — Ma parole! je crois qu'il veut lui prendre sa bouteille.

MÉGUIN. — Il prend ce qu'il trouve.

BEAUPRÉAU. — Tu tiens la bouteille de la main droite et une serviette de l'autre...

Il prend la serviette de Journot et la lui met sous le bras.

JOURNOT. — Inutile, je connais les usages !
 BEAUPRÉAU. — Attends. Tu t'approches de chaque convive et tu remplis son verre avec mon petit Médoc, en annonçant : « Clos-Vougeot. »

JOURNOT. — Oh ! mais ça se complique.

BEAUPRÉAU. — Verse avec assurance, tout est là.

JOURNOT. — Jamais ils n'avalent ça pour du vieux Bourgogne : la bouteille est toute propre.

BEAUPRÉAU. — Diable ! Tu as raison. Il faudrait la rouler dans la poussière. Seulement, voilà, je n'ai pas de poussière !

JOURNOT. — Tu n'as rien !

BEAUPRÉAU. — Bien mieux que ça ! Tu vas mettre le vin en carafe, ça se fait beaucoup. M^{me} Leduc nous fera une petite étiquette sur laquelle elle inscrira en belle ronde : Clos-Vougeot. Comme ça il n'y aura pas de discussion possible (*retenant Journot*). Réflexion faite, il faut mieux enlever ça. (*Il lui détache sa rosette, la considère un instant, puis la met à sa boutonnière. A Journot qui le regarde avec stupeur*). Qu'est-ce que tu attends ?

JOURNOT. — Ah ! bien, je te félicite, ta demande n'a pas somméillé dans les bureaux.

Il entre à l'office.

BEAUPRÉAU (*regardant sa boutonnière*). — Ça ne peut pas faire de mal.

MADAME JOURNOT (*à Méguin*). — Oh ! Passez-moi le journal, je sens que je vais éclater !

Méguin tire un journal de sa poche et le tend à M^{me} Journot, qui le déplie nerveusement.

LEVERSIER. — Parfaite, la barbue !

BEAUPRÉAU. — Mon chef la réussit comme pas un.

M^{me} Leduc rentre de l'office, suivie d'Oscar, qui apporte le caneton.

DUCHATTEL. — Tiens, vous avez les palmes, Beaupréau ?

BEAUPRÉAU. — Oui, depuis l'Exposition culinaire.

MADAME LEDUC (*affolée à Beaupréau*). — Le caneton est à peu près froid !

BEAUPRÉAU. — Allons bon !

OSCAR (*souriant*). — Marie prétend que ça ne peut pas se réchauffer.

BEAUPRÉAU (*effrondré*). — Ce coup-ci c'est bien la fin !

Il tâte le caneton, puis va le présenter.

LEVERSIER. — Ah ! voilà ce fameux caneton Bois-Robert !

MÉGUIN (*d'une voix mal assurée à M^{me} Journot, vendant que Beaupréau et Oscar découpent et servent le caneton*). — Vous permettez que je jette un coup d'œil ? Je préfère ne pas voir circuler les plats.

MADAME JOURNOT. — Oh ! mon pauvre ami ! Vous devez mourir d'inanition. Nous qui comptions vous faire faire un repas fin ?

MÉGUIN. — En tout cas, il ne me restera pas sur l'estomac.

MADAME JOURNOT. — Une assiettée de potage et trois tranches de poisson fumé !

MÉGUIN. — Si encore nous étions en carême, j'aurais des chances de faire mon salut.

MADAME JOURNOT. — Soyez tranquille, cette épreuve vous sera comptée là-haut.

BEAUPRÉAU. — Le caneton Bois-Robert.

PAULETTE. — Nous avons mangé le même, le mois dernier, chez Plantin. Il portait un autre nom, mais c'était bien pareil.

OSCAR. — Oh ! Madame trouvera peut-être une petite différence.

BEAUPRÉAU (*à part*). — Il a tort d'insister.

LEVERSIER (*goûtant*). — On ne se compare pas.

BEAUPRÉAU. — Hein ?

LEVERSIER. — Oh ! de premier ordre, n'est-ce pas Duchâtel ?

DUCHATTEL. — Quand je vous le disais !

PAULETTE. — Il n'est peut-être pas tout à fait assez chaud.

BEAUPRÉAU. — Aïe.

OSCAR. — Madame me permettra de lui faire observer que le Bois-Robert se sert tiède.

BEAUPRÉAU (*à part*). — Qu'est-ce qu'il a dit ? (*Haut, à Paulette qui le regarde d'un air ébahi*). C'est évident !

OSCAR. — Si Madame le mange chaud, Madame perd tout le goût de la graisse.

LEVERSIER. — Ça va de soi. Chez Plantin on nous l'a servi brûlant !

BEAUPRÉAU (*allant à Oscar et lui serrant les mains avec effusion*). — Il y a un louis pour vous.

LEVERSIER (*à Paulette*). — Vois-tu, c'est à ces petits détails-là que se reconnaît une bonne maison.

Rentre Journot affublé d'un tablier noir.

MADAME JOURNOT (*apercevant son mari*). — Oh ! ça, c'est le comble ! Eugène (*à Beaupréau*). Ah ! ça, tu perds la tête. (*Beaupréau lui fait signe de se calmer. Elle continue*). Voilà que tu obliges mon mari à faire le service ! Tout à l'heure, tu vas me demander à laver la vaisselle.

BEAUPRÉAU. — Inutile, Raoul est en train.

MADAME JOURNOT. — Raoul ! Pauvre petit ! Par exemple, je ne comprends pas Adolphe. A sa place, je t'aurais jeté ce tablier à la figure.

BEAUPRÉAU. — Adolphe est un homme de cœur, il a l'esprit de famille, il s'est dévoué. Remarque qu'il n'y a aucun déshonneur à servir à boire : c'est un geste très français. Du reste, Adolphe s'en tire très bien, regarde-le, on jurerait qu'il n'a jamais fait que ça.

Journot a porté la carafe à M^{me} Leduc qui l'a cravatée d'une étiquette. Puis, il s'approche de la table de gauche. Il fait un geste de la tête à

Paulette pour lui demander si elle veut du vin. Paulette acquiesce et regarde Duchâtel en souriant. Journot lui verse à boire en levant les yeux en l'air pour chercher à se rappeler le nom du crû.

JOURNOT. — Heu... Heu...

Il renverse quelques gouttes sur la nappe.

DUCHATTEL. — Faites donc attention !

JOURNOT (*continuant à verser*). — Heu!... Comment donc déjà ?

MADAME LEDUC (*lui soufflant*). — Clos-Vougeot.

BEAUPRÉAU (*même jeu*). — Clos-Vougeot.

JOURNOT (*servant Leversier*). — Ah! oui, Clos-Vougeot. Je n'arrivais pas à me rappeler ce nom-là. (*D'une voix ferme en servant Duchâtel.*) Clos-Vougeot!

BEAUPRÉAU (*à part*). — Ah! tu peux le dire!

Paulette avale son verre d'un trait.

LEVERSIER. — Tu as une façon de goûter le vin fin...

PAULETTE. — Je mourais de soif. Du reste, il n'a pas l'air très fort.

BEAUPRÉAU. — Ne vous y fiez pas.

LEVERSIER (*après avoir goûté*). — C'est du Bourgogne? On jurerait du Bordeaux.

BEAUPRÉAU. — J'en étais sûr! Tout le monde s'y laisse prendre. Il n'y a pas une personne sur dix, je parle des connaisseurs, qui, en goûtant ce Clos-Vougeot-là, le reconnaisse du premier coup. On me dit toujours : ça, c'est un petit Médoc.

LEVERSIER. — Oh! un petit Médoc! ne me faites pas dire une énormité. (*Il boit une seconde gorgée.*) Si, tout de même, à la longue, on retrouve le bouquet du Bourgogne.

OSCAR (*à part*). — Oui, en cherchant bien.

BEAUPRÉAU. — N'est-ce pas que c'est curieux? Toute la récolte de 73 est comme ça. C'est ce qui en fait la rareté... et le prix.

MÉGUIN (*bas*). — Je n'aurais pas été fâché de faire l'expérience en attendant le Saint-Emilion. (*Il verse de l'eau dans son verre et dans celui de M^{me} Journot.*) A la vôtre!

JOURNOT (*à part*). — Oh! de les voir se gaver comme ils font là, ça me donne des étourdissements.

Il veut enlever l'assiette de Leversier.

LEVERSIER. — Attendez! Je n'ai pas fini.

DUCHATTEL (*à Journot qui s'est emparé du pain*). — Pourquoi nous enlevez-vous le pain?

JOURNOT (*à part, les dents serrées*). — Pour le manger, tiens!

DUCHATTEL. — Laissez donc ça et donnez-nous à boire.

LEVERSIER. — Eh bien, moi, mes enfants, il y a longtemps que je n'ai fait un dîner pareil.

BEAUPRÉAU (*s'inclinant*). — C'est précisément ce que viennent de me dire les per-

sonnes qui sont à l'autre table. (*Il désigne sa sœur et Méguin.*) Et elles sont difficiles.

LEVERSIER. — Ah!

Il jette un coup d'œil de leur côté.

BEAUPRÉAU. — Des gens très chics qui viennent ici presque tous les soirs.

LEVERSIER. — Qui est-ce?

BEAUPRÉAU (*après une hésitation*). — Vous ne connaissez pas le grand-duc Arsène?

LEVERSIER. — Je le connais de vue...

BEAUPRÉAU. — Ah!... Eh bien, ce n'est pas lui... C'est son cousin... un autre grand-duc... Anastase.

JOURNOT (*à part*). — Qu'est-ce qu'il va chercher?

LEVERSIER. — Je me disais aussi : je connais cette tête-là. (*A Paulette.*) Ne les reluque pas comme ça, ils vont remarquer qu'on les dévisage.

BEAUPRÉAU. — Ça ne fait rien. Ils ont l'habitude.

MADAME JOURNOT (*à Méguin*). — Qu'est-ce qu'ils ont à nous regarder?

MÉGUIN. — Qui voulez-vous qu'ils regardent! Ils n'ont pas le choix.

LEVERSIER (*plus bas*). — Est-ce que c'est sa femme ou sa maîtresse?

BEAUPRÉAU (*après avoir jeté un coup d'œil sur sa sœur puis sur Journot*). — Sa femme!

PAULETTE. — Oh! elle est mal!

LEVERSIER. — Chut! (*A Oscar qui pouffe.*) Qu'est-ce qui vous fait rire?

OSCAR. — C'est ce que dit Madame.

Il regarde Journot qui a l'air vexé.

BEAUPRÉAU (*à Oscar*). — Faites-moi donc le plaisir de ne pas entendre ce que disent les clients!

OSCAR. — Bien, patron. Qu'est-ce que ces messieurs et madame vont prendre après ça?

BEAUPRÉAU (*à part*). — Ah! le rossard!

LEVERSIER. — Au fait. Est-ce que nous prenons encore quelque chose?

DUCHATTEL. — Moi, je n'ai plus faim.

JOURNOT (*à part*). — Malheur!

LEVERSIER. — Alors, des fruits?

PAULETTE. — Oui, je mangerais bien une belle pêche!

BEAUPRÉAU. — Justement, il y en a d'admirables.

OSCAR (*bas*). — Où ça?

BEAUPRÉAU (*l'entraînant*). — Chez Plantin. Moi je monte là haut chercher mes cigares. Oscar sort. Beaupréau monte l'escalier.

JOURNOT (*de plus en plus affamé*). — Ils n'ont laissé que la carcasse!

LEVERSIER. — Sommelier... Sommelier! Journot ne répond pas.

DUCHATTEL. — A boire!

JOURNOT (*remplissant les verres et, d'une voix défaillante*). — Clos-Vougeot!... Clos-Vougeot!...

MADAME JOURNOT (à Méguin). — Regardez-le. Il tient à peine sur ses jambes.

MÉGUIN. — Je vous avoue que moi-même...

MADAME JOURNOT. — Si vous allumiez une cigarette...

MÉGUIN. — Je ne fume qu'après mes repas.

Rentre Raoul une assiette à la main... Il s'approche de sa mère en titubant légèrement.

RAOUL. — Tiens! je t'ai rapporté un bout de camembert.

Il pose l'assiette sur la table.

MADAME JOURNOT. — Merci, mon trésor!

RAOUL. — C'est tout ce qui restait dans le garde-manger.

MADAME JOURNOT (repoussant le camembert). — Oh! mais, il empeste! remporte ça!

MÉGUIN. — Vous permettez? Je l'aime un peu fait.

Il saisit le camembert et mord à même.

MADAME JOURNOT (à Raoul). — Mon pauvre chéri! Tu n'as pas eu trop peur sans moi?

RAOUL. — Peur de quoi?... Non, mais vous entendez ça... M'sieu... Machin?

MADAME JOURNOT (à Raoul). — Ah ça! regarde-moi donc un peu. Ma parole, il sent le vin! Qui est-ce qui t'a fait boire?

RAOUL. — J'ai tenu compagnie à Maria.

MADAME JOURNOT. — A Maria?

RAOUL. — C'est une bonne fille.

MADAME JOURNOT. — Qu'est-ce que tu dis?

RAOUL. — Je dis : c'est une bonne fille; seulement, elle est trop caressante.

MADAME JOURNOT. — Seigneur!

RAOUL. — Je n'aime pas qu'on m'embrasse tant que ça.

MADAME JOURNOT. — C'est épouvantable! mon pauvre petit!

Elle lui prend la main.

PAULETTE (aux autres). — Dites donc! Dites donc! La grande-duchesse m'a tout l'air d'en pincer pour le chasseur!

LEVERSIER. — Pas possible! Et le grand-duc, quelle tête fait-il?

DUCHATTEL. — Il prend ça très bien. Vous ne connaissez pas ces gens-là!

PAULETTE. — Oh! je me plais ici, moi!

Rentre Oscar avec une caisse de pêches.

MADAME LEDUC (regardant les pêches). — Elles sont magnifiques!

OSCAR. — Ah! vous parlez s'il s'est fait une pinte de bon sang, le père Plantin, quand il m'a vu rappliquer. « Sans adieu, qu'il m'a fait, vous reviendrez bien chercher des cure-dents. » (*Tendant les pêches à Journot, qui happe des rogatons, sur la desserte*). Tenez, servez donc ça puisque vous ne faites rien.

Il sort.

MÉGUIN (jetant un regard sur la caisse de fruits que Journot tient à la main). — Mâtin! les belles

pêches (bas) eh! Journot... Journot... (*Journot ne répond pas*) Sommelier!... Sommelier!

Journot le regarde, ahuri.

MÉGUIN. — Eh bien! Sommelier!

JOURNOT (*s'approchant*). — Voulez-vous vous taire!

MADAME JOURNOT (*aigre*). — M. Méguin a raison. Comment veux-tu qu'on t'appelle?

MÉGUIN. — C'est encore pour l'autre table?

JOURNOT (*avec un soupir*). — Dame! (*considérant les pêches*). Ils ne vont pas en manger deux chacun.

MÉGUIN. — Vous croyez.

Il saisit une pêche et la mange.

JOURNOT. — Vous n'êtes pas fou! (*Il s'éloigne vivement et cherche à dissimuler tant bien que mal la place vide dans la caisse*). Bon! Voilà que ça fait un trou (*Il prend une autre pêche et la mange*). Là,

Il pose la caisse sur la table.

PAULETTE (*regardant la caisse avec une moue*). — Il paraît que les pêches sont rares cette année?

JOURNOT (*la bouche pleine*). — Je ne pourrais pas vous dire. Par exemple, c'est tout ce qu'il y a de bon. Ça fond dans la bouche.

DUCHATTEL. — Vous nous ferez faire du café.

JOURNOT. — Du café? Oui, je crois qu'il y en a.

Il sort.

DUCHATTEL. — Il est idiot, ce sommelier!

BEAUPRÉAU (*revenant*). — Voici les cigares. *Il pose deux boîtes sur la table.*

DUCHATTEL. — J'espère qu'ils sont de premier choix?

BEAUPRÉAU. — Je vous crois, ce sont les miens!... Je veux dire que je n'en fume pas d'autres. (*S'éloignant en se frottant les mains*). Ça va! Ça va!

Oscar appotre le café.

BEAUPRÉAU (*apercevant Journot qui tient deux bouteilles de liqueurs à la main*). — Qu'est-ce que c'est?

JOURNOT. — Chartreuse et cognac.

BEAUPRÉAU. — Non, il en reste trop peu. Il vaut mieux ne pas les servir. Ça ferait mauvais effet.

JOURNOT (*l'écartant*). — Ne t'occupe pas! Laisse-moi faire. (*Il verse le cognac dans la bouteille de chartreuse*). Là, ce n'est pas plus malin que ça! (*posant la bouteille devant Leversier*). Chartreuse double!

LEVERSIER. — Merci, jamais de liqueurs. L'addition!

BEAUPRÉAU. — L'addition? Voilà (*à part*). Ouf! cette fois, l'affaire est dans le sac (*il serre les mains de Journot et s'approche de la caisse*). A M^{me} Leduc. Votre addition est prête? (*Il court vers sa sœur et d'un air triomphant*). Dans le sac! je te dis qu'elle est dans le sac! Duchâtel est épaté! Vous allez voir qu'il va me proposer

de signer séance tenante (à M^{me} Leduc qui l'a suivi, son addition à la main). Voyons.

MADAME LEDUC. — Potage mandrin, neuf francs.

BEAUPRÉAU. — Mais non, pas mandrin! Mandarin. Mandrin, comme vous y allez! Barbue?

MADAME LEDUC. — Quinze francs (M^{me} Journot se récrie). Ils l'ont trouvée délicieuse. Cane-ton. Vingt-cinq francs.

BEAUPRÉAU. — C'est le prix de la maison.

MADAME LEDUC. — Pêches...

BEAUPRÉAU. — Combien Plantin les a-t-il fait payer?

MADAME LEDUC. — Deux francs pièce.

BEAUPRÉAU. — Mazette! Douze francs pour six malheureuses pêches!... Pêches, dix-huit francs.

MADAME LEDUC. — Clos-Vougeot, seize francs.

BEAUPRÉAU. — Il faudra que je l'augmente.

MADAME LEDUC. — Café, cigares, eau minérale...

BEAUPRÉAU. — Total, quatre-vingt-dix-sept francs cinquante. Parfait! Parfait!

S'approchant de Duchâtel tandis que M^{me} Leduc remonte et tend l'addition à Oscar.

BEAUPRÉAU. — Eh bien! Vous êtes contents?

DUCHATTEL. — Oh! enchantés. Tous mes compliments!

BEAUPRÉAU (radieux). — Alors, pour notre affaire!

DUCHATTEL (se levant). — Justement, j'allais vous en parler (il s'approche de lui, pendant que Leversier règle l'addition). Oh! à présent je conçois l'affaire, je la conçois tout autrement.

BEAUPRÉAU (inquiet). — Autrement? Mais je vends toujours ma maison?

DUCHATTEL (très rond). — A aucun prix! Ce serait une bêtise énorme.

BEAUPRÉAU. — Comment ça?

DUCHATTEL (lui tapant sur l'épaule). — Mais, mon cher, vous avez le métier dans le sang, c'est manifeste! Je vous ai vu à l'œuvre, ce soir. Je vous ai observé du coin de l'œil. Je n'étais venu que pour ça. Vous avez fait des prodiges.

LEVERSIER (qui aide Paulette à passer son manteau). — Oh! Oui!

BEAUPRÉAU. — Possible, mais...

DUCHATTEL. — Des prodiges! Et vous en feriez bien d'autres si vous aviez vos coudees franches. Seulement, ici, vous êtes à l'étroit. Alors il m'est venu une idée, celle de vous faire racheter un autre restaurant, qu'on m'a proposé ces jours-ci.

BEAUPRÉAU (sursautant). — Racheter?

DUCHATTEL. — Une vieille maison qui eut son heure de célébrité, mais qui est en pleine déconfiture et qu'on céderait pour un morceau de pain. La remettre à flot sera pour vous un jeu d'enfant.

BEAUPRÉAU. — Mais, permettez, je..

DUCHATTEL (allant chercher ses affaires au portemanteau). — Je m'y connais, je vous prie de le croire. Vous êtes tout à fait l'homme qu'il faut. Au revoir, nous reparlerons de ça un de ces jours. (A Journot, en lui mettant une pièce dans la main, que l'autre empoche machinalement). Tenez mon brave!

Il sort derrière Leversier et Paulette.

BEAUPRÉAU (abasourdi). — Est-ce qu'il se serait fichu de moi?

En entendant cette exclamation, tous les autres, y compris Oscar et M^{me} Leduc, sont pris d'un fou rire, qui va croissant jusqu'au baisser du rideau.

BEAUPRÉAU (éclatant). — Oh! demain! Je ferme la boîte demain! Pas après-demain! demain!

FIN



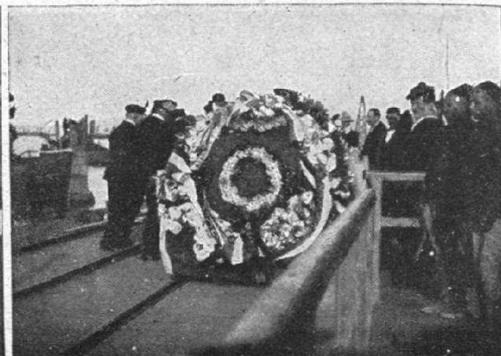
UN MAL RÉPARÉ

JOURNOT. — Bon. Voilà que ça fait un trou. (Il prend une autre pêche et la mange). Là. (page 527, col. 2).



DUEL DE CRITIQUES. — M. Emmanuel Arène, l'un des auteurs de *Paris-New-York* et critique au *Figaro*, mal satisfait du compte rendu de son confrère du *Temps*, M. Adolphe Brisson, lui écrivit une lettre que ce dernier jugea injurieuse. D'où duel le 20 mars aux environs de Paris. M. Arène a été blessé.

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE. — Devant un aussi grand nombre de catholiques et de curieux que de coutume, accourus, de tous les points de l'Espagne et de l'Europe, avec la même foi zélee et le même déploiement de pittoresques costumes, les processions du Vendredi Saint (29 mars) ont eu lieu à Séville



OBSEQUES DE M. JEAN CASIMIR-PERIER. — Les obsèques de Casimir-Périer ont eu lieu le 15 mars à Pont-sur-Seine, sans caractère officiel mais devant plusieurs ministres. On remarqua la présence émue de l'ex-président Loubet.

LE CITOYEN ROUSQUET, secrétaire de la fédération ouvrière de l'Alimentation qui menaça Paris le 11 avril d'une grève générale qui n'aboutit pas.

LES OBSEQUES DU D^r MAUCHAMP. — Malgré la haine des fanatiques qui attaquèrent le convoi funèbre, le cercueil du D^r Mauchamp put être amené jusqu'à Tanger où M. Regnault, ministre de France, vint le saluer avant l'embarquement pour la France.



M. ANDRÉ LE-FÈVRE, élu le 22 mars président du Conseil municipal de Paris est chimiste, journaliste et socialiste non unifié. Les vice-présidents sont MM. Lampué et Hénaffe, radicaux.



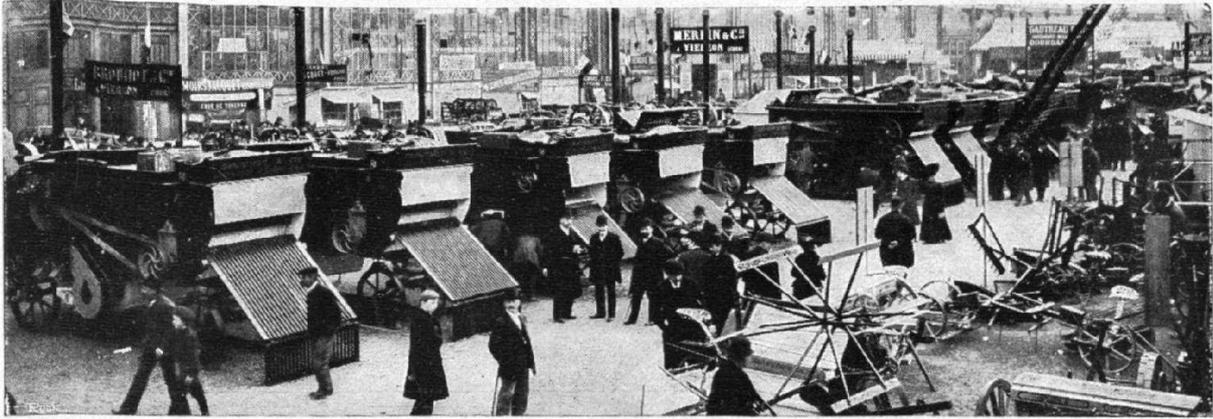
L'ENTERREMENT D'UN AGENT. — Le métier de sergent de ville n'est pas sans risques. Plusieurs agents ont été récemment blessés très grièvement par les malandrins auxquels ils font la chasse. L'agent Monnier ayant été tué, tandis qu'il arrêtait un assassin, ses obsèques ont eu lieu à Notre-Dame et les personnalités les plus considérables du Gouvernement et de la Ville, MM. Clémenceau et Lépine, en tête, accompagnèrent le convoi.



M. LÉON RIOTOR, secrétaire général de l'*Art à l'École*, association destinée à faire aimer à l'enfant la nature et l'art et à rendre l'école plus attrayante.

GÉNÉRAL DÉPLACÉ, LIEUTENANT RÉINTÉGRÉ. — Le 25 mars, le général Bailloud, commandant du 20^e corps à Nancy, à la suite d'une parole jugée imprudente, est nommé au commandement du 16^e corps à Montpellier; le lieutenant Tisserand qui avait été mis en

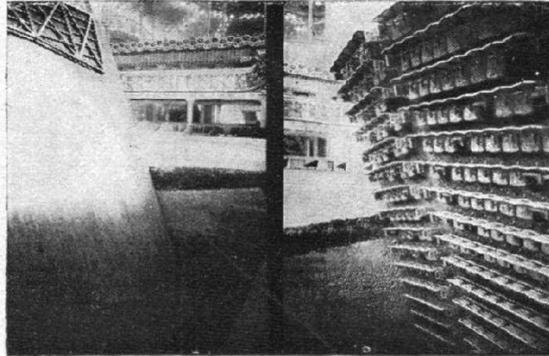
disponibilité l'an passé pour avoir paru en uniforme à la Bourse du Travail est réintégré. Les deux affaires ayant été portées à la tribune, la Chambre malgré l'intervention de MM. Maurice Barrès et Deschanel a approuvé le ministère.



AU CONCOURS AGRICOLE (18 au 26 mars). — L'exposition des machines qui occupait une place importante à l'extérieur de la Galerie des Machines a été particulièrement remarquable en ce qui concernait les machines à battre, nouveaux modèles. (Cl. Je sais tout)



M. NOBLEMAIRE qui succéda à Paulin Talabot, fondateur de la Compagnie P.-L.-M., prend sa retraite après 38 ans de bons, brillants et loyaux services. Ce fut un administrateur de premier ordre. M. Mauris son successeur est donc le troisième directeur du P.-L.-M.



LE BASCULO. — Un nouveau théâtre de Paris, l'Apollo a imaginé, pour transformer sa salle de théâtre en salle de danse, de faire basculer tout le plancher sur un axe fixe et dans un trou de douze mètres de profondeur. La manœuvre de ce système est une des attractions de ce music-hall et l'on ira, sans doute, voir le « basculo », comme l'on dit déjà couramment. Nos deux petits clichés montrent parfaitement le mécanisme de la manœuvre. Les dames sont priées de ne pas oublier leur petit sac sur leur fauteuil.



M. MAURIS, le nouveau directeur de la Compagnie P.-L.-M., est né à Raffey (Doubs) en 1850. A Polytechnique, en 1870, il entra au P.-L.-M. en 1884 ; en 1902, il devient le second de M. Noblemaire. Il est déjà fort estimé de tous ses collaborateurs et aimé du personnel. (Cl. H. Maniel)



LA FOIRE A LA FERRAILLE

Rien de plus pittoresque quand arrive le printemps que de voir s'installer le long du boulevard Richard-Lenoir les deux foires annuelles : celle de la ferraille où viennent fouiller les amateurs de



LA FOIRE AUX JAMBONS

vieilleries, les artistes et les malandrins, et la foire aux jambons où Parisiens et ruraux se coudoient d'une façon amusante. Grâce au temps favorable, elles ont eu foule cette année.

LE MONUMENT D'EUGÈNE RISLER. — Le monument élevé au célèbre agronome d'Eugène Risler, dans les jardins de l'Institut agronomique, a été inauguré le 24 mars, sous la présidence de M. Ruau, ministre de l'Agriculture.



MAURICE MAETERLINCK toujours amoureux du mystère publie sur *l'Intelligence des fleurs* les plus charmantes et extraordinaires théories.
(Cl. Gerschel)



HENRI DE REGNIER l'auteur de la *Peur de l'Amour* un des livres où le poète et le romancier se mêlent si délicieusement, où les caractères sont si près de nous, le style si hautement français.



M. DE WALEFFE publie un roman *La Madeleine amoureuse* très vivante évocation renanienne de la vie à Jérusalem au temps du Christ. Nous avons déjà signalé l'an dernier son *Peplos vert*. (Cl. Manuel)



PAUL DESCHANEL réunit en un volume, à l'Institut ses différents discours académiques jusqu'à sa réponse à M. Ribot lors de sa réception.
(Cl. E. Pirou)



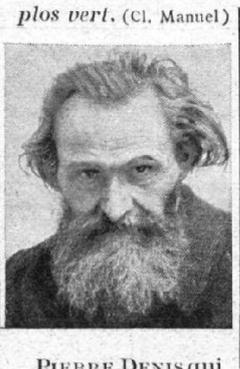
ÉMILE ZOLA à 22 ans, au moment où il écrivait ces *Lettres de jeunesse* qui paraissent aujourd'hui et nous introduisent si curieusement dans l'intimité laborieuse du fameux romancier.



ERNEST LAJEUNESSE, l'auteur du *Boulevard*, vive et mordante étude du tout petit Paris qui vit à partir de six heures du soir aux terrasses des cafés et dans les théâtres aux premières.



M. BOCQUILLON le maître d'école patriote publie *Pour la Patrie* où il donne les raisons de ses polémiques.



PIERRE DENIS qui a joué un rôle dans le mouvement boulangiste et qui est l'auteur d'un *Etienne Marcel* et d'une *Velleda*, est mort le 20 mars, dans la retraite où il se confinait.



ÉDOUARD DUCOTÉ l'auteur du *Servage* publie un second roman, *l'Amour sans ailes*, âpre et émouvant, à la façon de Guy de Maupassant. M. Ducoté a écrit aussi des contes et des poèmes originaux.



M^{lle} DANIEL LESUEUR Jules Bois Au renouvellement d'un tiers du Comité de la Société des Gens de Lettres (24 mars) M^{lle} Daniel Lesueur l'auteur du *Marquis de Valcor*, a été élue; depuis George Sand aucune femme de lettres n'avait fait partie du comité. M. Jules Bois, qui a été élu en même temps, est l'écrivain féministe connu.
(Cl. H. Manuel)



UN COIN DE LA FAMEUSE GALERIE NAPOLEONNIENNE DE FRÉDÉRIC MASSON. — M. Frédéric Masson fait paraître deux nouveaux volumes de son *Napoléon et sa Famille*, tomes VIII et IX, qui ne laissent rien ignorer de la vie publique et privée de l'empereur. (Cl. Je sais tout)



JEAN JULLIEN MAURICE LEBLANC Deux membres nouveaux du Comité des Gens de Lettres : Jean Jullien, l'excellent auteur dramatique et notre collaborateur Maurice Leblanc, le père d'*Arsène Lupin*. Dans sa réunion du 25 mars, le comité a élu président M. Victor Margueritte, et vice-présid. MM. Michel Provins, Quentin-Bauchart. (Cl. Berger)



RAYON DES ROMANS. — *Pierre Tisserand*, suite de l'audacieux *Journal d'une Amoureuse* par M^{me} Marni; *l'Ecrasement*, par Charles Foley, très dramatique et très vivant roman sur l'argent, le meilleur ouvrage de cet excellent conteur qui écrit « pour tout le

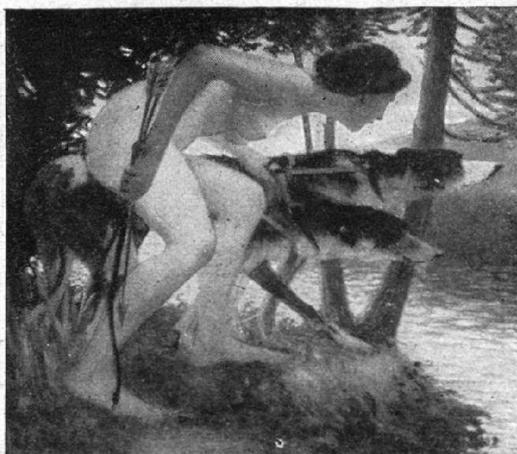
monde » ce qui n'est pas négligeable de répéter. **RAYON DE LA LÉGENDE ET DE L'HISTOIRE.** — *La légende dorée des bêtes* suite de délicieux contes sur le cochon de saint Antoine, le chien de saint Roch, l'ours de saint Gall, etc., par Paul Franche.



Quelques œuvres du Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (Voir le Supplément d'art, p. 533.).



LE REPAS DES MOISSONNEURS, par J.-A. MUENIER, un des paysagistes les plus savoureux que nous ayons, et qui a sa couleur et sa poésie bien à lui. Il expose encore une ravissante *Enfant à la gerbe*, souriante et ensoleillée.



DIANE, par HENRY-BAUDOT. — Gracieux et original panneau décoratif d'une jolie couleur atténuée. Très remarquées aussi dans la même note, les *Bacchantes* et *Faunes* de Bonnencontre.



SUR LE CHEMIN DE LA VIE, par SAINT-MARCEAUX. — Œuvre impressionnante. A noter encore à la sculpture les « *Baffier* », J. Lambeaux, A. Lenoir.



MARSEILLE, COLONIE GRECQUE. — Énorme panneau en bleu méditerranéen, cher au bon peintre FRÉDÉRIC MONTENARD. Citons, à côté, cet autre parfait poète, qui, lui, voit rouge et orange : *LA TORCHE*.



L'HOMME QUI MARCHÉ, de RODIN, est le morceau de sculpture le plus regardé du Salon de la Société Nationale. (Cl. Euloz)



PIERRE LAGARDE : L'ANNÉE TERRIBLE (fragment). — Tragique évocation de la guerre de 1870-71, avec cet épigraphe angoissant de Hugo : « Ils vont, même quand c'est la mort qui les conduit. » (Cl. Moreau et Vizzavona)



LE PETIT PHILIPPE, PAR GEORGES MOUTON
*Une toute petite toile mais d'une expression
charmante et qui attire.*

Les Salons de 1907

I. Société Nationale des Beaux Arts

Nous offrons à nos lecteurs la reproduction des toiles les plus importantes exposées en ce moment, au Grand Palais, par la Société Nationale des Beaux-Arts. Toute une autre belle série d'œuvres particulièrement mondaines a paru dans le numéro du 1^{er} mai de "Femina". Page 532 de ce volume de "Je sais tout", le Memento des Arts est consacré à ce même Salon, tandis que le prochain "Supplément d'Art" comprendra les œuvres les plus intéressantes du Salon de la Société des Artistes Français dont nous donnons déjà, par avance, en frontispice, le plus considérable, le portrait de M. Fallières, Président de la République, par M. Bonnat.

Je sais tout



M^{lle} LEE ROBBINS

R. X. PRINET

ESPAGNOLE
PAR M^{lle} LEE ROBBINS
*dont tous les envois
sont d'une grâce et
d'une élégance si personnelle.
Autre toile, Auprès de la source,
d'un joli mouvement.*

FEMME EN BRUN
PAR RENÉ X. PRINET
*un des peintres les plus
précis et à la fois les
plus savoureux qui se soient
affirmés dans ces dix dernières
années. (Fragment.)*



LADY NORAH B...

PAR JOHN LAVERY

*On connaît la haute
élégance des portraits de
John Lavery. Celui de cette
année est un des plus sobres,
des plus caractéristiques de
son talent.*

E.Q. BRIN.

L'ÉNIGME

PAR EMILE-QUENTIN BRIN

*Très charmant effet de
transparence d'étoffe avec
de belles notes de lumière et,
sur le visage démasqué, un
sourire mystérieux.*

Je sais tout



A BESNARD

Le maître ALBERT BESNARD a été chargé de la peinture décorative destinée à la coupole du Petit Palais. Il a choisi le plus vaste sujet :

d'un côté du plafond : La Pensée, de l'autre : La Matière. Nous donnons le fragment de La Matière, robuste et terrible vision du peintre.



AGACHE

FANTASIE

PAR A.-P. AGACHE

C'est une femme calme qui semble, avec ses pavots, symboliser la torpeur du soir.



DE LA GANDARA

ANNE-JULES
DE NOAILLES

Fils du comte et de la comtesse Mathieu.

PAR A. DE LA GANDARA



J. BÉRAUD.

LES ABONNÉS, PAR JEAN BÉRAUD

Le panneau consacré aux « Jean Béraud » est très regardé on y voit, cette année, une appétissante Jeune Hébé. Ceux qui sont dans l'ombre, page symbolique et ces Abonnés arrivant lentement, comme pour une corvée, à leur loge à l'Opéra.



COURTOIS.



AUX LACS ITALIENS, PAR GUSTAVE COURTOIS

Gustave Courtois aime à peindre de belles formes; à côté du buste parfait de l'Athlète Maurice de Riaz, voici cette chaude et velouteuse vision les Lacs italiens.



MISS ELLA C., PAR AMAN JEAN

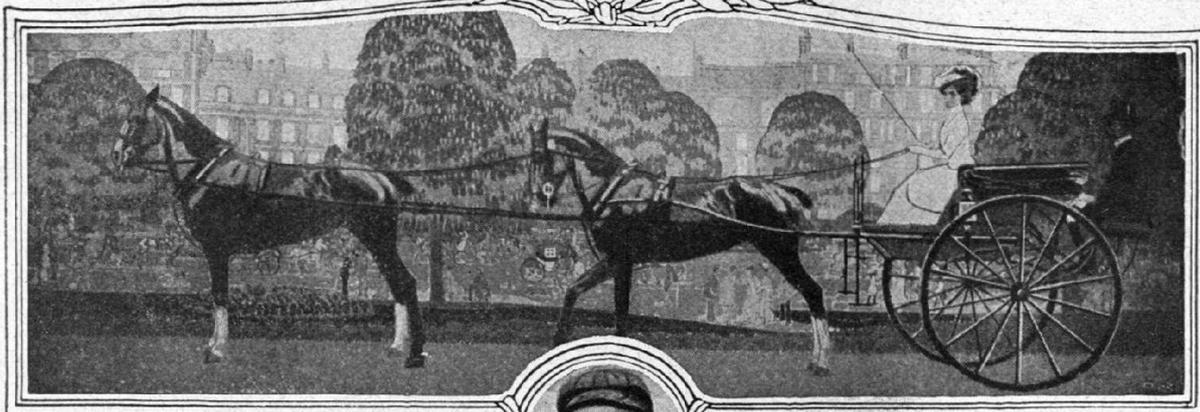
Une des pages les plus harmonieuses de ce peintre gracieux qui donne une vie poétique à tout ce qu'il touche. — Parmi les peintres poètes, citons ici, à ses côtés: René Ménard avec *Le Jugement de Paris*, *Soleil d'Octobre*, *La Forêt*; *La Vague*, de Carlos Schwabe; *In Excelsis et Chimères*, de Dagnan-Bouveret. — Parmi les meilleurs fantaisistes: *Scène d'envoûtement dans le Sud-Oranais* et *Le Peintre*, par Jean Veber; *Les Philistins*, *Le Guêpier*, par Albert Guillaume; *Chez le Régisseur* et *Le Retour au pays natal*, par Jacques Wely.



SA MAJESTÉ LE ROI ÉDOUARD VII, PAR HEROLD SPEED

C'est d'Angleterre que nous arrive, comme il convient, cette belle et officielle silhouette du roi Edouard VII. — Parmi les autres portraits de ce Salon, il est juste de citer ceux de G. Alaux; celui de M^{me} Mégard et du D^r Robin, par Anquetin; de Thomas Hardy, par Blanche; de la Comtesse V., par Carolus-Duran; du D^r Gilbert Ballet, par P. Carrier-Belleuse; de Lucien Simon, par Cottet; de Maurice Donnay, par Abel Faivre; ceux de Guiguet, de Hawkins, de Louis Picard.

Je sais tout



RITA DEL ERIDO

PAR BERNARD BOUTET DE MONVEL

Bernard Boutet de Monvel a hérité de son père les dons les plus originaux. C'est un peintre charmant et



qui, chaque année, amuse par sa grâce aisée et charme par ses trouvailles décoratives. M^{lle} Rita del Erido, qui conduit ici, en tandem, est l'écuyère bien connue.



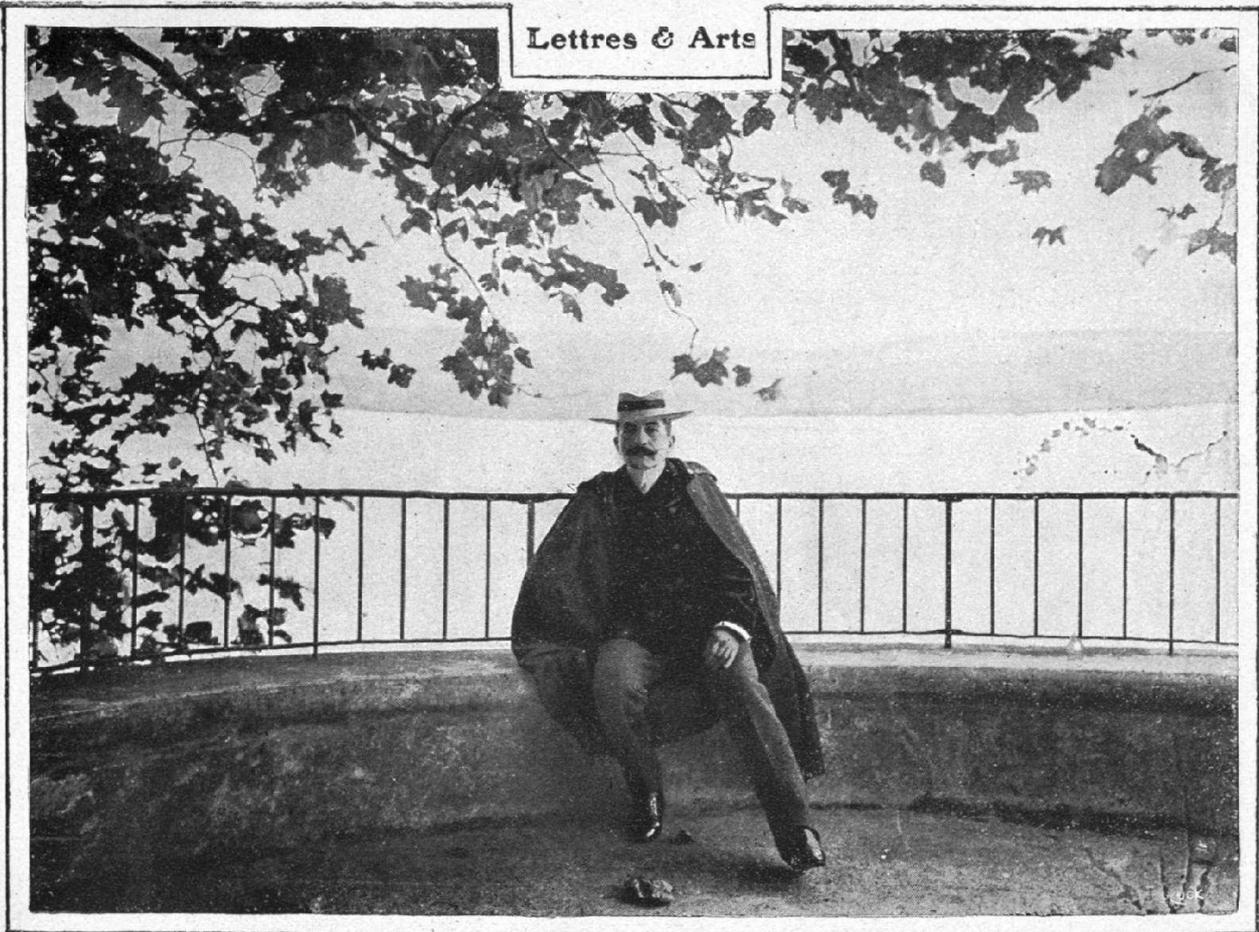
A L'ILE DE SEIN, PAR LE GOUT-GÉRARD

M. Le Gout-Gérard est parmi les plus fidèles peintres de la Bretagne. Lucien Simon, de son côté, expose La Grand'Messe (Finistère), qui est d'une grande et sobre poésie. Citons quelques autres excellents paysagistes : Dauchez, Damoye, Paul Bocquet, L. Couturier, Maurice Eliot, Henry Laurent. — Au total, un des meilleurs Salons que nous ayons vus.

(Cl. Vizzovona, Mortau et Femina)

J. DES G.





PIERRE LOTI SUR LA TERRASSE DE SA VIEILLE MAISON D'HENDAYE

Située dans le bas d'Hendaye et dominant la Bidassoa, la maison de Pierre Loti, dont les murs plongent dans la rivière même, possède une terrasse superbe de laquelle on aperçoit la mer toute proche.

PIERRE LOTI CHEZ LUI

PAR RAOUL AUBRY

Pierre Loti est un contemporain célèbre, et cependant peu connu. Il vit en des intérieurs bizarres que sa fantaisie créa, tantôt à Hendaye, tantôt à Rochefort, et où peu de visiteurs sont admis. Notre collaborateur Raoul Aubry y a été cependant reçu avec la plus accueillante sympathie, et en a rapporté quelques documents que nos lecteurs vont pouvoir apprécier ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣ ♣

LORSQUE Pierre Loti fait un voyage à Paris, il descend en un hôtel paisible de la rive gauche. Voyages rares, d'ailleurs, et séjours brefs. On ne rencontre Pierre Loti qu'à Rochefort et qu'à Hendaye. C'est là que s'écoule son existence, partagée entre les deux intérieurs qu'il y créa.

Il n'est pas vraisemblable qu'un comman-

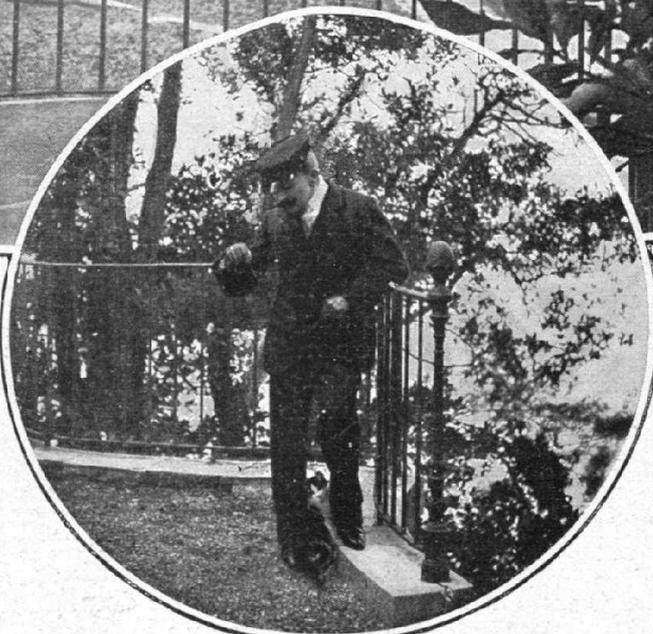
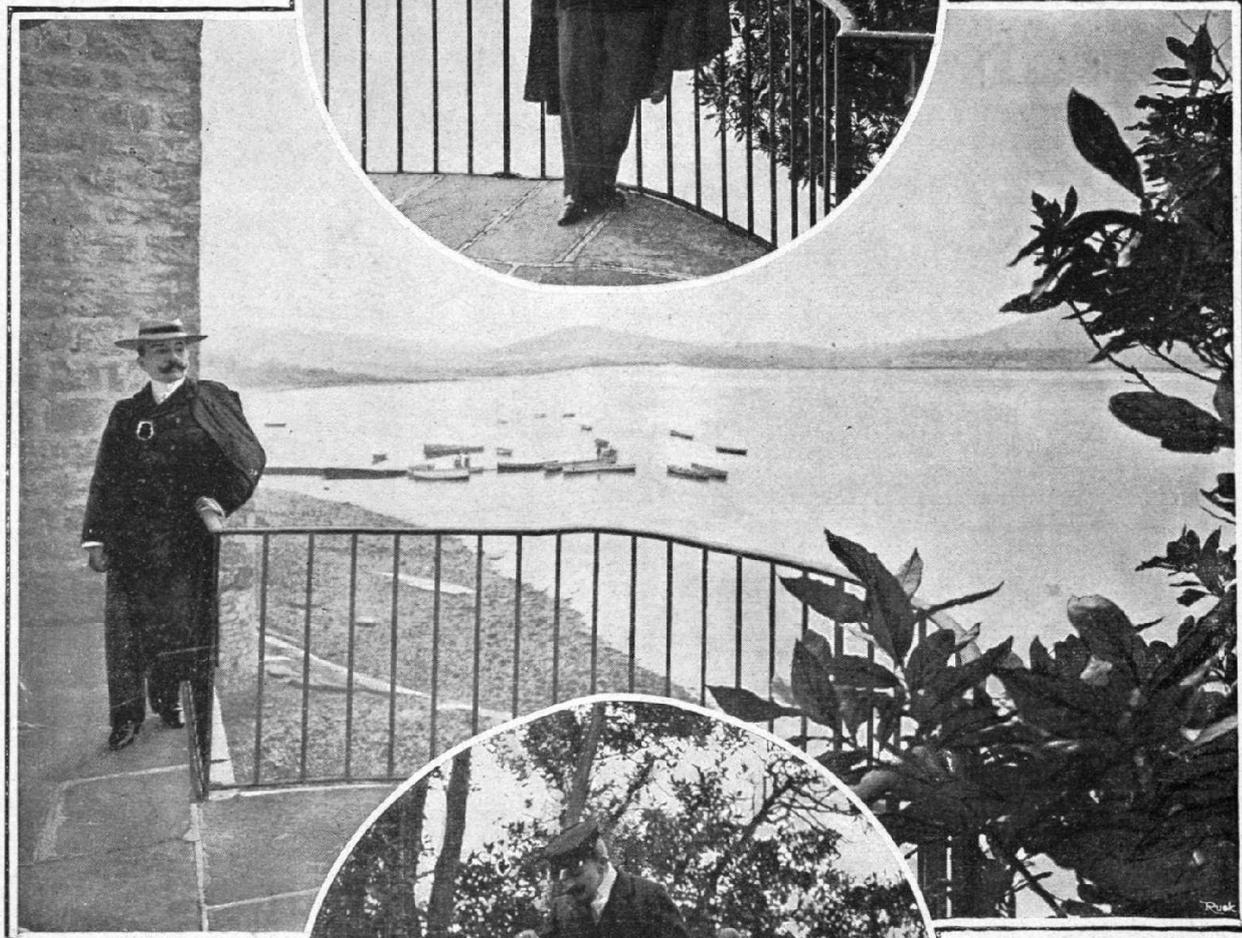
dement à la mer le reprenne bientôt. Il a commandé jusqu'à ces mois derniers le stationnaire *Vautour* qui nous représente devant Constantinople, et le voici libre pour plus de deux années encore. Il est en service au port de Rochefort, c'est-à-dire dans sa ville natale; des congés fréquents lui permettent de visiter les pays où sa fantaisie l'entraîne; tout, ainsi, est bien.

Dès qu'il trouve quelques heures de

liberté, Pierre Loti court à Hendaye. Il y a vingt ans qu'il y fit choix de sa maison; il y va chaque printemps et chaque été.

C'était vers 1885, Pierre Loti commandait à l'em-

cor incomparable. La race est robuste et fière: paysans basques et paysans espagnols, nerveux, aux muscles d'acier, aux visages bruns, aux regards profonds. Le climat y est tempé-



bouchure de la Bidassoalestationnaire *Javelot* qui surveille les pêcheurs et les contrebandiers, et cette frontière lui fut une révélation soudaine. Il a, depuis lors, visité bien des pays: c'est là qu'il se retrouve avec ravissement, parce que la mer et la montagne s'y joignent en un dé-

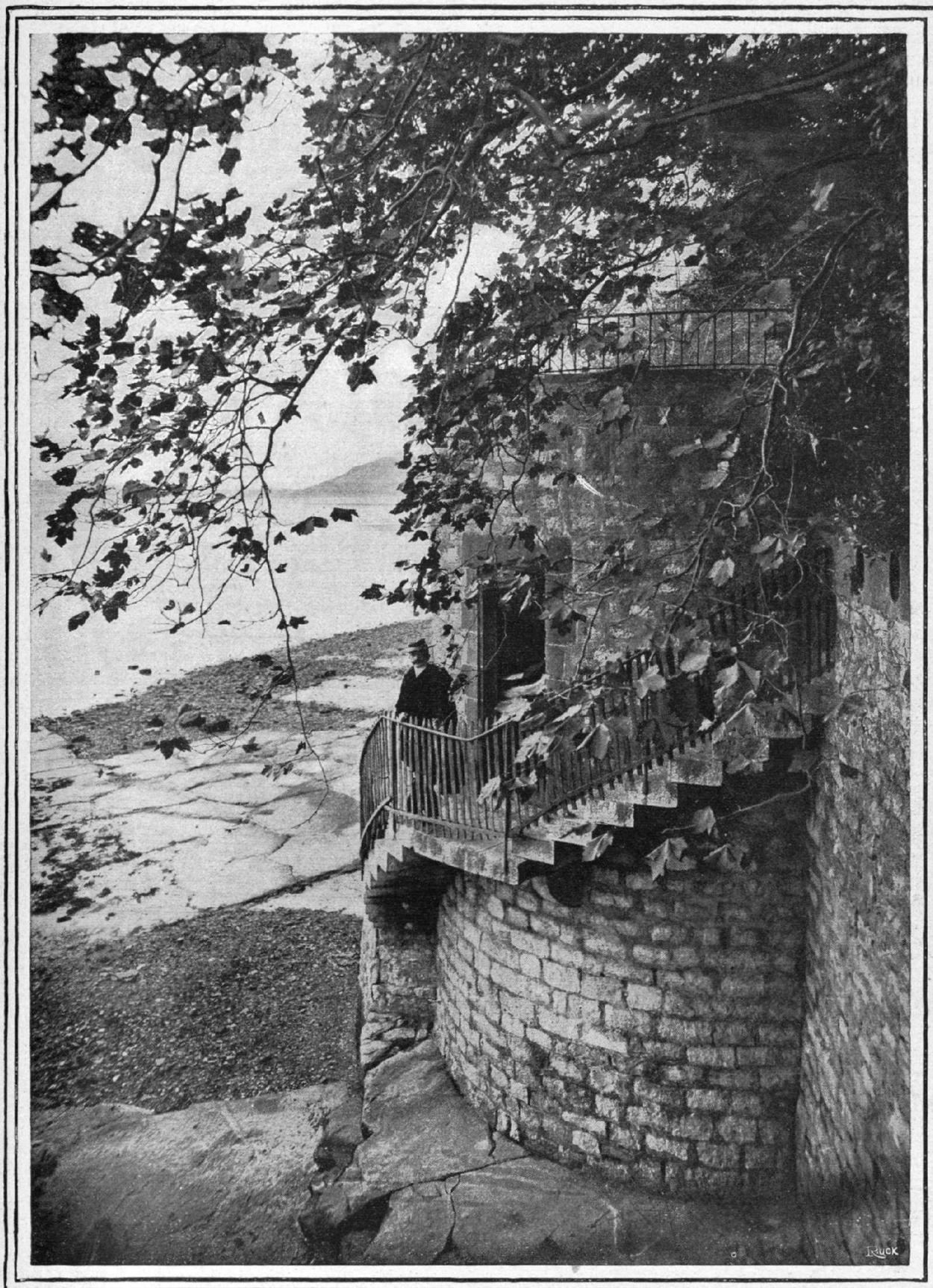
ré; la rêverie y est douce, que le flot berce.

Durant son service sur le *Javelot*, Pierre Loti loua une maison modeste, dans le bas d'Hendaye et dominant la Bidassoa: les murs plongent dans la rivière, et de la terrasse s'aperçoivent la pleine mer toute proche et Fonta-

QUELQUES INSTANTANÉS PRIS SPÉCIALEMENT POUR
JE SAIS TOUT

L'éminent écrivain affectionne particulièrement celle terrasse d'Hendaye d'où son regard peut voir Fontarabie, la vieille et curieuse ville espagnole.

Pierre Loti chez lui



DEVANT LA BIDASSOA

C'est au pied de cet escalier dégringolant jusqu'à la rivière que la barque de Pierre Loti est amarrée, lui permettant de traverser la Bidassoa pour aborder à Fontarabie.

rabie, la vieille ville espagnole dont l'admirable église se découpe, grise et rougeâtre, sur la montagne violette.

Il garda cette maison lorsque son commandement prit fin, et voici peu d'années il l'acheta. Elle est étroite et sans confort excessif; très pittoresque d'ameublement, au reste, et séduisante surtout par l'horizon qui s'y découvre... La barque de l'écrivain s'amarré au pied d'un escalier dégringolant jusqu'à la rivière: en cinq minutes de rames, la Bidassoa traversée, on aborde à Fontarabie; en dix minutes, on vogue au large de l'Océan. Et de juin à septembre, Pierre Loti vit là des heures exquises.

On l'aperçoit parfois sur sa terrasse, en burnous blanc. Il aime ce costume oriental. Ce n'est pas par pose qu'il revêt un tel habillement, mais, indifférent aux commentaires d'autrui, il choisit des coutumes ce qu'il en estime agréable ou simplement commode. Il couche volontiers sur une natte, parce que cette habitude, prise en Orient, lui paraît de bonne hygiène. Il dort par petits paquets, si l'on peut ainsi dire, travaillant au gré de sa fantaisie et se reposant tantôt en plein jour, tantôt au soir, tantôt au matin. Il m'avouait avoir mis le sommeil à son service: lorsqu'il lui convient, il dort vingt minutes ou trois heures, à son gré... C'est d'une enviable nature.

Pierre Loti peut, à Hendaye, prendre son léger bateau et pousser jusqu'à la pleine mer. Quels souvenirs pour lui évoque une flânerie au fil de l'eau!

Le soir de son élection à l'Académie française, il quitta son navire pour aller chercher un télégramme amical qui lui dirait quel petit nombre d'académiciens s'étaient comptés sur son nom. Et le matelot de garde, ayant cherché dans sa boîte, lui remit en tas des dépêches, encore des dépêches, de quoi remplir ses deux mains.

« J'avais compris, avant même d'avoir déchiré la première. Et une sorte d'éblouissement me vint, qui était plutôt mélancolique et ressemblait presque à l'effroi... »

« Je remontai sans mot dire dans ma très petite barque à équipage d'enfants, qui, en vérité, était maintenant bien modeste pour porter ma fortune nouvelle, et, tout en glissant sur l'eau tranquille, je déchirai un à un les papiers bleus, lisant de près, aux dernières lueurs rouges du jour, ces félicitations qui m'arrivaient de toutes parts et où les mots *joie*, *bonheur*, revenaient toujours à côté du mot *gloire*... »

A Hendaye encore, Pierre Loti se livre quotidiennement à son sport favori: le jeu

de la pelote basque; il a vécu là les émotions que nous rapporta son beau roman, *Ramuntcho*. L'été dernier, il loua une partie de la plage d'Hendaye et y installa son équipe personnelle. Il est réputé pour son adresse: lutter avec lui, et le battre après une longue après-midi de pelote, est l'ambition de tous les gars du pays basque.

Vous pensez si sa popularité est grande, en ces lieux où il passe pour un homme célèbre environné de légende. Sa bonté est proverbiale, et pas un pêcheur qui eut des histoires avec la douane, pas un contrebandier qui eut des aventures avec la police, n'omit point d'invoquer sa protection. Je le soupçonne même d'avoir un certain faible pour les gaillards qui passent leur vie à déjouer les ruses des gendarmes, vont et viennent d'Hendaye à Fontarabie, porteurs de ballots mystérieux qu'ils dissimulent au fond de leurs barques, et qui l'amuse par leurs récits. Son âme est indulgente, et sa philosophie a la quiétude des beaux soirs d'Orient:

« Dans un vague songe d'éternité, dit-il, vivons insoucians des lendemains terrestres, et laissons les vieux murs se fendre au soleil des étés... Laissons tout, et jouissons des choses qui ne trompent pas: des belles créatures, des beaux chevaux, des beaux jardins et du parfum des fleurs. »

UN PALAIS DU RÊVE.

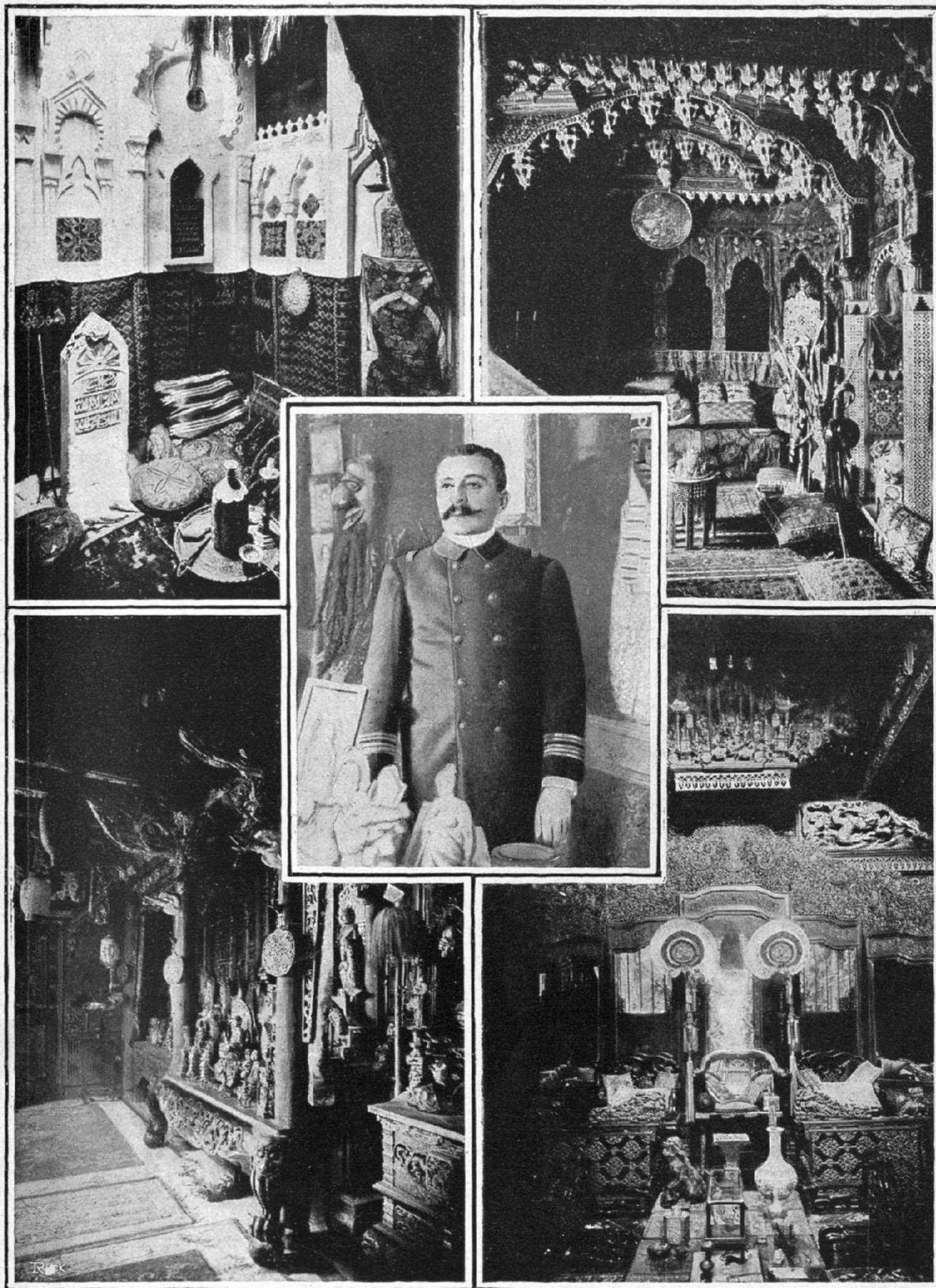
A Rochefort, c'est la maison familiale. Rue Saint-Pierre, un immeuble banal et gris, à deux étages; une porte-basse au-dessus d'une marche de pierre usée...

Pierre Loti a conservé religieusement l'aspect vétuste de la maison. On n'a réparé jamais la marche de pierre qui s'effrite: elle reçut les pas d'amis disparus et d'aïeux restés chers. Loti prétend qu'on n'y touche point. Là où traversèrent des générations, il n'est place que pour le respect.

La porte franchie, le couloir passé où donnent les pièces réservées à la vie ordinaire, c'est l'enchantement d'un monde de féerie: derrière la maison familiale, Pierre Loti a reconstitué une habitation orientale avec mosquée, salon de repos, fumoir et pagode chinoise.

Tous les pays, toutes les époques, se rencontrent en cette demeure.

En y pénétrant, le visiteur trouve un salon sans style déterminé où sont assemblés les meubles de provenances diverses. On pénètre ensuite dans un salon pur



L'INTÉRIEUR DE LA MAISON DE PIERRE LOTI A ROCHEFORT

Derrière la vieille maison banale de sa famille, à Rochefort, Pierre Loti a créé une demeure de féerie où s'entassent d'admirables objets d'art recueillis au cours de ses voyages.



LA CHAMBRE DU REPOS

La chambre à coucher est modeste et M. Pierre Loti estime que, pour bien dormir, il convient de préférer une simple natte, à l'orientale, ou un vulgaire lit de camp.

Louis XVI, très beau, puis dans une vaste salle moyen âge, sorte d'atelier-hall ayant la hauteur de deux étages. C'est là que se donna, voici dix ans, une fête moyenâgeuse qui fit quelque bruit...

Un escalier monumental conduit à la chambre d'honneur Louis XI; puis on descend trois marches, l'on entre dans l'incomparable mosquée, rapportée pierre à pierre du Maroc. Et voyez quel fut le souci scrupuleux de Pierre Loti! Comme la construction s'achevait, on s'aperçut que la mosquée regardait un mur et des toits, au lieu de permettre la vue du ciel ainsi que l'exige le rituel; on la démolit pour la retourner et, cette fois, la bâtir du bon côté.

Il ne faudrait pas sourire de ces choses: elles prouvent que la sensibilité de M. Pierre Loti est d'un pur artiste et que nos civilisations hâtives ne l'ont pas altérée. C'est tant mieux pour nous, qui devons à cette originalité dans la sensation, des pages qui frémissent:

« Pierre Loti, écrit Jules Lemaitre, est, je pense, la plus délicate machine à sensation que j'aie jamais rencontrée. Il me fait trop

de plaisir, et un plaisir trop aigu, et qui s'enfonce trop dans ma chair, pour que je sois en état de le juger. »

A Rochefort, il sort peu. Pour aller prendre son service, parfois, il traverse les rues de la vieille cité, semblable à quelque fonctionnaire méthodique. Il rédige, lorsqu'il le faut, de consciencieux rapports, car il est homme de devoir et marin valeureux, mais il jette en marge de ses notes, la pensée perdue, des petits bonshommes bizarrement vêtus et des mousmées aux grands yeux ravis.

Il dessine, en effet, fort bien, et, dans l'édition illustrée de ses œuvres, de nombreux croquis sont de lui.

Il a une pudeur infinie. On le connaît mal, parce qu'il livre peu de lui-même à ceux qui le rencontrent, et qu'il n'est pas proche du tout

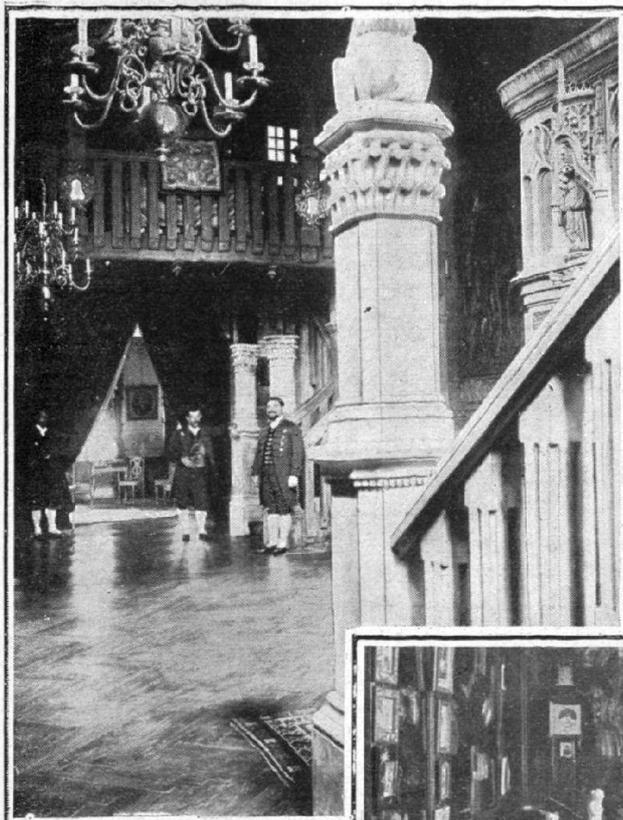
de ses contemporains. Mais il a une âme généreuse, un cœur inlassablement bon: c'est un homme.

UNE VISITE D'ANTOINE A LOTI. UNE ÉLECTION A L'ACADÉMIE.

Et maintenant, quelques anecdotes:

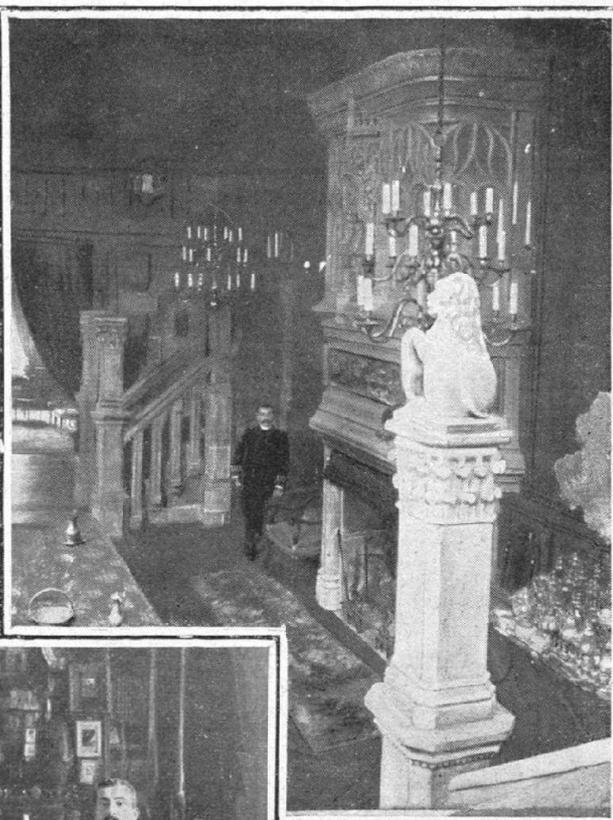
Un jour, Antoine — qui dirigeait alors le théâtre portant son nom — l'alla voir à Rochefort, afin de convenir des décors et des costumes d'une pièce à représenter. Et Antoine fut introduit dans une de ces admirables salles, pagode ou mosquée, ou temple, qui sont les délices de cette demeure; il examina, ravi, les trésors qui s'entassaient en cet endroit et posa son chapeau, un prosaïque « melon » très étranger à ce décor, sur la pointe d'un jet d'eau à l'arrêt, surplombant une vasque de marbre.

L'écrivain entra... Antoine se prit à manifester son enthousiasme, causa théâtre, littérature, et tout à coup se dressa stupéfait: lancé par le jet d'eau, qu'une main mystérieuse venait de mettre en mouvement, son chapeau sautait au plafond et



LE VESTIBULE DE
LA MAISON

Lorsque les pièces réservées à la vie ordinaire ont été franchies, on pénètre dans un



DE PIERRE LOTI
A ROCHEFORT

vestibulesomptueux d'où part un escalier monumental conduisant à la chambre d'honneur.



M. PIERRE LOTI A SON BUREAU

C'est sur cette table que le grand romancier, d'après ses notes recueillies à travers le monde, écrit ses chefs-d'œuvre.

retombait ruisselant dans le bassin. Peut-être pour quitter cette demeure dut-il emprunter à son hôte une coiffure orientale?

Je me rappelle avoir rencontré Loti pour la première fois chez Alphonse Daudet. Le célèbre romancier l'avait accueilli fraternellement. Il n'était alors que le lieutenant Julien Viaud et provoquait la curiosité des Gens de lettres, fréquentant chez Daudet, par ses façons originales. Il avait, dit Edmond de Goncourt, des yeux profonds, un nez sensuel, et sa voix avait le mourant d'une voix de malade. Comme il racontait avec douceur et tranquillité les histoires tragiques de la mer :

— Avez-vous eu, questionna Daudet, des marins dans votre famille?

Et lui, d'un ton lointain :

— Un de mes oncles fut mangé sur le radeau de la Méduse...

Le soir de la première représentation de la *Lutte pour la Vie*, au Gymnase, il vint de Rochefort en bel uniforme.

— Il y a, lui dit Daudet, une place vacante à l'Académie. Pourquoi n'y seriez-vous pas candidat?

— Moi, candidat? Mais j'ignore seulement comment il m'y faudrait prendre.

Daudet pensait avec un plaisir malicieux aux combinaisons qu'il allait détruire en improvisant cette candidature d'un jeune et pur écrivain.

— Laissez-moi faire, dit-il!

Pendant qu'en scène se jouait le dernier acte de sa pièce, il s'enferma dans le cabinet de Koning et écrivit la lettre de candidature de Pierre Loti. Après le spectacle :

— Voilà la formule, fit-il! Envoyez cela demain...

Chez Daudet, Loti fut toujours choyé. Un soir, rentrant d'une croisière, il pénètre

dans le salon où déjà quelques amis l'attendaient pour dîner :

— Excusez-moi, dit-il à Mme Alphonse Daudet, mais j'ai ramené de là-bas mon frère Yves : c'est un vaillant marin, un cher compagnon, un peu rude sans doute, mais si loyal ! Me permettriez-vous de vous le présenter sans façons ?

Frère Yves fut admis d'enthousiasme. On entourra, on fêta le Breton, loyal mais dépaycé, et surpris d'un tel accueil. Ainsi, après chacun de ses voyages, Pierre Loti conduisit à Mme Alphonse Daudet son fidèle frère Yves.

Il a toujours surpris par son indifférence aux calomnies. Car ceux qui ne savaient, ou ne comprenaient pas, calomnièrent sa brillante personnalité. La fête Louis XI qu'il donna dans sa maison de Rochefort était d'un tour pittoresque qui n'appelait que la sympathie. Des plats de l'époque furent composés dans un décor

approprié, et chacun des trente invités s'exprima dans le français de Louis XI; même, raconte-t-on, Mme Adam gâta la fin du dîner par un discours trop dix-neuvième. Un fou parut, avec sa marotte, et les reliefs furent distribués aux pauvres diables de la ville, déguisés en authentiques mendiants du xv^e siècle.

Pierre Loti se complut toujours à ces fantaisies que déforma la sottise des narrateurs. Récemment il improvisait, à bord du bateau qu'il commandait devant Constantinople, le baptême d'un amour de petit chat : cérémonie pittoresque, amusement sans malice. On en railla, sans savoir; il sourit; je pense qu'il continuera de sourire à pareilles ignorances.

Il a pris pour devise : « Mon mal j'enchanter. » Il enchante aussi, par surcroît, celui des autres.

RAOUL AUBRY.



M. PIERRE LOTI EN MUSULMAN

M. Pierre Loti apparaît parfois sur sa terrasse d'Hendaye, vêtu à la musulmane; ce costume peu banal lui semble tout à la fois, très pratique et d'une originalité séduisante.



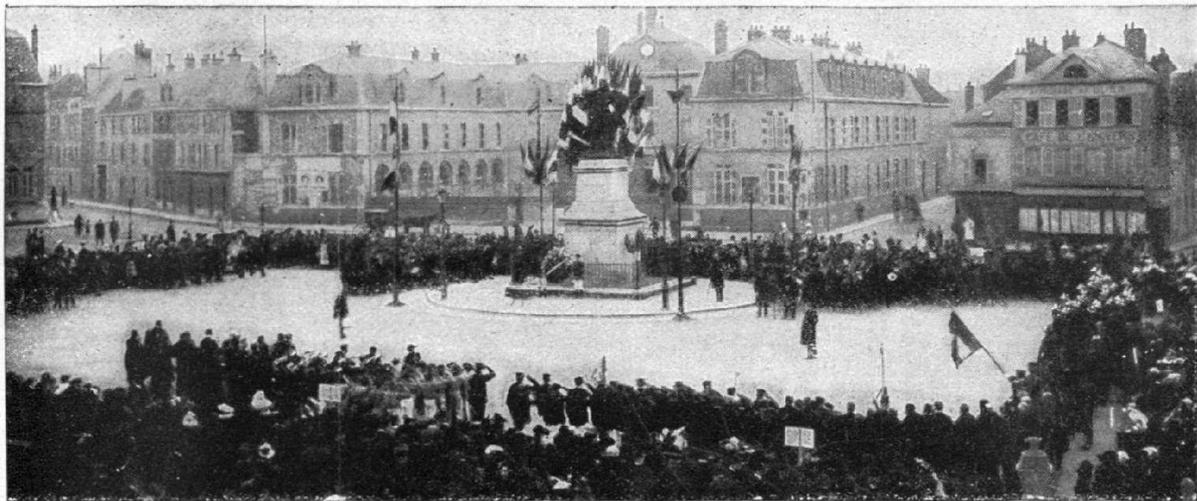
Troupes marocaines, caïds et cheïks

L'ARMÉE MAROCAINE. — Nous parlons au Memento des Grands Faits des événements franco-marocains de ce mois. Il était intéressant de donner ici, en même temps, quelques documents sur les officiers et



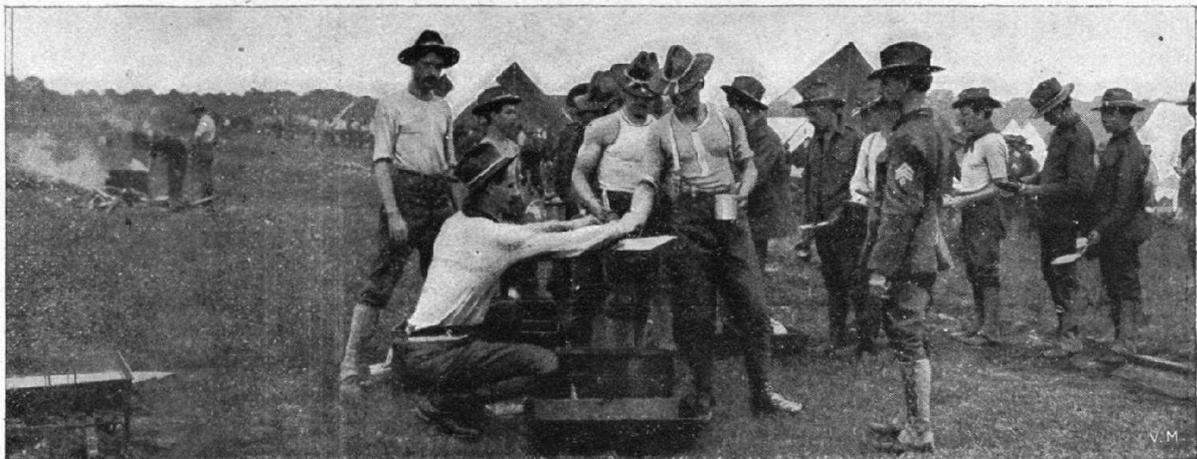
Soldats marocains en faction

Les soldats de l'armée marocaine. Dans la photographie de gauche on a, de plus, un aspect des plaines désolées du Maroc que les habitants n'essayaient pas de cultiver et à droite, la vue d'un mur de ville forte.



LE 133^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MARCEAU a été fêté à Chartres, le 3 mars avec une solennité particulière. Notre photographie a été prise au mo-

ment du salut au drapeau et de la remise de la couronne au pied de la statue du fameux général. (Cl. Dubois, de Belhomert)



L'ARMÉE AMÉRICAINE. — Ces vigoureux Anglo-Saxons portent de pratiques vêtements et des coiffures qui

les garantissent du soleil. Instantané pris pendant une distribution des vivres en manœuvres.

LE CENTENAIRE DU TRAIN. — Le Train des équipages militaires a célébré, le 26 mars, son centenaire. M. CHÉRON AU VAL-DE-GRACE. — Dans une nou-

velle visite au Val-de-Grâce, M. Chéron a constaté par lui-même que les soldats-infirmiers étaient en nombre insuffisant pour le gros labeur quotidien.



M. Ruau, ministre de l'Agriculture en sumeur

M. Clemenceau en lutteur

M. Fallières en spectateur

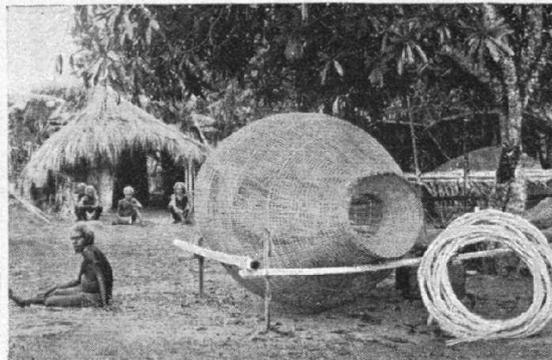
M. Jaures en tribun

M. Lepine, préfet de police en agent médérateur

ETAGÈRE. — Une amusante série de statuettes pour étagère, caricatures de nos hommes en vue, par M. Emile Nô, auteur dramatique, qui a vraiment le don du geste vivant.



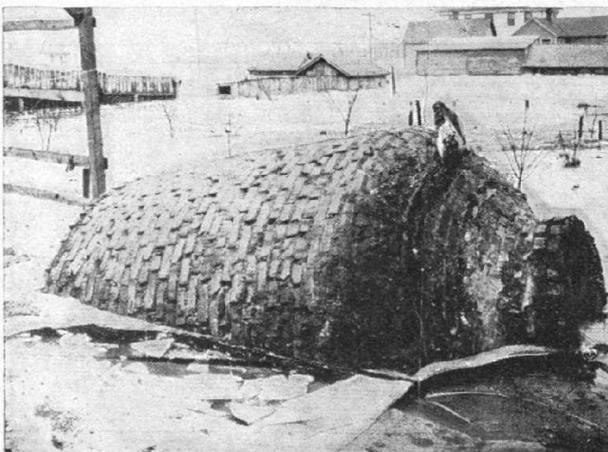
L'ART CORÉEN. — Une forme assez répandue de monuments commémoratifs dans l'« Empire du Matin Calme ».



NASSE FORMIDABLE. — A New-Pommern, en Nouvelle-Bretagne, les indigènes fabriquent avec un art parfait, à l'aide de fortes lianes, d'énormes pièges à poissons.



L'ART MAORI. — En Nouvelle-Zélande, curieuse porte de l'art primitif des Maoris. Envoi d'un de nos abonnés.



UNE CITERNE A LA DÉRIVE. — Cette photographie illustre un des nombreux incidents causés par la formidable inondation de l'Ohio, en Amérique. Une énorme citerne construite en briques et affectant la forme d'une bonbonne a été arrachée de ses fondations, à Taylorville (Indiana) et roulée à une distance de 6 kilomètres par les flots sans qu'une seule brique ait été détachée.



LE JOURNALISME EN AMÉRIQUE. — Tout le centre des Etats-Unis a été ravagé en février par la crue formidable du Mississippi et de ses affluents. On signale de curieux incidents. Tel, le cas des rédacteurs du *Standard*, de Georgetown, Ohio, qui ont continué leur besogne chaussés de bottes en caoutchouc. Le journal n'eut pas à interrompre son tirage.



UNE CHUTE APRÈS L'OBSTACLE

Les courses d'obstacles abondent en chutes plus ou moins dangereuses. Celle que nous donnons ci-dessus montre un jockey qui, désarçonné après le saut d'une haie, a été projeté en avant et se trouve enfoui sous l'encolure de son cheval complètement désellé.

Avant et Après l'Obstacle

L'approche de la grande Course de haies et du grand Steeple-Chase de Paris, qui se disputent tous les ans sur l'Hippodrome d'Auteuil, rend d'actualité la série unique d'instantanés de chutes en obstacles, réunis patiemment par divers photographes sportifs pendant le cours de plusieurs années, et que nous allons faire défiler sous les yeux de nos lecteurs



Le 8 juin 1902, on pouvait lire en ouvrant le soir les journaux spéciaux qui donnaient les résultats des courses hippiques disputées l'après-midi même sur l'hippodrome d'Auteuil :

GRAND STEEPLE-CHASE DE PARIS (6.500 mètres, 120.000 francs au premier) : 1^{er} *Gratin* (J. Turner), à Mme Ricotti; 2^e *Verdi* (Albert Johnson), à M. Wysocki (*tombé et remonté*); 3^e *Résidant* (H. Holt), à M. Ch. Liénart; 4^e *Porus* (Collier). Non placés : *Ali*, *Merveilleuse*, *Castiglione III*, *Killarney*, *Van*, *Winnie*, *Argument*. Gagné par une longueur et demie, le 3^e à deux longueurs, le 4^e loin.

Sans vouloir rechercher si ce résultat présentait plus ou moins de régularité, ce qui n'existe guère en matière de course, on se demandait instantanément comment il pouvait se faire que, dans une épreuve aussi rude, un cheval ait pu arriver second, à une longueur et demie du premier, c'est-à-dire à moins de 5 mètres, alors que ce cheval était tombé en cours de route et précédait, malgré cette chute, des chevaux qui, eux, n'avaient eu à subir aucun accident de parcours.

Seule, la lecture du compte rendu détaillé de la course permettait de s'expliquer ce fait unique dans les annales des courses.

Verdi, c'était le nom du cheval dont il s'agissait, avait pris, dès le départ de la course, une avance d'une cinquantaine de mètres sur ses concurrents. Menant à belle allure, franchissant à toute volée, avec une adresse et une légèreté surprenantes, petits et gros obstacles, l'excellent steeple-chaser avait déjà accompli les quatre cinquièmes du long et dur parcours.

Sa victoire complète était déjà escomptée

tance à parcourir avant d'atteindre le poteau d'arrivée étant, à ce moment, assez restreinte.

On assista alors à un spectacle vraiment émouvant. Progressivement, le cheval regagnait le terrain perdu, dépassait à tour de rôle une grande partie de ses concurrents et venait prendre part à la lutte finale d'une façon si active qu'il ne succombait que par une longueur et demie derrière le



SATISFACTION ET ANGOISSE

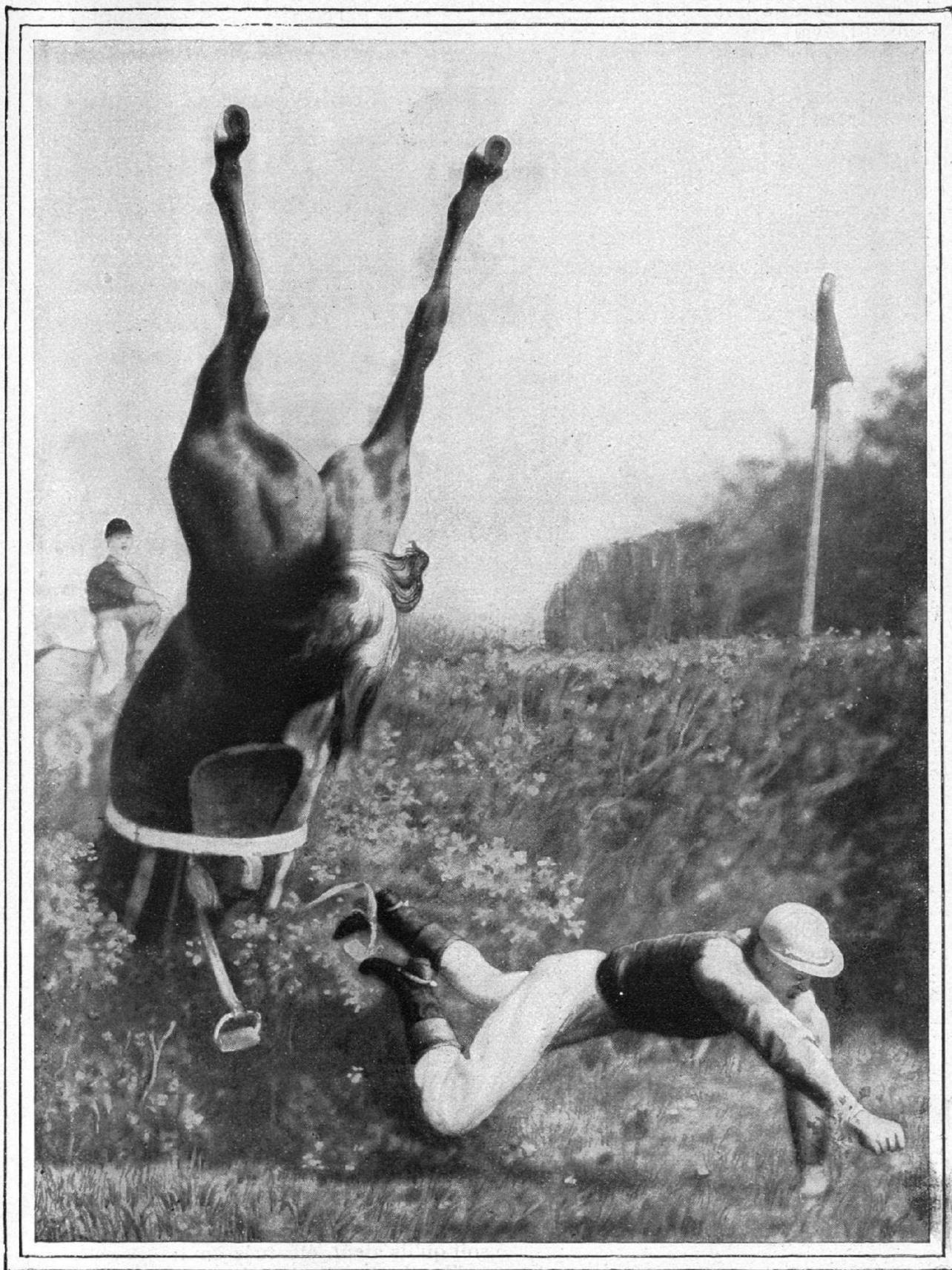
Alors que la physionomie des jockeys des deux chevaux qui ont correctement sauté la rivière reflète la satisfaction très grande d'avoir échappé à l'accident possible, celle du cavalier dont le cheval « s'est mal reçu », laisse percer nettement un sentiment d'angoisse : le cheval se relèvera-t-il ou tombera-t-il définitivement ?

quand, après le saut de la petite rivière, la « rivière du huit » comme on l'appelle couramment, une clameur avait retenti dans tout l'hippodrome. *Verdi* avait sauté trop fort et, en « se recevant », avait fléchi de l'arrière-main, désarçonnant son cavalier. Celui-ci, cependant, n'avait pas lâché la bride, et, alors que les autres chevaux étaient déjà passés et avaient, à leur tour, pris une grande avance, Johnson, seul, sans aide, parvenait à se remettre en selle et, courageusement, se lançait à la poursuite de ses adversaires. L'avance de celui-ci était si grande que l'acte d'Albert Johnson parut, aux yeux de tous, absolument téméraire. La tentative semblait folle, la dis-

premier, soit par à peu près cinq mètres sur un parcours de 6.500 mètres ! Et encore, certains ont prétendu que si, dans la chute, Albert Johnson n'avait pas perdu sa cravache, chose assez compréhensible, *Verdi* eût gagné !

Cet exemple est le meilleur à citer de ce qu'un jockey peut accomplir lorsqu'il est, non pas seulement bon cavalier, mais encore un homme de sang-froid, d'énergie et de décision.

Que l'on n'aille pas croire pourtant que de semblables exploits soient courants. Non, celui que nous venons de citer est unique et n'est vraisemblablement pas prêt d'être renouvelé. Car un cheval tombant



UN PANACHE

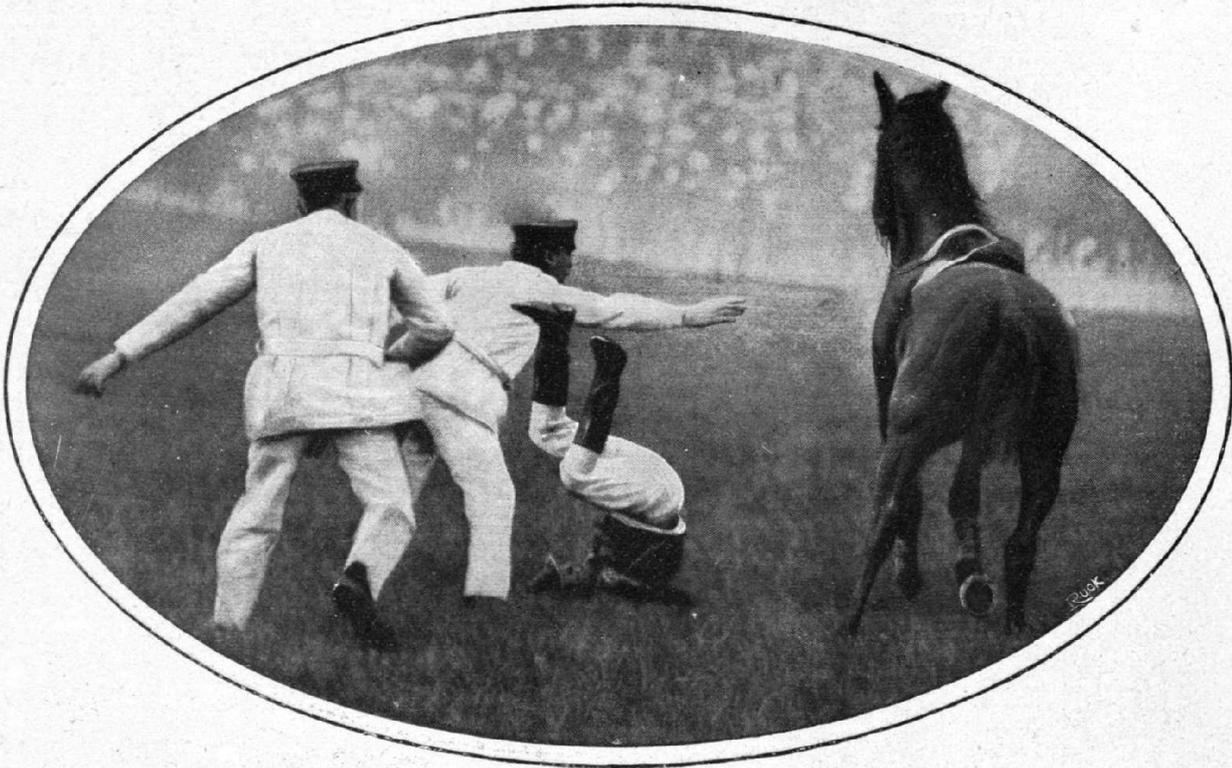
Le cheval fait un panache complet. Alors que le jockey va déjà heurter violemment le sol, le cheval est presque droit sur ses pattes de devant. Retomberait-il sur son cavalier?

ou désarçonnant son cavalier dans une course est, *ipso facto*, hors de course et le cavalier qui, à la manière dont sa monture aborde un obstacle, peut prévoir la chute, ne pense plus alors qu'à la façon dont lui-même tombera.

Certains jockeys sont parvenus à exceller dans l'art de tomber. Cette perfection leur permet même d'atténuer, dans la mesure du possible, les conséquences de cet inconvénient de leur métier. Tout jockey

jockeys de tomber. Certains spectateurs, peu au courant à coup sûr des choses du turf, affirmaient même en toute sincérité — affirmation de joueurs énervés par la perte — que tel ou tel jockey tombait *exprès*. Les malheureux ! S'ils pouvaient se rendre compte des risques que ceux-ci encourraient à se livrer à un semblable jeu !

Sans compter les jambes, les bras et les clavicules cassés, les contusions, les écorchures, les foulures, les commotions



UN INSTANTANÉ UNIQUE

Le cheval a fait un mauvais saut et a projeté son cavalier par-dessus ses oreilles. Avant que celui-ci, qui semble faire un « équilibre de tête » soit même tombé complètement, le cheval s'est relevé et des employés de la Société se précipitent déjà pour le rattraper.

montant en courses d'obstacles, — et même en courses plates, — doit toujours s'attendre à « mesurer le sol ». Aucun d'eux — serait-ce le meilleur — n'est à l'abri d'un accident, et si le sang-froid et l'esprit de décision tiennent une grande place dans cette profession tout à fait spéciale, il faut reconnaître que la chance personnelle de l'homme entre pour une large part dans les conséquences pouvant résulter pour lui d'une chute. Car celle-ci se produira forcément un jour ou l'autre malgré toute la science du cheval que le cavalier peut posséder.

Pendant longtemps, une grande partie du public qui suit les courses s'est figuré qu'il était presque sans danger pour les

de toutes sortes dont sont victimes les jockeys, la liste des accidents mortels est suffisamment longue, bien qu'elle se répartisse sur un nombre respectable d'années, pour permettre de s'inscrire en faux contre de semblables assertions.

LES INCONVÉNIENTS ET LES DANGERS D'UN MÉTIER

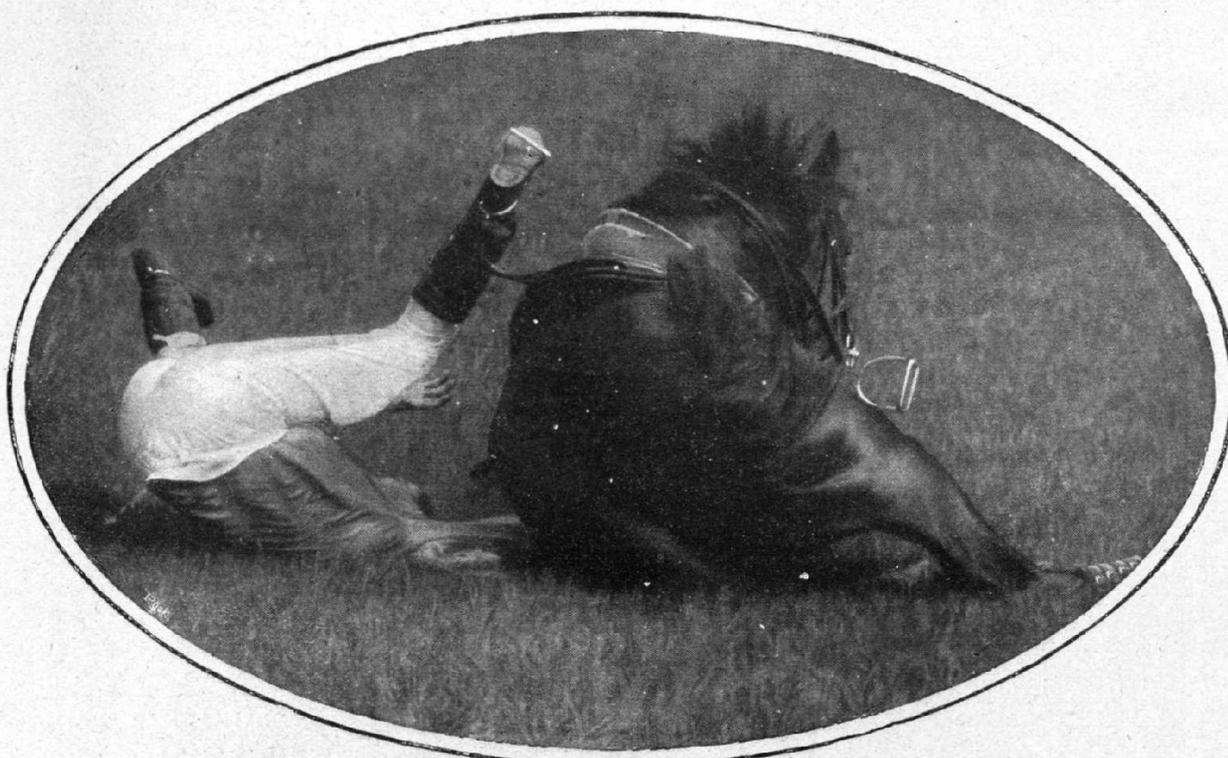
Rowel, Wright, Boon, Smith, A. Flint, d'autres encore et récemment Monk, ont payé de leur vie une chute malheureuse, soit qu'ils aient été tués en tombant, soit qu'ils aient été piétinés par un concurrent galopant derrière eux. C'est le revers de la médaille, c'est le « métier qui

rentre ». Avant sa mort, naturelle, Lucien Barillier détint le record des clavicules cassées, ce qui ne l'empêcha pas, au cours de sa carrière, de se remettre en selle dès que la guérison était arrivée. Aucun jockey, d'ailleurs, ne s'émeut des accidents subis et de ceux qu'il entrevoit, et tous, quand ils se blessent, n'aspirent qu'à être sur pied rapidement pour pouvoir repaître le plus tôt possible en public.

Il est rare en effet qu'un jockey aban-

encore au regret de voir disparaître aussi malheureusement la « fine cravache » consommée qu'il était. Après avoir connu les succès les plus flatteurs, Boon, vieux et fatigué, songeait à se retirer de la piste. Plusieurs propriétaires, pour lesquels il avait monté et qui le tenaient en grande estime, lui avaient déjà confié des chevaux à entraîner.

Tel un grand acteur aimé du public, Boon avait déclaré que la saison d'Auteuil



UNE MAUVAISE CHÛTE A AUTEUIL

Jockey et cheval ont fait une chute dangereuse. Le premier reste le pied pris dans l'étrier. Pourra-t-il se dégager avant que le cheval se relève et évitera-t-il d'être « trainé » comme le fut le jockey Rowel, dont l'accident tragique et mortel impressionna tant les spectateurs qui y assistèrent impuissants.

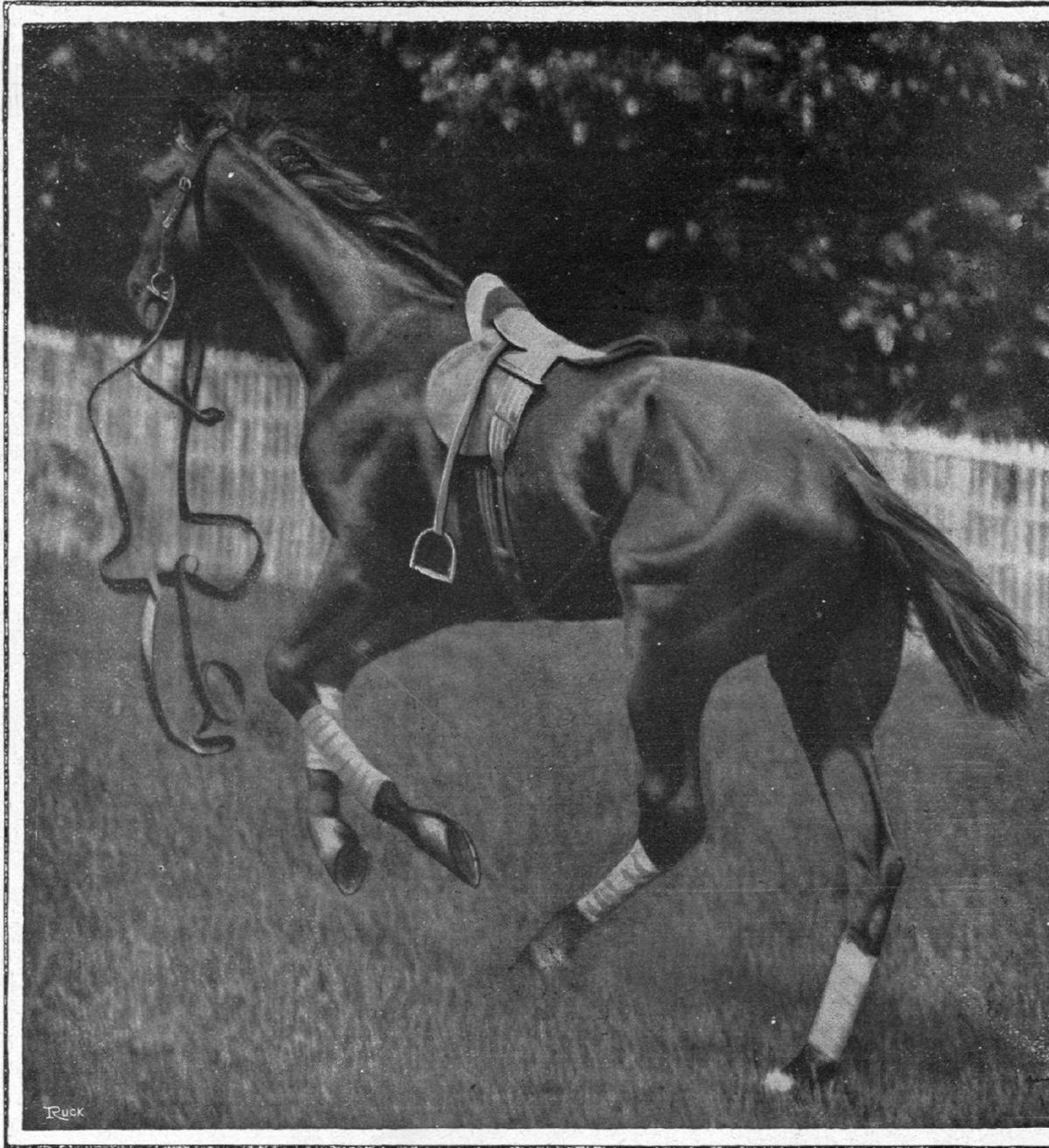
donne son métier par crainte d'accidents. Il ne faut rien moins que la vieillesse ou une blessure inguérissable pour les décider à rentrer dans la coulisse. Car, la plupart du temps, les bons jockeys qui ne se sentent plus capables de monter en course, ne quittent pas définitivement le milieu dans lequel ils ont vécu, et se font entraîneurs.

LA FIN D'UN JOCKEY. EXTRAORDINAIRE FATALITÉ

A ce propos, il nous faut parler du jockey Boon, excellent cavalier, dont la fin fut entourée, il y a quelques années, de circonstances telles qu'elles ajoutèrent

serait pour lui la dernière en tant que jockey. Mais le destin avait voulu que Boon mourût sur le théâtre même de ses plus beaux exploits. La fatalité la plus extraordinaire s'en mêla, car Boon fut tué le jour de la dernière réunion, dans la dernière course où il avait à monter, et à la dernière haie, son cheval ayant fait, à cet obstacle, un panache complet et étant retombé sur son malheureux cavalier !

Si cet accident fut celui qui fut entouré des circonstances les plus marquées au sceau de la fatalité, celui dont Rowel fut victime sur le même hippodrome, fut empreint de péripéties tragiques au plus haut point. Le pied pris dans l'étrier, le pauvre



APRÈS UNE CHUTE : LE CHEVAL

Pour avoir « accroché » une haie sur la piste des fortifications du champ de courses d'Auteuil, le cheval a forcé son jockey à vider les étriers, et continue à galoper seul tandis que le cavalier

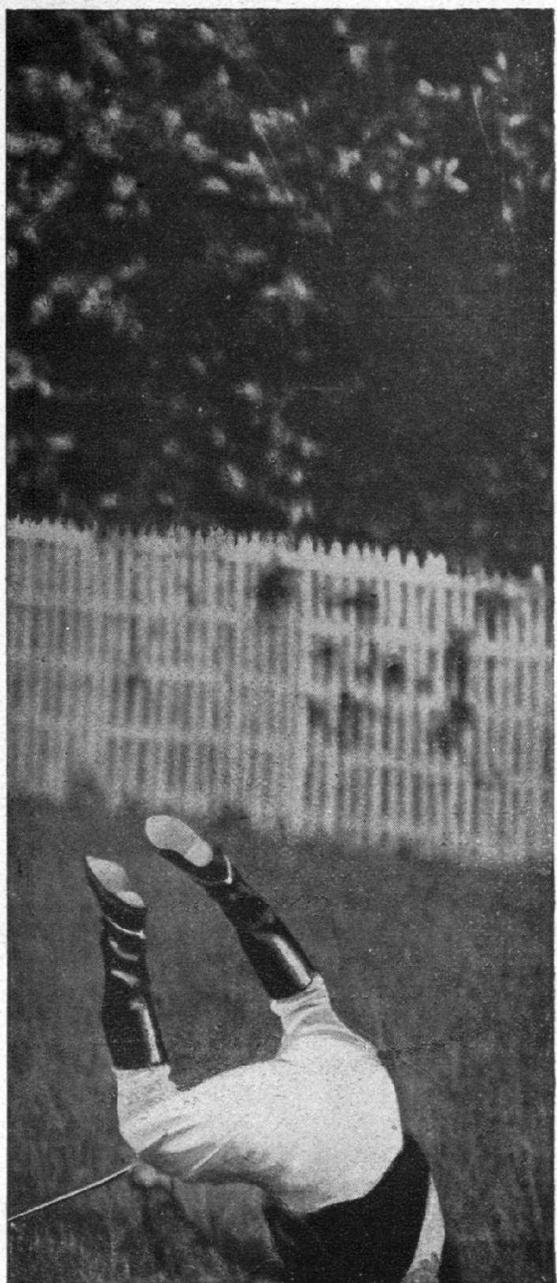
garçon sauta, à la suite du cheval qui le traînait, deux ou trois obstacles, et lorsque le pied sortit enfin de sa prison, le corps de Rowel retomba, pantelant, sur le vert gazon.

Wright, un autre jockey alors en plein succès, fit une chute en elle-même anodine sur l'hippodrome de Saint-Ouen, mais le malheur voulut qu'un cheval, sautant derrière le sien, vint le piétiner, le tuant pres-

que sur le coup, et venant ainsi interrompre une carrière déjà bien remplie.

Smith, A. Flint, Monk, et quelques autres encore, figurent sur cette liste funèbre, mais on ne doit pas s'effrayer outre mesure de ces fins tragiques qui sont très rares, toutes celles que nous venons de citer s'échelonnant sur une période de dix années.

En courses plates, les chutes sont assez rares et bien qu'elles paraissent plus dan-



LE JOCKEY

tombe sur la tête et paraît devoir avoir fait une mauvaise et dangereuse chute.

géreuses par suite de la vitesse plus grande à laquelle galopent les chevaux, je ne crois pas que l'on ait eu à enregistrer d'accidents mortels. Tout au plus a-t-on eu à déplorer des accidents dont les plus graves ont été ceux arrivés à Belhouse et Lucien Robert qui se cassèrent la jambe et se virent condamnés à un long repos avant de pouvoir se remettre en selle.

On peut donc dire en général que les

chutes sérieuses en courses ne se produisent pas souvent, étant donné surtout la multiplicité des épreuves qui sont disputées du commencement à la fin de l'année sportive.

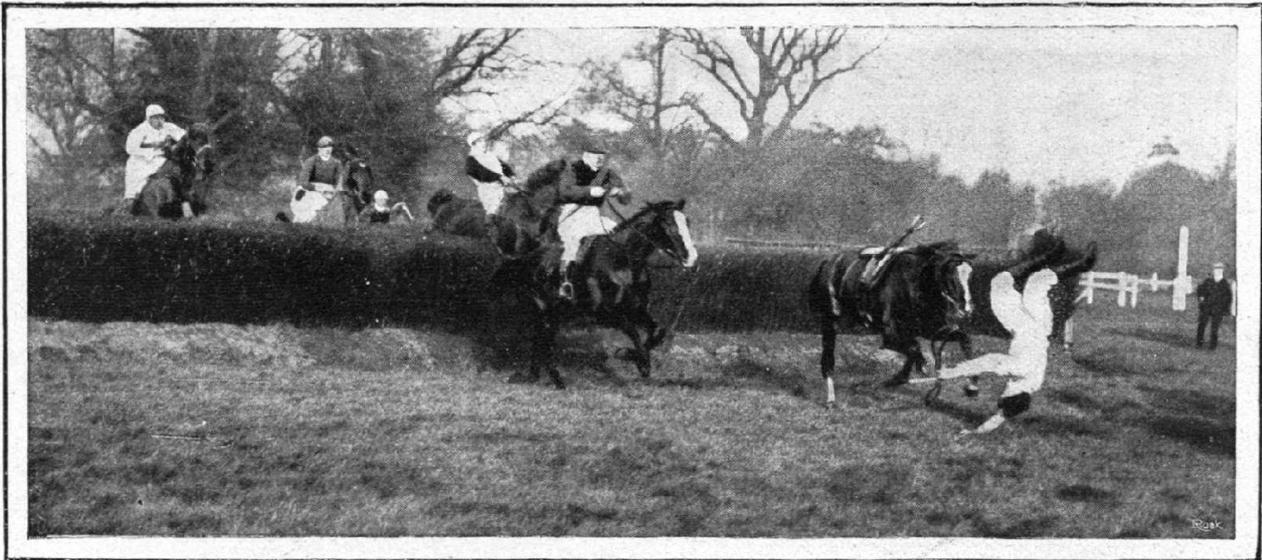
Une très grande solidarité règne en outre dans le monde spécial des entraîneurs et des jockeys. Les propriétaires de chevaux eux-mêmes alimentent souvent, par des dons généreux, les caisses de prévoyance et de secours ainsi que le budget des hôpitaux spécialement réservés aux jockeys, lads, garçons d'écuries, etc., et qui ont été édifiés dans les deux principaux centres d'entraînement, à Chantilly et à Maisons-Laffitte.

LES CHUTES EN COURSES DEVANT LES TRIBUNAUX

Jamais, sauf un cas qui vient d'être jugé, la justice n'a eu à s'occuper de la responsabilité civile du propriétaire, lorsqu'un jockey montant pour lui est victime d'un accident. D'ailleurs, l'arrêt qui a été rendu tout récemment dégage absolument le propriétaire et établit une jurisprudence. Il s'agissait en l'espèce de la mort du jockey Monk que nous citons plus haut. La veuve de l'infortuné garçon avait assigné en 20.000 francs de dommages-intérêts M. Lieux, propriétaire de la jument *Bisbille* que montait son mari le jour de l'accident. Son avocat, M^e Borel de Larivière, avait soutenu que l'article 1385 du Code civil devait recevoir son application, et que si la loi de 1890 rendait les patrons responsables des accidents professionnels arrivés aux ouvriers dans l'exercice de leurs fonctions, il n'y avait pas besoin d'attendre l'extension de cette loi aux accidents des courses pour qu'un propriétaire puisse être déclaré d'ores et déjà responsable des accidents professionnels arrivés à son jockey.

Cette demande fut rejetée en première instance et sur appel, la Cour vient de déclarer que l'accident dont Monk a été victime ne rentre pas dans ceux prévus par l'article 1385, car Monk, en jockey expérimenté, ayant accepté de monter *Bisbille*, qui avait précédemment remporté des prix, et de prendre part, pour une somme déterminée, à une course dangereuse, consentait par là même à courir à ses risques et périls.

Ces prix de monte, d'après l'arrêt, seraient en quelque sorte, pour partie tout au moins, une prime d'assurance des dangers auxquels le jockey s'expose.



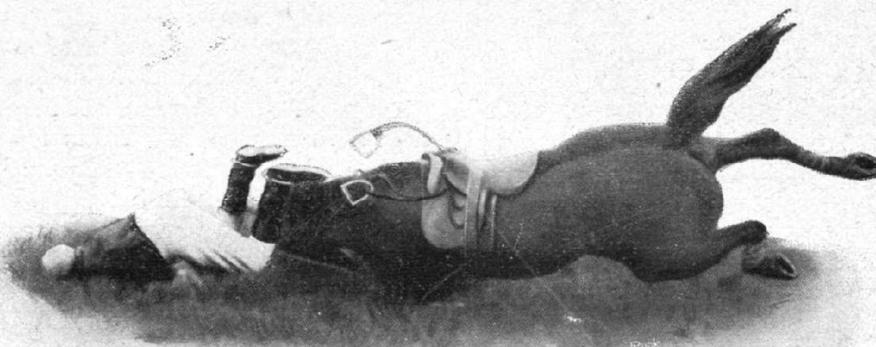
UNE « PIRQUETTE » DANGEREUSE

Pendant le parcours d'une course, à Kempton Park, aux environs de Londres, le jockey Morgan, montant Vibrant, fut victime d'un accident malheureux. Son cheval, après l'avoir désarçonné, le piétina, lui coupant la main d'un coup de sabot et lui occasionnant des contusions multiples.

Le prix d'une monte est, en effet, assez élevé, bien qu'il le soit cependant moins pour les jockeys d'obstacles que pour ceux qui montent en plat. Le métier des premiers est pourtant plus dangereux, mais celui des seconds demande peut-être, par contre, plus de doigté, plus de science encore et aussi plus de tact et plus d'énergie délicate dans les arrivées. Mais cette

discussion sportive ne peut pas trouver place dans le cadre de cet article. Nous avons voulu tout simplement faire défiler sous les yeux de nos lecteurs une série de chutes qui renferment en elles-mêmes des côtés d'imprévu et quelquefois aussi de cocasserie qui serait amusante si on n'avait à redouter pour ceux qui les font les conséquences qui peuvent parfois en découler.

PAUL VILLERS



UNE « GLISSADE »

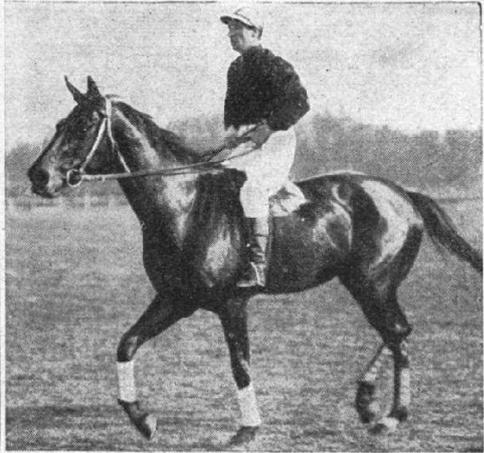
L'obstacle franchi, le cheval, à cause du terrain détremé, a glissé sur les pattes de devant. Le jockey, surpris, n'a pas eu le temps de se dégager et « accompagne » le cheval dans sa glissade.



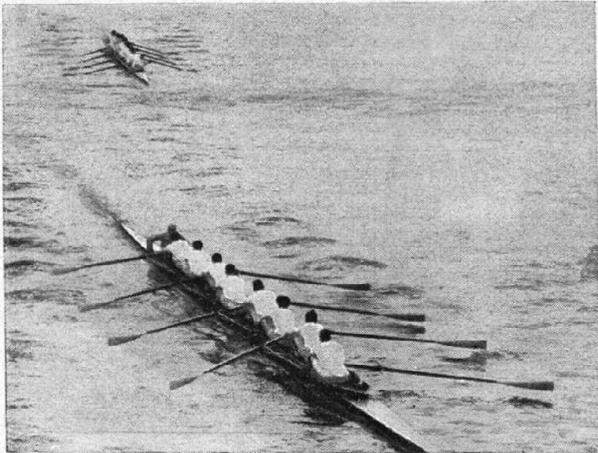
TRIPLE VICTOIRE. — PERNOD, à M. Aumont, semble devoir tenir la tête de la génération des trois ans. Monté par Cormack, il a gagné successivement le prix de Saint-Cloud, le prix Delâtre et le prix Lagrange.



PASSERIEU a gagné la course de bicyclettes Paris-Roubaix, 270 kilomètres en 8 h. 45 devant le Belge Vanhouwaert et Trousselier. (31 mars.)



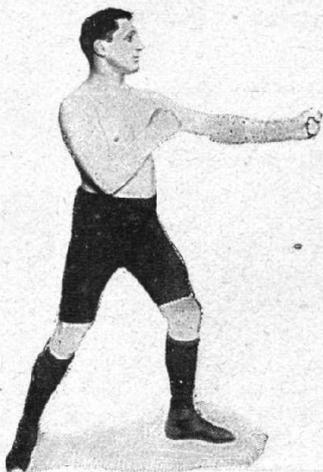
Le Prix du Président de la République (steeple 4.200 m.), couru à Auteuil le 31 mars, a été gagné par GRANELLE, à M. Siméon, monté par Pantall devant Matsouyé à M. Braquessac et Roi du Monde à M. Pfizer.



CAMBRIDGE VAINQUEUR. — Le match annuel à huit rameurs Oxford-Cambridge, disputé le 16 mars, sur la Tamise, a été gagné pour la vingt-huitième fois par l'équipe de CAMBRIDGE, battant Oxford de 4 longueurs.



Le Concours Hippique de Paris, tenu du 21 mars au 12 avril, a remporté son ordinaire succès. Parmi les Prix Extraordinaires, citons CRÉOLE, jument alézane à M. Thome.



LE CHAMPION TOUTARD. — Les championnats amateurs de boxe ont été disputés à Paris. La boxe française (poids moyens) est revenue à TOUTARD, la boxe anglaise (poids lourds) à Lovel Graham.



LE CAP. VIRMONT. — Le championnat du cheval d'armes a été gagné par le capitaine VIRMONT, du 35^e d'artill., montant Larve, jument demi-sang devant Eminence à M. Dutoch, cap. au 12^e chass. (1-6 av.)



LE COUREUR UNDERWOOD. — A Glasgow, le 23 mars, championnat international de cross-country. Le gagnant a été l'Anglais UNDERWOOD. Le champion français Ragueneau s'est classé 11^e.



LA FINALE DU CHAMPIONNAT DE FRANCE DE FOOTBALL.

La finale du CHAMPIONNAT DE FRANCE DE FOOTBALL ASSOCIATION, disputée à Paris le 7 avril, est revenue au Racing-Club de France, battant le Racing-Club de Roubaix, champion de 1906, par 3 buts à 2.



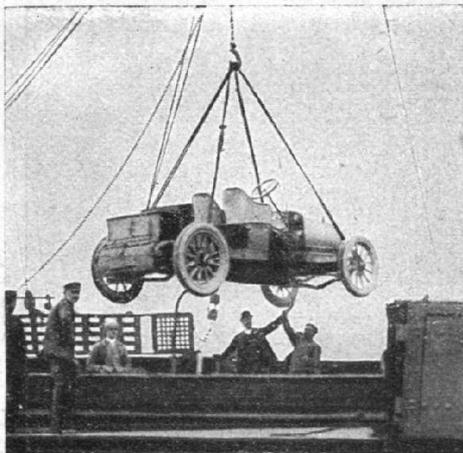
L'Australien G. Towns a remporté le Championnat du monde d'avirons, en battant le Canadien Durman sur la Nepean River, (5 mars.)



Sud-Ouest monté par le capitaine DAGUILHON-PUJOL du 30^e d'artillerie a gagné le prix de l'Élevage au Concours Hippique de Paris.



La course de huit heures disputée le 7 avril au vélodrome Buffalo est revenue à EMILE GEORGET avec 334 kil. 443, battant son frère Georges à l'emballage.



Les voitures de la course PÉKIN-PARIS, dont le départ sera donné le 10 juin, ont été embarquées le 14 avril à Marseille. Seul le motocyclette a été dirigé par la voie du Transsibérien.



Le cross de la Fédération Sportive des Patronages a été pour POUPLET, 12 kilomètres en 37 m. 9 s. 2/5, (7 avril).



Le Panhard-Tellier, barré par M. DE VOGUE, a gagné le championnat de la mer à Monaco; 200 kilomètres en 3 h. 33 m., 56 kil. 350 à l'heure, battant tous les records (11 avril).



LE GOUDRONNAGE D'UNE RUE DANS LE MIDI

Contre la poussière, insaisissable et néfaste fléau des grandes routes et des rues, il n'est qu'un remède : la couche de goudron qui emprisonne les milliards de corpuscules dont le sol est couvert et arrête leur diffusion malsaine et incommode. Les voies se trouvent ainsi munies d'un léger parquet imperméable que lave la pluie.

LES OGRES INVISIBLES

par le docteur GUGLIELMINETTI

Tous les débris de la nature — règne minéral, végétal et animal — se trouvent en corpuscules infinitésimaux mais innombrables au sein de l'atmosphère. Sans parler de ses inconvénients, la poussière présente parfois de réels et grands dangers. Essayons, à l'aide de microscopes, de nous rendre compte de cette multitude d'ennemis invisibles dont nous vivons entourés 🐞 🐞 🐞 🐞 🐞 🐞



ORSQU'UN rayon de soleil, glissant par les interstices d'une fenêtre, pénètre dans une chambre obscure, on voit, sur le trajet de sa vive lumière, danser une infinité de poussières, une myriade de grains impalpables qui voltigent et disparaissent instantanément à l'œil quand ce rayon est intercepté.

Ces poussières qui sautillent sont constituées par des milliers de corps inertes et d'êtres vivants. Il y a là en quelque sorte résumés tous les éléments constituant le monde, et, puisqu'on a cherché si souvent ce qu'il y a dans une goutte d'eau, il est intéressant de voir ce qu'il y a, non dans un grain de poussière, mais dans le coup de vent qui passe sur les campagnes et sur les villes, dans la bise qui rafraîchit les après-midi d'été, dans l'air qui nous entoure et que nous respirons enfin.

Pour examiner ces poussières, le procédé le plus simple consiste à exposer à l'air extérieur une plaque de verre enduite d'un liquide gluant peu sécatif.

Les grains de sable, les substances terreuses soulevées par les coups de vent, les feuilles mortes, les débris d'herbes, les insectes, viennent bientôt se fixer sur la lamelle, et ajoutent aux véritables poussières atmosphériques des éléments grossiers que l'air n'emporte jamais très loin. Une plaque de verre de 4 centimètres carrés doit rester exposée en plein vent pendant trois mois pour se charger de la majeure partie des corpuscules contenus dans un centimètre cube d'air.

Voici ce que le microscope révèle sur cette plaque :

Débris animaux. — Divers petits animaux desséchés et infiniment petits; squelettes d'infusoires; fragments d'antennes de co-

léoptères, écailles d'ailes de papillons diurnes et nocturnes; poils de laines de diverses couleurs provenant de nos vêtements souvent teintés en bleu, en rouge vif et en vert; poils de lapin, de chauve-souris, barbes de plumes; fragments de pattes d'insectes; parfois — mais très rarement — de gros œufs d'infusoires.

Le terme gros a de quoi surprendre au premier abord, quand on sait que le diamètre de ces œufs, est environ de 15 millièmes de millimètres! Mais, il est bon de se souvenir qu'il s'agit ici des *infiniment petits*.

Débris végétaux. — Fragments de tissus de diverses plantes, fibres ligneuses en petit nombre, poils d'orties; filaments de coton teints de diverses couleurs; antennes et grains de pollen.

A tous ces éléments, il convient d'ajouter les bacilles et microbes qui portent avec eux les germes de toutes les maladies, et qui flottent librement dans l'air.

De la présence, en nombre plus ou moins grand dans l'atmosphère, des bactéries, dépend la *qualité* même de l'air.

En effet, s'il y a des bactéries inoffensives, il en est d'autres qui sont particulièrement dangereuses et la recrudescence de leur nombre, dans les poussières qui volent autour de nous, coïncide avec certains états de l'atmosphère, ainsi qu'en témoignent les constatations suivantes.

Pendant les périodes de pluie, le chiffre des bactéries devient excessivement faible, et passe au maximum pendant la sécheresse. On peut se rendre un compte très exact de ce résultat en examinant le tableau ci-contre : La statistique des microbes est représentée par une ligne pleine; la tranche de pluie tombée pendant la semaine, par des espaces rectangulaires verticaux teintés en noir. Enfin, pour préciser encore, ajoutons que chaque intervalle horizontal représente 2 m/m. 5 de pluie (calculés au pluviomètre) et 25 bactéries calculées par millimètre cube d'air.

En février, il pleut, les bactéries sont rares. Le mois de mars est sec, elles deviennent nombreuses. Les pluies d'avril les font de nouveau disparaître, etc...

Cette rareté des microbes pendant les périodes de pluie tient à ce qu'ils vivent dans les milieux humides et pénètrent les substances imbibées des sucres propres à les nourrir. Le vent éprouvant alors une grande difficulté à les arracher du sol, les bactéries restent fixées sur le milieu où elles se sont développées.

Aussi, est-ce pour ce motif qu'en été, on arrose les rues, afin de faire tomber la poussière — et, l'infection, à Paris principalement, se trouve à son comble, lorsque, par suite de la pénurie de l'eau, les voies publiques cessent d'être arrosées. Tous les procédés qui empêchent les poussières de voler librement dans l'atmosphère, concourent d'ailleurs à l'assainissement, et le goudronnage des routes que la pratique de l'automobile a rendu dans certaines régions, nécessaire, est hygiénique.

De cette constatation découle une conclusion : c'est que le vent est un auxiliaire précieux pour le voyage des microbes.

Au Parc Montsouris, aux époques où les vents de l'est et de l'ouest balayent le macadam du boulevard Jourdan, situé à environ 60 mètres de cette voie, toute expérience devient impraticable. L'impureté de l'atmosphère est telle que la moindre quantité d'air suffit pour porter l'infection dans les conserves les moins altérables.

La direction même du vent a aussi une influence considérable.

Si l'on examine un plan de Paris, on voit que le vent du sud soufflant du côté d'Arcueil arrive au Parc Montsouris en chassant devant lui 42 microbes par mètre cube; le vent du sud-ouest, arrivant de Montrouge, en chasse un nombre plus considérable, dépassé encore par celui de l'ouest qui traverse Auteuil, Vaugirard et Grenelle. Les vents d'est, provenant d'Ivry et Charenton sont très riches en microbes, eux aussi. Ainsi, l'air le moins contaminé vient du sud, l'air le plus vicié arrive de Belleville et de La Villette.

LA MARCHÉ DES MICROBES

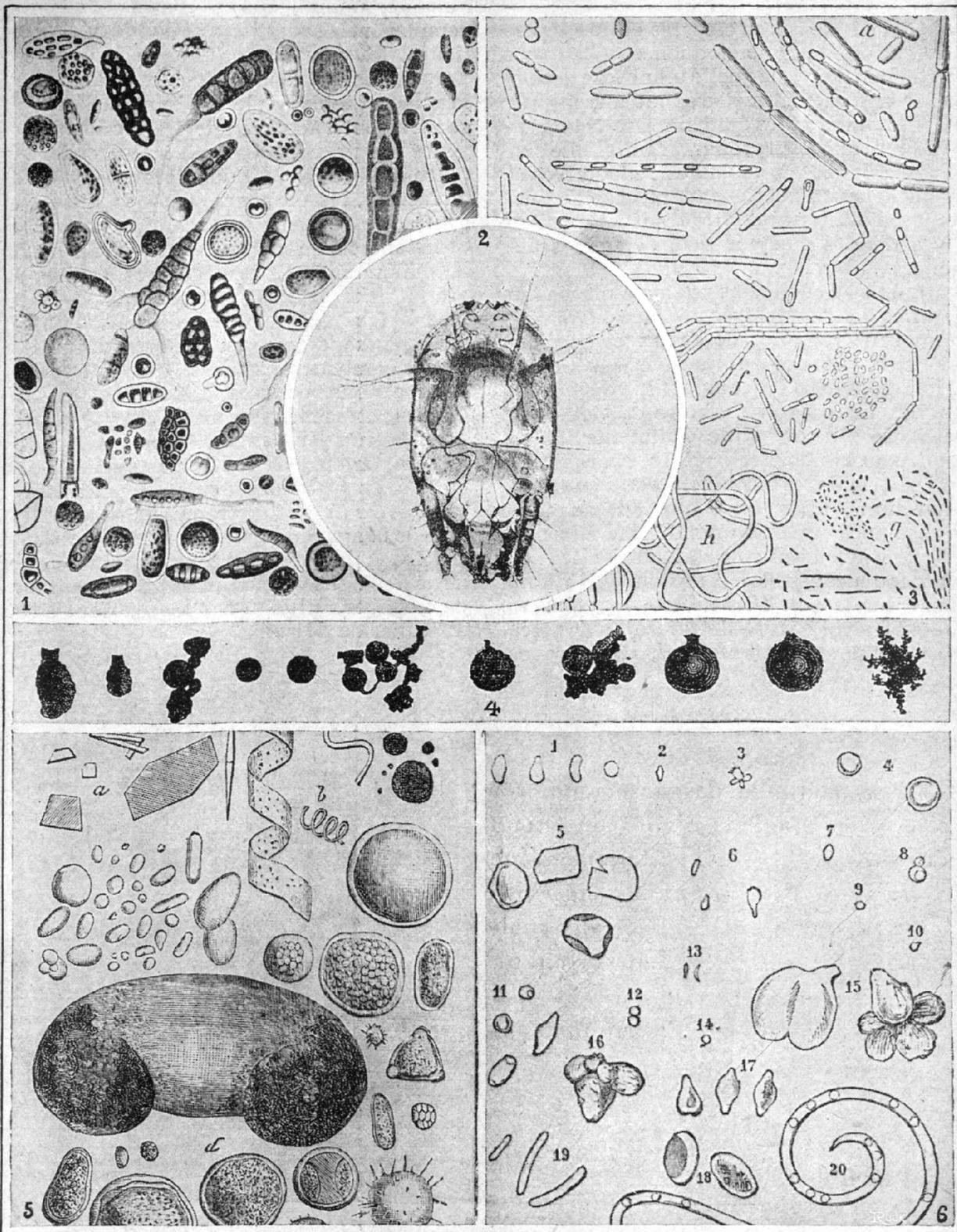
Enfin si l'on suppose que la couche d'air infestée mesure seulement 20 mètres de hauteur, et Paris formé par un carré de 8 kilomètres de côté, le nombre des germes qui s'en échappe par jour est d'environ 40 milliards. et en vingt-quatre heures, elle a presque cédé à l'air venu de la campagne ce qu'il peut y avoir de bactéries dans 50 litres de bouillon en pleine putréfaction.

On comprend ainsi quelle hâte mettent les médecins à envoyer les convalescents achever de se rétablir à la campagne, loin des grands centres habités.

Or l'air ne connaît pas de barrière, les poussières, aussi bien que les germes pénètrent partout.

Mais, si, quittant l'air libre, on passe à

Les Ogres Invisibles



CE QU'ON VERRAIT DANS UN PEU DE POUSSIÈRE SI ON GROSSISSAIT CELLE-CI DE 400 A 1.000 FOIS

I. Spores et Pollens atmosphériques. — II. Un animal entier (du genre des acaridés). — III. Les plus terribles hôtes de l'atmosphère, les bacilles (à un grossissement de 1.000 diamètres) capables d'engendrer les plus redoutables maladies. — IV. Le vent arrache aux métaux les plus solides des parcelles qu'on retrouve dans la poussière. — V. Un monde dans un coup de vent : (a) cristaux atmosphériques ; (b) débris végétaux ; (c) amidon ; (d) pollens ; (e) corpuscules de fer. Le tout grossi 500 fois. — VI. Corpuscules contenus dans l'eau condensée de l'atmosphère (grossi 1.000 fois). On admet que les numéros 10, 12, 24 sont des débris organiques, le 5 des débris minéraux, le 24 des débris végétaux.

l'examen de l'air et des poussières contenus dans les espaces clos, les chiffres prendraient une terrible éloquence.

Quand on a vu de quelle infinité de germes est chargé un centimètre cube d'air, on comprend comment les épidémies se transportent avec une si surprenante rapidité. Le choléra, la peste, ces maladies redoutables se transmettent ainsi. Cependant, et cette constatation est rassurante, le transport par l'air ne semble s'effectuer qu'à de faibles distances.

Une peste sévit dans une ville placée aux confins de contrées très peuplées. Les maisons sont remplies de morts et de mourants; la ville devient un foyer pestilentiel s'irradiant dans les campagnes voisines. On établit un cordon sanitaire et bientôt la maladie s'éteint, faute d'aliments. Si les courants atmosphériques se chargent de microbes, ils les entraînent dans toutes les directions, mais, ainsi que cela se passe dans une troupe en marche, les microbes s'égrènent sur la route ainsi que des soldats fatigués; quelques-uns d'abord retombent sur le sol. S'ils ne trouvent pas un hôte bienveillant, ils se détruisent, sur place. La troupe des poussières, des germes,

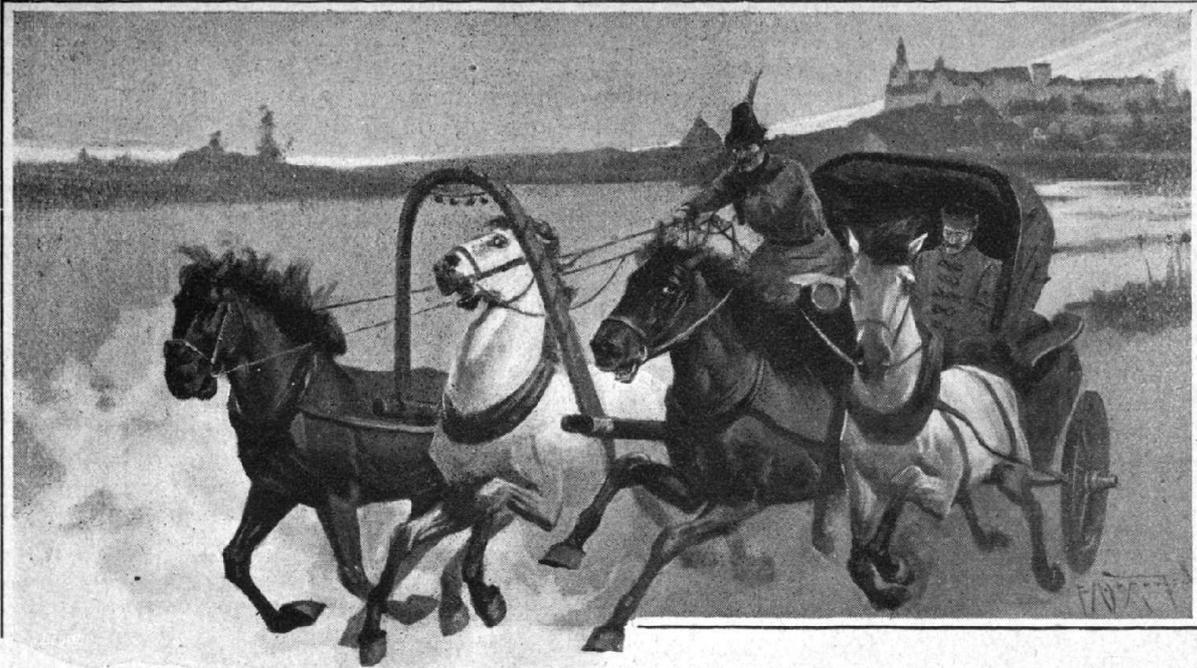
s'égaille, diminue. De nouveaux éléments remplacent les anciens, au bout de quelques lieues, les voyageurs microscopiques se perdent dans l'espace, sont entraînés par la pluie, et jetés sur le sol, dans la boue, y rencontrent d'autres bactéries, inoffensives, celles-là qui, peu disposés à leur céder la place qu'ils occupent depuis longtemps, les terrassent, les étouffent. C'est la lutte gigantesque de toutes les secondes, la guerre des géants invisibles qui se battent au profit de l'humanité. Et nos guerres à nous, à grand fracas, nos guerres qui jettent face à face un ou deux millions d'hommes ne sont que jeu d'enfant auprès de ces combats sans merci que se livrent, comme nous, pour la possession du sol, les bons et les mauvais microbes qui volent dans l'air ou rampent sous nos pieds.

Ainsi, entouré de toutes parts d'ennemis ou d'amis invisibles, l'homme peut vivre sans avoir à redouter outre mesure les grands fléaux épidémiques. L'air que nous respirons porte en lui tout un monde que nous devinons à peine, mais qu'il serait fou de négliger, plus fou encore, peut-être, d'essayer de détruire.

Dr GUGLIELMINETTI.



CE QUE CHARRIE L'AIR DE PARIS
Remplissez ces 50 litres de bouillon en putréfaction, renversez-les dans une campagne relativement saine, et vous aurez réuni sur une surface restreinte ce que contient l'atmosphère de Paris.



LE RETOUR A CHLYBOW.

Sorti de la ville, l'ardent attelage prit sa grande allure. Enveloppé dans la couverture de peau d'ours, le comte Koszłowski songe à ses affaires (page 567, col. 1).

LE MAJORAT ⁽¹⁾

Roman inédit par

Marie-Anne de BOVET

— Qu'est-ce que tu nous donnes-là ? Du lait caillé avec des pommes de terre bouillies ? Grand merci, ma fille..... Emporte ça et fais-t'en du bien. Ce soir, c'est moi qui régale. Tiens, Zosza (1), voilà des bonbons. Józka, Antosz (2), dépêchez-vous, si vous voulez en avoir. Et toi, Kaszio (3), laisse là

(1) Diminutif de Sophie.

(2) Diminutif de Joséphine et Antoine

(3) Diminutif de Casimir.

ton thème, mon garçon, et viens déboucher le champagne.

Taddeusz était bon père à sa façon. Il n'était pas non plus mauvais pour sa femme. Comme elle le dévisageait, inquiète, voyant toujours avec effroi l'alcool derrière ses jovialités :

— Allons, Frania, lui dit-il, ne fais pas cette mine de chien battu. Tu vas avoir un chapon de Styrie et du Voslaue rouge, qui

(1) RÉSUMÉ DU NUMÉRO PRÉCÉDENT (Je sais tout n° 27)

Nous sommes à Cracovie, le chef-lieu de la Pologne autrichienne, chez Rudolfi, le « marchand de délicatesses » de la Grand'Place. Deux consommateurs, le conseiller Stanislas Bogdanowicz et le major von Stahl, s'entre-tiennent d'un gentilhomme, le comte Ludomil Koszłowski, qui vient de les quitter.

Fiancé, il y a une vingtaine d'années, à une jeune fille de haute naissance, le noble Polonais

fut supplanté par son propre cadet, Wladislas, auquel il a voué une haine mortelle. C'est Ludomil qui, en sa qualité d'aîné, possède Chlybow, un magnifique bien de majorat, et, malgré deux mariages, il n'a pas d'héritier mâle. Wladislas, au contraire, a quatre garçons et est déjà grand-père. Le majorat passera donc entre les mains du frère aîné ou de ses descendants. La seconde femme de Ludomil,

te donnera des couleurs. Il faut te soigner pour le garçon qui est en route.... Car ce sera un garçon, qu'en penses-tu?

Dans la déchéance où les vices du chef de famille avaient fait sombrer cette branche d'une très noble souche, la satisfaction purement physique de faire un repas délicat et plantureux suffit ce soir-là pour abolir toutes les tristesses, toute la laideur ambiante. Et Mme Koszłowska elle-même s'endormit sans pleurer quand, ayant festoyé copieusement, son mari fut sorti, le teint échauffé, la démarche un peu vacillante, pour se rendre dans un de ces tripots où fréquente depuis quinze ans, avec des fortunes diverses, l'ancien lieutenant de uhlands démissionnaire à la suite d'un scandale de jeu.

L E RETOUR DU COMTE LUDOMIL A CHLYBOW.

Comme le comte Koszłowski regagnait le Rynek, les pigeons bleus qui, par milliers, ont leur domicile dans les niches et sous les corniches de l'église Sainte-Marie, s'assemblaient pour dormir avec un gazouillis doux faisant une rumeur semblable à celle de la mer sur une grève. Et ils ne s'effarouchèrent point lorsqu'éclata la sonnerie de trompette qui, toutes les heures, du haut de la plus haute tour, jette successivement aux quatre points cardinaux ses notes mélancoliques. Des fidèles sortaient du salut, célébré pour la clôture d'un triduum. Voyant l'église encore ouverte, le comte y entra. Elle était vide déjà, et sous les voûtes, son pas assuré retentissait aussi sonore que si eussent été éperonnées les bottes dont il foulait la dalle.

Dans une des chapelles sombres accolées à la double nef irrégulière, d'un gothique un peu barbare et très fastueux, se trouve le mausolée de Boguslas Koszłowski, palatin de Sandomir, au temps du roi Sigismond Wasa. Le comte Ludomil s'arrêta devant

la statue de marbre rouge noirci par les ans, couchée sur son sarcophage, du bon chevalier, un des héros de cette lutte séculaire de la croix contre le croissant, qui fit de la Pologne le rempart de la chrétienté. A le considérer, fier et pieux, bouclé dans sa cuirasse, son casque empenné à ses pieds, ses mains gantées de fer jointes par-dessus la garde du sabre reposant sur sa poitrine, celui qui perpétue le sang des glorieux ancêtres, l'actuel chef du nom inscrit sur l'abondante épitaphe latine, sent un orgueil lui gonfler le cœur. Ce robuste gentilhomme n'est pas de complexion visionnaire. Dans la hantise pourtant qui lui martèle le cerveau, une manière d'hallucination lui vient. Ce lui semble que les yeux du lointain aïeul sont vivants et le regardent avec bienveillance. Se signant, il récite trois *Ave* pour le repos de cette âme. Puis il va au maître-autel, décoré de l'immense retable qui remplit toute l'abside, représentant, en ronde bosse d'or sur fond bleu et rouge, la vie de la Vierge. Agenouillé sur la première marche, avec ferveur il dit une oraison qui se pouvait résumer en ces mots :

« Sainte Mère de Dieu, intercédez pour que j'aie un fils.... »

Une heure plus tard, la voiture légère, attelée de quatre beaux alezans très vite, quittait l'hôtel de Saxe. Par attachement têtue à la tradition, le comte n'a pas encore adopté pour ses équipages la livrée à l'anglaise, généralement répandue déjà dans la noblesse riche, non sans que le laisser-aller slave n'en altère fort la correction. Ainsi que son maître, le cocher moustachu, tel un pandour, porte un costume à l'ancienne : culotte large dans les bottes, caftan en drap brun, brodé de rouge, avec force houppes de laine et sequins de cuivre, dont l'ample jupe est serrée par une haute ceinture de cuir fauve cloutée de métal, le *czapka*, bonnet national dont la forme saugrenue d'as de car-

RÉSUMÉ (suite)

la comtesse Marie, est souffrante et ne vient jamais en ville. Lui, c'est le souci d'un procès qui l'amène à Cracovie.

Justement, en se rendant au palais de justice, Ludomil rencontre un sien cousin, Taddeusz Koszłowski, qui n'a pas réussi dans le commerce des chevaux ; pour comble d'infortune, sa femme lui a donné six enfants et est sur le point de lui en donner un septième. Cette

nouvelle fait réfléchir le comte, qui emmène son parent pauvre dans un café, où s'engage entre eux une conversation à voix basse. Quand les deux hommes se séparèrent, Taddeusz, sifflottant un air de chasse, entra dans un magasin et fit de considérables emplettes. Puis, il rentra au logis, où l'attendait, anxieuse et préoccupée, la mère de famille entourée de ses enfants.

reau reposant sur un pot à fleurs renversé nous a été rendue familière par la coiffure des lanciers, empruntée à la Pologne, et qui est de couleur écarlate, orné de plumes de faisau.

Sorti de la ville, l'ardent attelage prit sa grande allure. Bientôt s'effaça dans l'ombre du soir l'altière silhouette du Wawel, le rocher abrupt qui surgit au-dessus de la Vistule aux eaux pâles, et que couronne le Zamek, l'antique citadelle du chef Krakus, remplacée au cours des âges par les bâtiments disparates d'un château fort enfermant dans son enceinte la cathédrale Saint-Stanislas, dont les cryptes abritent la sépulture des rois.

Enveloppé dans la couverture de peau d'ours, le comte Koszowski songe à ses affaires.

Fidéli-commissaire de ce beau domaine, il en doit compte à ceux qui lui succéderont dans une propriété qui n'est qu'un usufruit héréditaire. Il l'a reçue en dépôt de son père, lui l'ainé, il le transmettra à son fils. Son fils !... Et un flot de sang lui monte aux yeux.

Pour bannir les pensées de haine et d'angoisse aussi qui l'assaillent, le Comte fixe son attention sur la demande qu'on lui a faite de se présenter aux prochaines élections générales pour le Reichsrath. Déjà, il a opposé un refus. On insiste, mais il persistera. Polonais, il s'occupe à la Diète des affaires de Pologne ; celles de l'Empire ne le touchent que peu. Mais est-ce vrai, ce qu'aujourd'hui en ville lui a été conté ? Cette canaille de Dobosz se présenterait, ce tripoteur louche, cette espèce ?... Candidat radical, cela s'entend. On pourrait le recommander au patronage de Wladislas. Quel imbécile, ce « Lokietek » !... Voudrait-il donc que fussent abolis les majorats, quand il tend déjà ses doigts crochus, pour lui ou pour son fils, vers celui qui maintient la grandeur de leur maison ? De nouveau le sang afflue à la tête de l'ainé, dans son inapaisable colère contre le cadet qui, lâchement, lui a volé sa fiancée, contre l'enfant de ces deux traîtres qui, quelque jour, entrerait en maître en Chlybów. Si cela devait arriver, *pszakrew!* (1), lui, Ludomil, se lèverait plutôt de sa tombe pour en chasser l'intrus.

Mais pourquoi ces idées ? Il va être père et ce sera d'un héritier. Se rappelant tout d'un coup les deux filles qu'il a perdues, il se reproche d'avoir vu leur naissance

avec tant d'irritation qu'il n'en a pas pleuré leur mort. Pauvres petites Ewa et Wanda, dont les menus cercueils blancs et bleus reposent dans l'ombre solennelle du caveau familial....

Et derechef, pour mettre en fuite cette obsession de plus en plus violente chaque jour, à mesure qu'approche le terme de son doute, il se met à ratiociner sur son procès avec le Dobosz et les chances qu'il peut avoir de gagner en appel. Comme cela arrive aux tempéraments très sanguins, son cerveau porté à la congestion s'alourdisant de tant de réflexions confuses, une somnolence finit par l'envahir.

Il en est tiré par un brusque arrêt des chevaux.

UN INCIDENT DE ROUTE.

— Qu'y a t-il, Pawel ?

— Glorifié soit Jésus-Christ ! dit une voix.

— Dans les siècles des siècles, » répondit machinalement le comte.

En travers de la route étroite, il voit un *wozek* embourbé dans une fondrière.

— C'est toi, Magda ?

— Eh ! oui, cet animal de Kuba (1) s'est mis dans le trou. Impossible d'en sortir. »

En vrai noble terrien, de ce pays surtout où subsistent encore les apparences de régime féodal disparu, à son orgueil de race, à sa nature autoritaire et violente, le comte Koszowski allie une simplicité familière et serviable avec ses inférieurs. Descendu de voiture :

— Tu as donc bu, drôle ? dit-il au valet qui lui baise la main. Allons, soulève l'arrière-train pendant que je tire le cheval par la figure. Oh ! hisse !... plus haut, plus haut, fainéant.... Tu n'as pas plus de forces qu'une femme pendant ses relevailles.... Tire la bête alors, et moi je soulèverai. Une, deux, trois... *Jusz!* Ça y est.

La poigne athlétique avait dégagé les roues. Par un mouvement instinctif d'homme de cheval, il inspecta les genoux du vigoureux animal qui, dans sa lutte vaillante contre l'obstacle, s'était abattu deux fois, et les trouva écorchés.

— *Pszakrew!* vociféra-t-il sous le nez du gars abruti et impavide, le bonnet de peau de mouton à la main ; voilà du bel ouvrage... Un de nos meilleurs poulains... Triple idiot !... Brute !... Tu vas le conduire au

(1) « Sang de chienne », juron national.

(1) Diminutif de Jacques.

pas, tu m'entends ? Et en arrivant à l'écurie, une bonne douche. Fais bien attention à ce que je te dis, vagabond, ou je te secoueraï les puces. Tu as compris ?....

L'habitude d'entendre vitupérer l'irascible seigneur a blasé les gens de Chlybów sur les effets de son courroux.

— J'ai compris, éclairé monsieur le comte.

Et crachant avec violence pour se remettre de son saisissement, Kuba se recoiffe, puis rajuste sa large ceinture de cuir.

— Monte avec moi, Magda, je te ramènerai jusqu'au château.

La femme d'Adam Bogusz est grande, forte, osseuse, d'allure décidée et énergique, non sans quelque analogie avec celle du maître. Le doivent-ils tous deux au sein qui l'un et l'autre les a nourris ? La sœur de lait de Ludomil Koszowski a été élevée dans la maison du comte Zygmunt, partageant les jeux du jeune garçon, associée à ses premières études enfantines, puis mise au couvent à Cracovie, profitant de l'instruction reçue avec cette extrême facilité intellectuelle des Slaves, haussée ainsi au-dessus de sa condition — elle sait même un peu de français, l'ayant parlé avec la gouvernante du jeune comte — ; aucune ambition néanmoins de l'a jamais éloignée de la terre de Chlybów où elle est enracinée aussi profondément que la souche d'un chêne. De père en fils, les Czubka avaient labouré la terre des Koszowski. Petit à petit, ils en avaient acquis quelques parcelles ou en avaient reçu de la faveur du maître. Et ainsi s'était fondé une de ces familles de *gospodarz* — paysan propriétaire — dont, hors le service militaire, l'horizon se limite dans un rayon de quelques milles autour de la paroisse. Bartek (1), le père de Magda, possesseur de trente-cinq arpents, avait été longtemps le *wojt* (2) du village. C'étaient des gens d'importance.

Pour demeurer au pays des siens, Magda avait un autre motif que partager la considération dont ils y jouissaient : c'était un attachement passionné jusqu'à la violence pour son frère de lait. A ses yeux, il n'y avait qu'un lieu au monde : Chlybów ; qu'une famille : les Koszowski ; qu'un Koszowski : le comte Ludomil. Aussi, malgré la supériorité de son éducation, remplir au château l'emploi de *szafarka* (3) lui semblait être son lot marqué par les décrets de la Providence.

(1) Diminutif de Barthélemy.

(2) Maire.

(3) Femme de charge.

Elle avait épousé un jeune sous-régisseur frais émoulu d'une école d'agriculture et dont le seul tort était de n'être point natif de cette terre privilégiée, venant de Bukovine, là-bas vers la frontière roumaine, pays slave encore, mais du groupe ruthène des Petits-Russiens, aussi différents du Polonais proprement dit que l'est le Lithuanien. Magda aimait son mari et le respectait, mais avec une nuance de dédain pour cet « étranger ».

Tenu en estime par le jeune comte, tant pour sa capacité que pour une probité rare chez ceux de sa profession, quand la mort du comte Zygmunt eut investi le fils aîné de l'autorité sans partage, Adam Bogusz fut mis à la tête de l'administration du domaine, tandis que sa femme prenait les rênes de celle du château.

Que Magda eût épousé la querelle de son frère de lait avec le cadet de la maison, cela s'entend, renchérissant encore, dans sa violence de femme rude et passionnée, sur le grief de Ludomil. C'est dire qu'elle attendait la délivrance de la comtesse avec une impatience égale à celle du maître.

UNE CONVERSATION ENTRE MAÎTRE ET DOMESTIQUE.

— Es-tu allé à l'adresse que je t'avais indiquée ? » lui demanda-t-elle après qu'un moment ils eurent roulé en silence.

Dans l'ombre, elle ne vit pas le rouge qui montait aux joues halées par quarante années de chasse et de chevauchée sous le soleil, la neige ou le vent des Carpathes.

— Non, répondit-il, ces choses-là sont folies et c'est offenser Dieu.

— Pourquoi ? S'il y a des voyants et des jeteurs de sort, c'est donc que Dieu leur a donné le pouvoir.

— Dieu ou le diable... Nous aurons un fils, Magda... c'est moi qui te le dis.

Le ton assuré dont il parlait l'étonna. Mais toute libre qu'elle fût avec lui, certains accents péremptaires étaient sans réplique.

— Tu es allée en ville ? demanda le comte.

— Oui, acheter une couronne pour mon Walek (1). C'est demain son anniversaire.

— Deux ans déjà ?... Pauvre garçon !...

Ce fils unique, qui avait été l'orgueil des Bogusz, ils auraient voulu faire de lui un prêtre. Mais la vocation lui manquant, il avait dirigé vers le droit ses aptitudes intellectuelles. Ses études très avancées

(1) Diminutif de Valentin.



SUR LES CHEMINS DE CHLYBOW.

Tout au long des chemins, de petites chapelles grillées renfermant un autel minuscule décoré de fleurs artificielles devant lequel brûle la lampe sainte, pieusement entretenue (page 573, col. 1).

déjà, le jeune « juriste », — en polonais ce mot ne désigne point ceux qui savent la loi, mais ceux qui l'apprennent, — avait voulu les compléter par un stage à la Faculté de Paris, en même temps qu'il s'y perfectionnerait pratiquement dans la langue française. Là, une pleurésie l'avait emporté. Tandis qu'à ce souvenir soupirait la mère, le comte était absorbé dans une pensée soudainement venue.

— Ce professeur, reprit-il, chez qui Walek est mort, êtes-vous restés en correspondance avec lui ?

— Certainement. Il avait été tellement bon, l'avait soigné avec un tel dévouement, et sa femme aussi, que Dieu les assiste !...

— Ils habitent aux environs de Paris ?

— A Versailles. De bien excellentes personnes. Et très comme il faut... La dame est d'une famille de noblesse.

Dans l'esprit d'une Polonaise de sa condition, ce mot dit tout.

— Seulement, ils ne sont pas riches et c'est pourquoi ils prennent un ou deux pensionnaires étrangers. J'aimerais bien les revoir.

— Magda, ce serait possible, éventuellement, que j'eusse à l'envoyer auprès d'eux,.... Bah ! il n'y a rien de fait encore. Mais à l'occasion,.... il s'agirait d'une chose tout à fait secrète.... Je pourrais compter sur toi, dis ?

— Sainte mère de Dieu ! le demandes-tu ? Que je meure sans confession si j'y manque.

Prenant la main du comte, elle la baisa.

— Loué soit Jésus-Christ !

— Dans les siècles des siècles, amen !

Ils étaient arrivés et le portier saluait en ouvrant la barrière. Magda descendit, la maison du régisseur étant située à cette extrémité du parc. Sentant l'écurie, les quatre alezans enfilèrent au grand trot l'avenue bordée de vieux peupliers de la Vistule, et, un instant plus tard, le valet de pied en livrée grise descendait vivement le perron pour débarrasser son maître de la fourrure qui lui emmaillottait les jambes.

— Madame la comtesse est au salon, Pietrek ?

— Elle y est. L'éclairé monsieur le comte a soupé ?

— Oui. Apporte-moi le thé seulement.

Dans la vaste pièce, la comtesse Koszłowska est étendue sur une chaise longue. A portée de sa main, des fruits du Midi, des friandises, des livres nouveaux à demi-coupés, une broderie en train. Oisive, et lasse, la jeune femme passe à travers les

poils soyeux d'un petit griffon de Malte, pelotonné dans son giron, ses longs doigts blancs qui, amaigris, laissent couler leurs bagues. Elle est très blonde, très blanche, les yeux très bleus, en un négligé de velours turquoise que garnissent des bandes de zibeline. Elle a rejeté la légère couverture de satin ouaté qui couvrait ses pieds chaussés de mules, car à cette heure le grand poêle de construction, revêtu de faïence vernissée blanche et or, rayonne de toute la chaleur de la braise de bois qui, jusqu'au matin, se conservera dans le foyer.

Ce n'est point la seule langueur inhérente à une maternité prochaine, qui creuse les traits, pâlit le teint, affaisse le corps de cette jeunesse ayant de peu dépassé la trentaine, mais une atteinte aux forces vives. A l'époque de son second mariage, on avait dit du comte Ludomil qu'il s'alliait avec Brzezinska à cause de la vigueur de tempérament héréditaire dans cette belle famille, et dont elle-même présentait toutes les apparences. Quel mauvais sort pesait donc sur lui pour que la comtesse Marie eût ainsi vu périr sa santé ? Ce déclin avait commencé après la naissance de son premier enfant, s'était accentué avec sa seconde grossesse. Depuis lors, était-ce le chagrin d'avoir perdu successivement les deux petites créatures, était-ce le regret de cet héritier aussi passionnément désiré par elle que par son époux ?... Une sorte de neurasthénie s'était emparée d'elle. Son mari pour elle se faisait doux. Le dire épris, ce serait beaucoup.

L A COMTESSE MARYSIA.

Mais à cause toujours de l'espoir ardemment caressé, il attachait une valeur de superstition aux bons procédés dont il l'entourait. Les soins les plus assidus lui étaient donnés, les plus minutieuses précautions étaient prises. Sa santé depuis longtemps n'avait été aussi satisfaisante.

Baisant la main de sa femme, le comte lui demanda :

— Tu ne t'es pas ennuyée tout le jour ? Qu'as-tu fait ?

— Je suis sortie un peu.... Le docteur le permet, et il faisait vraiment chaud au soleil. On a attelé la petite charrette basse, avec les chevaux arabes, et Aloys m'a conduite très doucement. Je suis allée jusqu'au moulin et revenue par la lisière de la forêt. Puis je suis entrée à l'église.



L'ANNONCE DE LA NAISSANCE
DE L'HÉRITIER DE CHLYBOW.

Quelques heures plus tard, la bonne nouvelle se répandit dans Chlybów : « Un garçon.... C'est un garçon » (page 573, col. 2).

— Tu as eu tort. En semaine, quand elle est vide, il y fait humide et froid.

— Oh ! j'étais tellement couverte de fourrures.... Et je voulais faire un vœu. J'ai promis à la *Malka Bozka* de *Czenschosztowa* (1) que, si elle nous donne ce que nous souhaitons, nous irons en août, lui porter une lampe d'argent. Ai-je bien fait ?

— Très bien. Je vais écrire à un orfèvre de Vienne qu'il m'envoie des modèles à choisir.

— D'avance ? Oh ! non, il ne faut pas. Ce serait tenter Dieu.

— Nous aurons un fils, te dis-je.

Avec un effort visible, il ajouta :

— Et quand ce serait une fille, ne devons-nous pas remercier la Sainte-Vierge d'avoir remplacé les autres dans notre maison vide ?

Devant ses yeux, de nouveau, passaient les blanches petites âmes.

(1) *Mère de Dieu*. Ce pèlerinage sur territoire russe est le Lourdes polonais.

— Et après tout, reprit-il, nous ne serions morts ni l'un ni l'autre, n'est-ce pas?... et nous pourrions lui donner un petit frère.

La comtesse soupira. Elle ne pensait pas que ce bonheur dût une fois de plus lui échoir. La bonhomie de son mari, d'ailleurs, lui semblait un peu voulue.

— L'essentiel, *Marysia*, c'est que tu te portes bien et que l'enfant soit beau et fort. Pour obtenir cette double grâce, nous pouvons donc offrir la lampe d'argent.

Puis sans rapport appréciable :

— Sais-tu qui j'ai rencontré en ville ? Le cousin *Taddeusz*.

— Ce vilain homme qui a triché au jeu et qui boit ?

— Un pas grand'chose, d'accord. Mais il paie cher ses sottises et sa pauvre femme aussi, qui n'y est pour rien. Ils vont avoir un septième enfant, les malheureux. Avec quoi vivre ? Ils portent mon nom cependant... et je suis le chef de la famille. C'est pourquoi, sans doute, *Wladzio* veut me laisser l'honneur de leur venir en aide,

car Tadzio, s'étant adressé à lui, en a reçu pour tout potage un sermon en trois points.

— Assurément, approuva la comtesse, il faut faire quelque chose pour eux. Mais quoi? Un tel joueur, l'argent ne profitera pas aux siens.

— Tu dis vrai, Marysia. Aussi ai-je décidé ceci. La maison forestière de Mszana se trouve vacante depuis que j'ai supprimé ce poste comme faisant double emploi. Je les y installe, avec une douzaine d'arpents autour, une couple de vaches, une paire de *fornalki* (1). C'est à quatre kilomètres du château; ils ne nous gêneront point. Lui, d'ailleurs, est toujours en route pour affaires. Ainsi auront-ils un gîte décent. Elle est de noblesse, quoique médiocre... et les petits sont des Koszowski, après tout.

— Tu es bon, Ludek.... Cela nous portera bonheur.

LE DOMAINE DE CHLYBOW.

Le palais de Chlybów — terme grandiloquent par lequel, chez ces Gascons du Nord, on désigne toute maison domaniale de quelque importance — ne donnerait pas une juste idée de l'immensité du bien qui en dépend.

C'est, en vastes dimensions, le *dwór* national, construction de briques et de bois que recouvre un enduit de stuc jaunâtre, chaque printemps écaillé par les gelées hivernales.

Édifice sans style ni caractère, au toit en écailles de bois imbriquées, descendant très bas, en pente rapide, pour faciliter la fonte des neiges, il présente une longue façade, rez-de-chaussée légèrement surélevé, rompue en son milieu par un porche. Au-dessus une loggia faisant avant-corps à un pavillon central, unique perpendiculaire de cette basse ligne horizontale.

Derrière, vaste cour formée par d'immenses communs habillés de vigne vierge. Ces domaines polonais, analogues aux villas mérovingiennes, logent tout un peuple.

Les serviteurs y sont légion; ils possèdent leurs ateliers de menuiserie, de sellerie, leur tailleur, leur forge. On y cuit le pain pour des bouches nombreuses. Les approvisionnements de farine, de fourrages

y sont comme pour un siège. Les bûchers alimenteraient une ville.

C'est le séjour de l'abondance et du gaspillage. Puis les bâtiments d'exploitation, très considérables, les métairies d'importance moindre étant disséminées sur l'étendue des cinq mille arpents de terre arable. Enfin le haras, dont les lads s'évertuent à émuler d'assez loin la correction britannique, d'ailleurs excellents, comme, en pays slave, tout ce qui tient au cheval.

Par devant, un grand parterre bien fleuri, mais dont les gazons ne sont point impeccables, les jardiniers polonais péchant par l'incurie de la race.

Tout au tour, les magnifiques frondaisons d'un parc plutôt mal tenu, qui s'en va dévalant vers la rivière, l'impétueuse *Donnaletz* aux eaux laiteuses, qu'ourlent des prairies souvent inondées où pâture le troupeau, dans les proportions de sept à huit cents têtes de bêtes à cornes. Une simple barrière de bois clôt le parc, dégradée en maintes places, et dont la peinture blanche a souvent besoin d'une réfection.

Pas de vue. En ces parages où le vent est l'ennemi, convoyeur du froid, véhicule des neiges, les demeures s'abritent dans des fonds. L'horizon est barré par des collines de faible élévation que couvre la forêt, cinq mille arpents de hêtres, sapins et bouleaux séculaires, médiocrement aménagée, où abondent les chevreuils et prospèrent les sangliers. Vers le couchant, une brèche par où on aperçoit, à l'arrière-plan, la chaîne indigo des Carpathes aux crêtes arrondies.

C'est la région du Tatras, limitrophe de la Hongrie, dont les bois sauvages donnent asile encore à quelques ours et, en nombre, aux lynx et aux loups-cerviers. Se déroulant en vallonnements doux, les champs, fertiles en blé, coupés de petits ravins, sillonnés de ruisseaux, semés de bouquetaux, plaqués de grands étangs dont le miroir d'étain brille sous le beau soleil de mi-mai, la chaleur brusquement venue.

Éparses et enfoncées dans les vergers, les maisons du village, en troncs d'arbres écorcés, blanchis au lait de chaux ou bien peinturlurés de bleu-ciel et de vert céladon, toiture de chaume que verdissent les jubarbes, s'égaient de géraniums et de fuchsias derrière les vitres de leurs petites fenêtres basses.

Dans les potagers clos de haies vives, les giroflées fraternisent avec les choux. Les cochons roses grouillent au bord des

(1) Chevaux de ferme.

mares. Les oies font des taches blanches dans les prés où, piétées sur leurs échasses, les cigognes méditatives de loin les regardent avec un grave dédain. Dans les labours, les cotillons écarlates des femmes qui sarclent éclatent comme d'énormes coquelicots.

Faisant enclave dans le parc, l'église, en bois bruni par les âges, érige son clocher en forme de tubercule sur un terre-plein ombragé de gros tilleuls. Tout au long des chemins, de petites chapelles grillées renfermant un autel minuscule décoré de fleurs artificielles, de papier de couleur gaufré, et devant lequel brûle la lampe sainte, pieusement entretenue. Des statues aussi, colorées effroyablement, se dressent entre deux arbres, sur un piédestal où est inscrit le nom du donateur. C'est une *Matka Boska* au visage sévèrement byzantin ; le Christ, mélancoliquement assis, le menton dans sa main, en une attitude suggestive du mal de dents. Ou bien encore quelque saint national : Stanislas, évêque de Cracovie, que le roi Boleslas, dont il dénonçait les vices, poignarda à l'autel ; Jean Chrzyciel, son lys à la main, invariablement posé en équilibre instable et la tête en torticolis ; Florian, le bon chevalier qui éteignait les incendies, objet d'une dévotion particulière dans ce pays de constructions en bois et en paille, représenté cuirassé, casqué, éperonné, un arrosoir à la main dont il inonde une réduction d'église en flammes.

UN MÉDECIN COMPLAISANT.

Et devant chacun de ces saints édicules tire révérencieusement son bonnet le cocher qui, à l'allure vive de quatre trotteurs rouans, amène au château le professeur Sprinzel, de Berlin, mandé par télégramme. Le régisseur-chef Adam Bogusz, petit, maigre, timide autant que sa femme est grande, forte, de verbe haut, est allé à sa rencontre, car le comte n'a pas voulu s'éloigner en cet instant critique ; soucieux, anxieux, nerveux, il fait les cent pas fumant cigarette sur cigarette. Quand la voiture enfin arrive au perron, il est là pour recevoir l'illustre spécialiste. Les compliments échangés, avec cette politesse cérémonieuse des Allemands et des Slaves, le docteur est conduit à l'appartement où il va se rafraîchir et secouer la poussière de son long voyage de nuit. Son hôte l'y accompagne. Quelques indications données sur l'état de la comtesse :

— J'ai une prière à vous adresser, monsieur le professeur. Ma femme souffre d'une affection nerveuse qui donne à redouter pour elle toute contrariété. En outre, elle se trouve très ébranlée présentement par la mort récente de son frère, survenue dans des circonstances particulièrement douloureuses...

Le Berlinoise hoche la tête en signe d'intelligence et de sympathie discrète. Les journaux d'Allemagne avaient raconté la fin tragique du lieutenant André Brzezinski, lequel ayant perdu au Casino de Lemberg soixante mille florins sur parole dont il ne possédait pas le premier kreutzer, s'était logé deux balles dans la tête.

— Or, poursuit le comte, aussi ardemment que moi, si ce n'est plus, elle souhaite avoir un fils, bénédiction qui nous a été refusée depuis dix ans de mariage. Dans l'éventualité donc où Dieu ne permettrait pas que fussent comblés nos vœux, je vous serai reconnaissant de lui cacher au premier moment la naissance d'une fille. Ce serait affaire à moi ensuite de lui révéler la vérité avec ménagement, adoucissant ainsi une déconvenue dont, trop brusque, il y aurait lieu de craindre des effets funestes.

Dans la bouche de Ludomil Koszłowski, les prières prenaient couleur plutôt impérieuse. Celle-ci cependant était de nature à ne soulever aucune objection. Aussi le médecin répondit-il, un sourire sur ses grosses lèvres rasées :

— Nous ferons le nécessaire, monsieur le comte, en cas de besoin.

Quelques heures plus tard, la bonne nouvelle se répandit dans Chlybów :

« Un garçon... C'est un garçon. »

Chacun s'en réjouissait ; les uns par attachement personnel pour le maître qui savait se faire aimer des subalternes, ayant la main largement ouverte et certaine bonhomie brusque de grand seigneur ; d'autres, parce qu'ils escomptaient les libéralités qu'à cette occasion il ne manquerait pas de répandre autour de lui.

« Ce sera un beau baptême », disait-on.

Et le curé supputait ce que ce rare et magnifique casuel ajouterait au revenu déjà très rond de sa mense. Comme c'était au demeurant, quoique soigneux de ses intérêts temporels, un prêtre charitable et pieux, il songea aussi que les pauvres de la paroisse s'en feraient du bien, et que cela lui vaudrait certainement un harmonium neuf, ainsi que l'érection d'une chapelle à Saint-Michel-Archange, patron du village, pour remplacer celle si malencon-

treusement brûlée l'année précédente par suite de la chute d'un cerge à la procession du *Corpus Christi*.

Lorsque le comte Ludomil s'était penché sur le lit de sa femme et, d'une voix profondément altérée, lui avait dit :

— Un fils, Marysia, ... nous avons un fils...

Aussitôt elle avait demandé à le voir.

— Tout à l'heure, ma chérie... on lui fait sa toilette.

C'est Magda qui avait reçu l'enfant dans ses bras et l'avait emporté de la chambre. Les soins dévoués et intelligents dont elle entourait la comtesse avaient donné à croire au docteur qu'elle était la sage-femme, alors qu'on n'en avait point appelé. Pourquoi faire ? La sœur de lait du comte avait eu une nombreuse postérité ; ses filles, toutes mariées, avaient été assistées par elle. Introduire une étrangère auprès de sa maîtresse eût été lui faire injure. Tout, au surplus, s'était passé à merveille. Le nouveau-né, dûment examiné par le grand praticien, était déclaré sain et vigoureux.

— Je n'ai plus rien à faire ici, avait dit le docteur Sprinzel. Pour les soins éventuels à donner, votre médecin ordinaire suffira parfaitement. Ne pouvant m'éloigner longtemps de ma nombreuse clientèle, je vous serais bien reconnaissant, monsieur le comte, de me faire conduire à Cracovie pour le premier rapide.

Ayant eu le temps de prendre quelques heures de sommeil, monsieur le professeur quitta Chlybów sous les rayons du soleil levant, la poche intérieure de son pardessus confortablement matelassée d'une épaisse liasse de billets à l'effigie de Sa Majesté Apostolique.

S'occupant de politique en ses moments perdus, ce spécialiste réputé dans toute l'Allemagne, et qui a vu naître nombre de petites Altesses n'est pas sans incliner théoriquement vers les doctrines démocrates-socialistes. Toutefois, l'institution des majorats lui semble avoir du bon, avec l'importance toute particulière qu'en outre du sentiment purement paternel elle confère aux naissances. Il regrette vraiment que sa conscience professionnelle l'ait obligé d'avertir son généreux client du peu de chance et du péril possible qu'il y aurait à ce que, de nouveau, devint mère la comtesse Koszłowska.

Quelques heures après son départ, celle-ci, reposée par un bienfaisant sommeil, put contempler son enfant qu'à peine lui avait-on encore laissé entrevoir.

Tout enveloppé de dentelles, le nouveau-né fut mis entre ses bras par la nourrice morave qui venait d'entrer en fonctions. C'était déroger à la coutume qu'avoir choisi une étrangère pour allaiter un Koszłowski. Mais Magda Bogusz chargée de recruter cet important personnage, assurait n'avoir trouvé dans Chlybów, ni aux alentours, aucune femme qui fût digne de l'emploi. D'autre part, la Moravie détenant une spécialité en ce genre, elle était allée jusqu'à la ville que nous appelons Brunn et les indigènes — n'essayez pas de prononcer — Brdnu, afin d'en ramener le phénix cherché. C'est ainsi que le petit dauphin de Chlybów avait été remis par elle aux mains de cette grande et forte créature brune, la taille carrée, les traits rudes, semblant taillée à coups de serpe, type hommasse en singulier désaccord plastique avec les qualités nourricières de ces femmes, et qu'accentuent encore les hautes bottes masculines, portées sous une superposition de très courts jupons empesés, raides comme un ballon de danseuse, celle de dessus en indiennes à ramages de couleurs vives, ainsi que le tablier, avec le corselet de velours violet brodé de paillettes, la chemise blanche aux larges manches bouffantes. Telle était Cunégonde. Il ne siérait point en pays bohème de rire de ce nom, qui fut celui d'une sainte impératrice, aux environs de l'an mille. Ayant déjà fait une nourriture à Vienne, dans une grande famille, elle savait tout juste le peu d'allemand nécessaire à l'exercice de sa profession. Son idiome national d'ailleurs appartenant à la famille slave, sa maîtresse déjà, avec la facilité polonaise en matière de linguistique, la comprenait à demi. Pour le reste, elle ne bavarderait point à l'office, et ce serait tout avantage.

L'HÉRITIER DE CHLYBOW.

— Il est joli, sais-tu, dit la comtesse à son mari.... Pas rouge, pas ratainé de figure, comme ils sont les tout premiers jours.

— Et fort, ajouta la nourrice.... Il tette déjà comme un homme.

— A qui crois-tu, Ludek, qu'il ressemblera ?

Pensif, le comte regardait ce petit être débile, inconscient qui, outre la continuité du sang, l'avenir de la race, incarnait à ses yeux un espoir passionnément caressé depuis vingt-cinq ans, le triomphe aussi d'une haine opiniâtre. Ce



LA NOURRICE DE L'HÉRITIER DE CHLYBOW.

*C'est ainsi que le petit dauphin de
Chlybôw avait été remis aux
mains de cette grande et forte créature brune, la taille carrée, les traits rudes...*
(page 574, col. 2).

n'est pas une ressemblance qu'il cherchait, car la question parut le surprendre.

— A cet âge, répondit-il en haussant les épaules, que veux-tu donc déjà qu'on en sache ?

Le considérant plus attentivement :

— Je crois qu'il aura le nez des Koszowski.

Le petit comte Zdislas, à ce moment, se mit à pousser des cris aigus, usuelle façon dont les nouveaux venus en ce monde témoignent de leur satisfaction à se trouver parmi nous. On l'emporta. Il ne fallait point troubler le repos de l'accouchée.

— Quand on est heureux, reprit au bout d'un instant la comtesse Marie, il faut songer à ceux qui ne le sont pas. Est-ce que Frania Taddeuszowa (1) a eu son enfant ?

— Oui, voici quelques jours.... Ne te l'avais-je point dit ? Mais il est arrivé un malheur.... Je l'ai appris ce matin. Sa mère étant très affaiblie, on avait envoyé le petit en nourrice chez une paysanne de la montagne, du côté de Zakopané, sur la frontière hongroise, il n'a pas pu supporter le déplacement. Il est mort.

— Oh ! les pauvres gens....

— Bah ! Taddeusz en prendra philosophiquement son parti. Cette bouche de plus à nourrir n'était guère la bienvenue.

— Mais, la mère....

— Elle en a six autres pour la consoler. Si petit, qu'est-ce que c'était pour elle ?

Les yeux de la comtesse se mouillèrent. Dans son bonheur, le souvenir lui revenait des deux petites âmes blanches qui n'avaient fait que planer un instant au-dessus de son foyer, pour aussitôt s'envoler à tire d'aile. A lui aussi, peut-être, la pensée revint-elle d'Ewa et de Wanda, car, avec cette

brusquerie qui, chez les hommes rudes, est la marque de l'émotion, il reprit :

— Lorsqu'on est si besogneux, vois-tu, on n'a guère de loisir pour le sentiment. Et ils vont avoir une compensation. Tadzio a trouvé une part d'intéressé dans une entreprise de pétrole en Amérique. Je lui prête cinquante mille florins dont il fera, j'espère, des dollars, et qu'il me rendra quand il pourra... ou jamais. Dans trois semaines toute la famille s'embarque à Triest, excepté l'ainé, à qui je paierai sa pension au gymnase pour qu'il fasse ses études d'ingénieur et qui ensuite les rejoindra. Dieu les assiste !

— Ce sera le don de joyeux avènement de notre fils.

— Bon ! dit le comte avec un peu d'humeur, c'est pour l'honneur du nom. Qui sait quelles nouvelles sottises ce vagabond ferait encore ici.

Puis, comme si ce sujet lui était désagréable, il l'abandonna.

— Un bonheur ne vient jamais seul. Je viens de recevoir une dépêche de Stasz Bogdanowicz. Le jugement en appel de mon affaire contre cette canaille de Dobosz a été rendu hier. Mon drôle est condamné à trois mille florins de dommages et aux dépens, avec des considérants tels que voilà dans l'eau sa candidature au Reichsrath, Dieu en soit loué ! S'imaginer-t-on de semblables faquins représentant la Galicie au Parlement d'empire ?... Et les Polonais ensuite s'étonnent d'être tenus à Vienne en piètre estime !... Mais il ne faut pas tant te faire causer, Marysia... Je te laisse... Remets-toi bien vite, car aussitôt après le baptême je serai obligé de faire un voyage pour affaire d'importance.

(A suivre.)

MARIE-ANNE DE BOVET.

(1) Femme de Taddeusz. Ainsi en Pologne désigne-t-on habituellement les femmes mariées.

